ANTHOLOGIE
DES
POÈTES NOUVEAUX

ANTHOLOGIE

DES

POÈTES NOUVEAUX

Avec une Préface

DE

M. Gustave LANSON

Roger Allard. — Guillaume Apollinaire. — Henri-Martin Barzun. — Nicolas Beauduin. — Paul Castiaux. — Jean Clary. — Emile Cottinet. — Léon Deubel. — Fernand Divoire. — Florian-Parmentier. — Henri Hertz. — E. Guy Lavaud. — Louis Mandin. — F. T. Marinetti. — Alexandre Mercereau. — Jacques Nayral. — Georges Périn. — Jean Royère. — André Salmon. — Jean Thogorma. — Théo Varlet. — Tancrède de Visan.

PARIS

EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie, ÉDITEURS

7, rue Corneille, 7

MCMXIII

Il a été tiré de cet ouvrage
12 exemplaires sur Japon Impérial
Numérotés de 1 à 12
et 13 exemplaires sur Hollande
Numérotés de 13 à 25
Au Prix de 20 francs

AU LECTEUR

On trouvera dans ce volume quelques pièces d'un groupe de poètes qui représente une des tendances de l'art contemporain.

Tandis que d'autres ou ne se sont jamais détachés de la tradition du Parnasse, ou sont retournés à des moments plus anciens de la tradition française, les uns vers Lamartine, d'autres vers Chénier, d'autres vers le classicisme ou le XVIe siècle, quelques-uns même vers l'antiquité gréco-romaine, ceux-ci, en général, prétendent continuer l'effort symboliste.

Un historien de notre littérature ne peut regarder leur tentative qu'avec curiosité et sympathie. Si combattu et renié que soit de certains côtés le symbolisme, c'est un fait qu'il a renouvelé notre poésie à l'heure où elle semblait se dessécher, qu'il a rappelé sur elle l'attention d'un public qui avait presque perdu

l'habitude de lire des vers et qui souriait au nom de poète. Il y a quelque chose du symbolisme dans les plus beaux vers qui se sont faits depuis ving-cinq ans, dans ceux que j'aime le plus, même quand leurs auteurs se réclament d'une poétique toute contraire à celle des novateurs de 1885.

Beaucoup estiment que le symbolisme, si bienfaisant qu'il ait été, est déjà du passé, qu'il a épuisé sa vertu. Les poètes dont on lira ici les vers ne le croient pas, et, ce qui vaut en art beaucoup mieux que d'argumenter, ils s'efforcent de le prouver par leurs œuvres.

Jusqu'à quel point ont-ils réussi? Je ne veux point dicter au lecteur son impression sur ce volume. Je lui laisse la pleine liberté, le plaisir intact d'y chercher ce qui est à son goût, ce qui peut lui donner ce sentiment d'être révélé à lui-même, produire en lui cet éveil des harmonies intérieures où se reconnaît l'effet de la belle poésie.

Heureux ou malheureux, le talent y abonde.

L'essai des voies nouvelles n'est pas moins intéressant parfois que la réussite dans les genres réguliers. Ces jeunes gens-ci jouent la difficulté. Ils se privent, pour la plupart, du soutien de la technique commune,

du concours des formes traditionnelles d'expression et de vers qui éveillent en nous infailliblement de multiples échos. Il leur faut beaucoup de talent pour n'arriver par chance qu'à se casser le cou. Leurs expériences sont infiniment curieuses. C'est par eux que se fait à chaque instant la distinction du possible et de l'impossible dans la langue et la versification, et que se marquent pour la génération présente les frontières de l'art.

Fidèles aux idées qui inspirèrent les symbolistes, ils ne s'y asservissent pas. Ils ne proscrivent pas par un parti pris d'école les mesures régulières ni les strophes fixes. Ils ne fuient pas la clarté par principe. Ils ne fabriquent pas mécaniquement, et par recette, du symbole. Ils savent que l'effervescence, le paroxysme, toutes les notes extrêmes de la poésie ne s'atteignent pas par l'application laborieuse, par une volonté réfléchie d'exécuter un programme d'effets tumultueux, et que la beauté de ces éruptions tient à leur spontanéité, à leur fatalité interne.

Ils essaient de porter l'art plus loin que n'avaient fait leurs aînés, de découvrir des conséquences nouvelles de la poétique de 1885, des directions non encore suivies. On notera, dans plusieurs pièces de

ce volume, un désir de réconcilier la poésie non plus avec la vie, contre le pessimisme parnassien — c'est déjà fait — mais avec la vie moderne, contre la fuite romantique et parnassienne dans le passé, dans la Chimère, ou dans l'idéal. Que le monde où nous vivons en l'an 1912, sous les apparences que lui font la science et l'industrie d'aujourd'hui, contienne autant de poésie latente que les siècles morts n'en présentèrent aux hommes qui les vécurent, je n'en doute pas : mais il n'est pas facile, j'en conviens, de la réaliser, et il faudra s'y reprendre sans doute plus d'une fois. Toujours le chef-d'œuvre qui éternise un aspect de l'humanité est la somme de bien des échecs.

Tôt ou tard la beauté spéciale de l'heure unique où nous passons, dans des villes où gronde la révolution syndicaliste, sur un sol hérissé de cheminées d'usines, sous un ciel que commencent à sillonner les aéroplanes, cette beauté neuve aura son poète souverain; et s'il y a, selon le mot fameux, une « justice immanente », elle donnera à l'un de ceux qui les premiers auront cherché, l'honneur de trouver.

Or à tous ceux — jeunes ou vieux — qui sont

inquiets de demain, qui tâchent de pressentir ou d'entrevoir ce qui germe encore aujourd'hui sous la terre, ce volume fournira des indices dont l'interprétation est pour l'esprit un exercice singulièrement attachant.

Gustave LANSON.

14 août 1912.

Roger ALLARD

Né à Paris le 22 janvier 1885.

Normand d'origine. — A fait paraître ses premiers vers et un recueil de poésies en 1902.

Œuvres : **La Féerie des Heures**, poèmes (Paris, TAILLANDIER, éditeur, 1902). **La Divine Aventure**, poèmes (Lille, Éditions du BEFFROI, 1905). **Les Noces de Léda**, épisode (Lille, Éditions du BEFFROI, 1905). **Vertes Saisons**, poèmes (Paris, L'ABBAYE, édition d'art, 1908). **Le Bocage amoureux** ou **Le Divertissement des Amants citadins et champêtres**, avec des figures et ornements, par Albert Gleizes, édition de grand luxe à tirage restreint. Paris, *Œuvres et jours*, EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie, éditeurs, 1911.)

Ouvrages en préparation : **L'Appartement des jeunes filles**, **L'Album des jours ornés**, **Le Cortège de Pomone**, poésies; **Les Prétendants de Valentine**, roman.

Collaboration : *Le Beffroi*, *Antée*, *La Revue des Flandres*, *Les Bandeaux d'or*, *Le Divan*, *Pan*, *Horéal*, *Les Gerbes*, *Isis*, *La Rénovation Esthétique*, etc., et en outre, des articles de critique littéraire dans *Le Beffroi*, *Le Progrès du Nord*, *La Revue des Flandres* et des études et des critiques d'art dans *L'Art Libre*, *La Revue Indépendante*, *Les Marches du Sud-Ouest*, *La Revue de France*, *Le Chevalier Bleu* (de Munich), *La Cote* (chroniques quotidiennes), etc...

PLAGE

Calme d'azur... et s'est tue aux dunes désertes
Mainte strideur de cicindèle brune et verte.
Hors le golfe brumeux du matin, charriant
A ses flancs aux remous d'écumes mille roses,
Un nuage appareille au bord de l'Orient.
Mais rien n'a transgressé ma solitude, et fier
De renaître sans tache aux bras du matin clair,
J'écoute :
Un vent qui sait les drapeaux et les tentes
D'un casino nostalgique, au loin, ne m'apporte
Nul bercement sentimental de valses lentes...

Ourlant parfois le flot, voici, d'une cohorte
Criarde, en l'air troué d'ébats, un sterne blanc
Qui plonge et secouant de molles pierreries
S'envole encor d'une aile ivre et d'un fol élan
Et plane ou blesse, aigu, l'azur selon que rient
De paisibles clartés sur les vagues ou bien
Que s'échevèle un jeu des vents aériens.
— Et je vois tristement s'enfuir au loin leur troupe,
Moi que la terre garde et qui rêve la poupe
D'un navire ou voir naître au ras du ciel lointain
Les astres sans couchants d'héroïques destins !

(*Vertes saisons*, 1905-1908.)

A L'AMOUREUX D'UNE VIERGE

A Jules Mouquet.

Vainement, si le vent qui vainc les chevelures
Et qui rompt la torsade et l'étale, voilure

D'ivresse et de folie au ciel rouge des soirs,
A caressé longtemps ses cheveux, un espoir
De frôler cette nuque indocile et trop belle
Fait encore trembler tes doigts vers la rebelle!

O cœur présomptueux! Aux lèvres que le Vent,
L'Eté, parmi l'essaim des parfums énervants,
La Solitude amère et qui la vierge enseigne
Ont renoncé d'ouvrir jamais, tu veux que saigne
Un sourire où fleurisse une rose d'aveu
Pour toi seul!
— Un songe, sans doute un oublieux
Songe porté sur l'odeur d'or des vignes mures —

Un bois est près d'ici et le sombre murmure
Des feuilles où l'Eté verse en vain ses rayons,
C'est l'heure : la bacchante a le sommeil profond
Et souhaite au doux rêve une fin naturelle...
Tu souris. N'attends plus cette vierge cruelle!

— Telle autre, la dormeuse, a de si longs sourcils
Et sa rousse crinière où noyer tes soucis —
Mais, à l'attendre encor, cette indocile enfant
Tu prendrais la figure et l'air peu triomphant
D'un priape qui pour protéger des légumes
Dans un verger désert bande avec amertume.

(*Vertes saisons*, 1905-1908.)

CRINIÈRES

Mieux que les lourdes fleurs des jardins triomphants,
Quand les heures d'été se baignent dans les vasques,
J'aime, imitant ainsi les chats et les enfants,
L'herbe haute, odorante, onduleuse et fantasque.

Pâturage où se prélasse mon indolence
Parmi les taureaux clairs vautrés dans le soleil,
Ton herbe est l'oasis élue pour les sommeils
Où je viens à midi ruminer mon enfance.

Elle est pareille encore à ces crins qui s'ébattent
Au col flatté du vent des poulinières rousses;
Elle est fière comme eux et comme eux elle est douce
Et frissonne au toucher de ma main qui la flatte.

C'est dans ces profondeurs où les tiges plus pâles
S'élèvent au milieu de confuses verdeurs
Que je me plais à voir les carabes rôdeurs,
Les bousiers et l'hoplie aux élytres d'opale.

Ainsi, mêlant ma vie à la panique joie
D'un univers petit, mais plein de volupté,
Je veux offrir mon corps, jaloux d'être sa proie,
A l'étreinte innombrable et vaste de l'Eté.

Le duvet des chardons neigeant sur mes ivresses
Apporte sur le bord de ma narine en feu
Les odeurs qu'aux vergers voisins de ma paresse
Exhalent les cassis mêlés aux phlox neigeux,

Et dans mon cœur gonflé par ces puissants arômes,
Je songe à mon amour — si vivant et si loin! —
A cette chevelure où je frôlais mes paumes
Et qui brûlait dans le soleil comme les foins...

* * *

Cheveux d'or, la parure et l'orgueil de sa tête,
Moisson de mon été, site de mes plaisirs,
Que toujours mes instincts vous peuplent de leurs fêtes
Et roulent leurs ardeurs en vos profonds loisirs!

Lorsque je plonge en vous mes mains ou mon visage,
Environné soudain d'une odorante nuit,
J'écoute vos parfums ainsi que du rivage
Un mouvant océan qui chante à l'infini ;

Je me souviens, selon le rhythme de vos tresses,
Des longs exils perdus vers l'Archipel amer,
Où, comme une Ariane à Naxos, ma jeunesse
Interrogeait le vol des voiles sur la mer...

Cheveux, fleuve où les soirs descendent et se noient
Mes baisers, toi qui ceins trois fois sa gorge blanche
Et lentement sur mon ivresse te déploies
Et jette sur mes yeux ton ardente avalanche,

Tu déroules tes flots serrés entre nos flancs
Qui sont les bords vivants où ta course est captive;
Car l'amour les rejoint comme un pont joint deux rives
Par une arche de bronze au cœur retentissant.

*
* *

Parfois sur les relents d'une odeur végétale,
Je crois voir s'élever, à travers la clarté,
Des jungles au feuillage énorme qui s'étalent,
Comme ces boucles d'or autour de ta beauté :

Forêt pleine de bruits, de touffeurs et de fièvres,
De perfides sommeils et d'ombrages blafards,
Où l'ivresse et l'oubli s'abattent sur mes lèvres,
Papillons lourds gorgés de miel et de nectar ;

Paix sans azur, nuit sans astres, chaude contrée,
Savane de la soif sans puits et sans roseaux
Où vient tomber, fourbu par sa course effarée,
Mon désir écumant du poitrail aux naseaux ;

Clairière où tourbillonne un essaim de vertiges
Qui pleuvent aux sombres corolles de mes sens,
Et dont les floraisons balancent sur leurs tiges
Des encensoirs chargés de fabuleux encens,

Ah! soyez mon tombeau, mouvante chevelure,
Lorsque vous retombez sur mes épuisements,
Ondoyant mausolée et souple sépulture
Que ferme le sommeil sur le front des amants!

*
* *

Souvent, quand l'aube point sous ma paupière gourde,
Des gloires du sommeil mes yeux encore emplis
Ne reconnaissent pas sous les tentures lourdes
La beauté familière où mon cœur est épris.

L'aurore sur sa chair allume tant de roses
Qu'un paradis perdu vers moi semble surgir,
Et je tremble de voir ce mirage mourir
Avant que son sourire ait brûlé sur les choses...

Mais une aile battant l'azur fou des extases
M'emporte, et je ne sais, en mon cœur sans remords
Si j'empoigne et caresse, ou si j'arrache et mords,
Maîtresse, tes cheveux; ta crinière, Pégase!

(*Vertes saisons*, 1905-1908.)

ODE

Nous n'avons qu'une chair pour aimer et souffrir,
— Tu le sais, ô chère captive
Des milliers de pleurs et autant de sourires;
Nous n'avons qu'une seule vie!

L'aube qui me réveille avec sa jeune flûte
M'invite à haïr le moment
Où dans tes yeux vaincus le sommeil le dispute
Au souvenir de ton amant.

Caresse du réveil, étreintes matinales,
Odeur tiède du lit fané,
Vous fuirai-je, fidèle à la douceur rivale
De la lumière où je suis né?

Tu n'as pas un seul pli sur le ventre ; ta peau
Comme les beaux jours est dorée
Et l'ombre ensevelit son désastre au tombeau
De ta chevelure ignorée..

Et pourtant n'est-ce point l'image d'un souci
Sur le front du temps indocile,
Ce nuage qu'on voit par la fenêtre, ainsi
Penché doucement sur la ville !

(*Le Bocage amoureux*, 1908-1911.)

LA DORMEUSE

Lorsque ton bras plié sous ta nuque sauvage
Est encore asservi
Par le tranquille faix, par le vaste servage
Du temps et de la nuit,

Mon cœur, pour épargner ces fardeaux à ton rêve,
Lutte inutilement
Contre le balsamique opium qui s'élève
De tes jardins dormants.

Ton sommeil est plus fort que toute ma pensée,
Plus grand que mon ennui,
Car je porte le deuil de nos saisons blessées
Moins noblement que lui.

Et je puis voir, malgré les lampes infidèles,
Le silence et la mort
S'appesantir en vain sur ton souffle dont l'aile
Les porte sans effort!

(*Le Bocage amoureux*, 1908-1911.)

MÉTAPHORE AMOUREUSE

Lorsque tu fais l'amour, ô belle paresseuse
Dont les bras lents et forts ont mon rêve enfermé,
Ton corps a le remous des carènes qui creusent
Le souple bercement d'océans parfumés.

Mais, dans mon faible cœur que la mort épouvante
Autant que ton amour je nourris son effroi,
Et comme un naufragé son épave mouvante
Je bénis le désir qui m'attache sur toi!

Parfois une fraîcheur calme de nuit marine
Alanguit le remous de tes reins épuisés,
Alors tes lourds cheveux traînent sur ma poitrine,
Voilure qu'à l'envi déchirent mes baisers

Et que gonfle une odeur si chère à ma narine.

(*Le Bocage amoureux*, 1908-1911).

ODES DU LUXEMBOURG

I

Aux gazons renaissants et fidèles que lustre
Le vent à petits coups d'ailes, le vent déjà
Tiédi dans les parfums dont le premier neigea
Des marronniers frôlant l'épaule des balustres.

La feuille à peine tremble au bord du large hiver.
Ce qui passe revient embellir ce qui dure.
Une femme s'en va sans savoir, avec l'air
D'emporter le printemps sur de molles voilures.

Partout s'ouvrent des yeux de fenêtres, d'eaux vives,
De sommeils d'eau si verts lorsque le ciel est bleu.
L'enfant mène ses jeux près des pierrespensives
Que le soir a paré pour le repos des yeux.

Aussi, le cœur gonflé de souvenirs illustres,
Lointaine et verte odeur de la France, en passant,
Comme je vous respire au séjour bleuissant
Des marronniers ombrant l'épaule des balustres.

II

Là, nous avons redit ensemble
Devant les couchantes exaltés
L'hymne intérieur qui rassemble
Tous les hymnes de la cité.

Redouté des amants crédules
Déjà bégayait le tambour,
Et tristement il accumule
Une ombre avant la fin d'un jour

Où la longue plume dernière
Tombe imitant dans la lumière
Une étroite feuille du temps

Pour témoigner à notre envie
Que dans l'invisible battant
L'aile au loin porte le génie.

III

Que te murmure-t-il, ô noble Luxembourg,
Le soir penché sur toi de tout son ciel d'automne
Où l'orage et la paix se lisent tour à tour
Comme en un vaste cœur et que tout passionne ?

Moi, je n'ai plus qu'un bruit au creux de mon oreille,
Au bord de ma narine une tenace odeur,
Mais le brasier secret qui fait vivre ce cœur
Pour aveugler mes yeux n'a que trop d'étincelles.

Oui, je me réjouis d'une si belle peine;
Loin des souffles impurs elle garde mes jours.
Heureuse en vérité la chair d'un seul amour :
Elle ne vieillit pas sous la lèvre inhumaine!

(*Le Bocage amoureux*, 1908-1911.)

JOUIR

Si, dans l'air nu d'été tremblant le frais feuillage,
Ta jeunesse se cambre au tronc des peupliers,
Le délice est parfois de baiser au visage
La source insaisissable en ses cheveux brouillés :

Posséder ce qui fuit, goûter à ce qui passe,
Jouir de ce qui fane, aimer tout ce qui meurt
Puis sur le sein d'automne ou ta lèvre se lasse
De ton ancien désir respirer la rancœur !

L'orgueil d'être mortelle et de n'être point morte
Te compose, ô ma chair, un royal vêtement ;
Tu vis et tu vieillis mais, fougeuse cohorte,
Mille instincts viennent boire au fleuve de ton sang...

Et tu seras malgré les saisons alentour
Un verger dont les fruits brûlent sous le feuillage,
Et qui, rassasié de soleil et d'amour,
S'endort entre les bras d'un puissant paysage.

(*Le Bocage amoureux*, 1908-1911.)

MATURITÉS

Pour gonfler la narine aux transparents carmins
L'odeur des fruits pourris, tristesse des chairs mûres,
Emprisonne ta vie au flavescent murmure
D'un peuple de frelons ivres par les jasmins.

Puis ne vouliez-vous pas étouffer sous vos mains
L'ivresse des plus hautes roses ou, parure
Des sources, le glaïeul imitant l'encolure
De ce buste haï par les durs lendemains ?

Belle, de vos odeurs déjà le millier
Joncherait le pays d'ivresse s'il présage
Tout l'automne qui dort avec votre visage
Au mûrissant soleil de vos cheveux rouillés.

(*Le Bocage amoureux*, 1908-1911.)

OFFRANDE

Une tardive encorbeillée
De nos vendangeuses penchant
Le regret sur l'exil d'un chant
Loin dénoué par la vallée,

Les routes vont au fond du soir
Sous les robes de la dernière
Remuant l'ambre des lisières
Où vous croyez longtemps la voir.

Au retombant dormir d'ormeaux
Ainsi je suspendrai la flûte
Par les jardins que vous voulûtes
Pareils à ces anciens émaux

De bijoux où rêve une enfance
Minuscule d'azurs perdus,
Dans le seul zéphir qui balance
Le parfum qui vous était dû.

IMAGES DE SEPTEMBRE

C'est en vain que tu veux serrer sur ta poitrine
Et garder contre toi, malgré les vents jaloux,
La gerbe des beaux jours dont l'ombre s'achemine
Loin des jardins d'enfance aux boulingrins si doux.

Je ne sais si le soir va combler tes genoux
Des cent trésors mûris aux hanches des collines,
Mais j'aime en tes regards la clarté qui termine
Les longs après-midi qui fane le mois d'Août.

Le baiser du couchant sur les frondaisons rousses
N'a pas la majesté du soupir que tu pousses
En abaissant les yeux sur tes seins vendangés...

Aussi je choisirai pour ma saison dernière,
Entre tant de climats aux loisirs étrangers,
Un Septembre d'odeurs mûri dans ta crinière.

LE PAYSAGE ÉLU

Aux jardins déjà se présage
Le pas de la jeune saison ;
Avec ton orgueilleux visage
En vain lutte encor ma raison.

Belle, si ton amour me dure
Aussi longtemps que ta beauté
Sur ta poitrine large et mûre
Je fais le serment redouté

De renoncer à la présence
De tout ce qui compose encor
La patrie où mon indolence
Enfouit ses nombreux trésors

Et joyeusement je renie,
Les eaux, les feuillages, les murs
Sur l'espalier d'une autre vie
Je cueille des présents plus sûrs.

Au désert de ces jours arides
Sous un idéal bananier,
Je dérobe à des Hespérides
Un fruit d'or jamais le dernier.

L'insensé comble cent corbeilles;
Moi je sais que depuis toujours
Toutes les grappes sont pareilles
A la vigne du vieil amour...

Et désormais, sous la menace
Qui s'abaisse avec tes sourcils,
Me voici captif en la nasse
Des bras cruels que j'ai choisis :

De ta tresse le feu trop sombre
S'il achève de m'éblouir,
Je préfère aux plus fraîches ombres
L'ombre où brûlera ton désir

Et comme un roi parmi les pierres
De son royaume dévasté,
Je chercherai sous tes paupières
Les vestiges de la clarté.

Guillaume **APOLLINAIRE**

Né le 26 août 1880.

A fondé *Le Festin d'Esope* (1903), *La Revue Immoraliste* (1905), *Les Soirées de Paris* (1912).

Œuvres : **L'Enchanteur Pourrissant** (in-4° tiré à 106 exemplaires, Paris, Kahnweiler, 1909), avec des bois gravés par André Derain; **La Poésie symboliste**, en collaboration avec P. N. Roinard et V. E. Michelet (in-18, Paris, L'Edition, 1909); **Le Théâtre italien** (in-8° illustré, Paris, Louis Michaud, 1910); **L'Hérésiarque et Cie** (in-18, Paris, P. V. Stock, 1910), dont on a beaucoup parlé et qui obtint le plus grand nombre de voix au premier tour de vote pour le prix Goncourt, en 1910; **Le Bestiaire ou cortège d'Orphée**, poèmes (in-4° tiré à 120 exemplaires, Paris, Deplanche, 1911) avec des bois gravés par Raoul Dufy, etc., etc.

Collaboration : *Revue Blanche*, *La Grande France*, *La Plume*, *Mercure de France*, *La Phalange*, *Les Marges*, *Vers et Prose*, *L'Intransigeant*, *Le Soleil*, *Messidor*, *Paris-Journal*, etc.

A consulter : Alexandre Mercereau : **La littérature et les Idées Nouvelles** (Figuière éd. 1912), Florian-Parmentier, **Anthologie-Critique** (Gastein-Serge, éd. 1912).

Iconographie : une caricature de Geoffroy dans *La Phalange*, différents portraits dans les quotidiens : (*Le Matin*, *Le Journal*, *Paris-Journal*, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, etc.) en septembre 1911.

L'ÉMIGRANT DE LANDOR ROAD

Le chapeau à la main, il entra, du pied droit
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi.
Ce commerçant venait de couper quelques têtes
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête.

La foule, en tous les sens, remuait en mêlant
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre
Et des mains, vers le ciel plein de lacs de lumière,
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs :

« Mon bateau partira demain pour l'Amérique
Et je ne reviendrai jamais,
Avec l'argent gagné dans les prairies lyriques,
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais ;

Car revenir, c'est bon pour un soldat des Indes !
Les boursiers ont vendus tous mes crachats d'or fin ;
Mais, habillé de neuf, je veux dormir enfin
Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes. »

Les mannequins, pour lui, s'étant déshabillés,
Battirent leurs habits, puis les lui essayèrent.
Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé,
Au rabais, l'habilla comme un millionnaire.

Au dehors, les années
Regardaient la vitrine,
Les mannequins victimes,
Et passaient enchaînées.

Intercalées dans l'an, c'étaient les journées veuves,
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements,
Des blancs et de tout noirs, vaincus des cieux qui pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant.

Puis, dans un port d'automne aux feuilles indécises,
Quand les mains de la foule y feuillolaient aussi,
Sur le pont du vaisseau, il posa sa valise,
Et s'assit.

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces,
Laissaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés.
Des émigrants tendaient, vers le port, leurs mains lasses
Et d'autres, en pleurant, s'étaient agenouillés.

Il regarda longtemps les rives qui moururent,
Seuls, des bateaux d'enfant tremblaient à l'horizon.
Un tout petit bouquet, flottant à l'aventure,
Couvrit l'Océan, d'une immense floraison.

Il aurait voulu ce bouquet, comme la gloire,
Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins,
Et l'on tissait, dans sa mémoire,
Une tapisserie sans fin
Qui figurait son histoire.

Mais pour noyer, comme des poux,
Ces tisseuses têtues qui, sans cesse, interrogent,
Il se maria comme un doge,
Aux cris d'une sirène moderne, sans époux.

Gonfle-toi vers la nuit, ô mer! Les yeux des squales
Jusqu'à l'aube ont guetté, de loin, avidement,
Des cadavres de jours rongés par les étoiles,
Parmi le bruit des flots et des derniers serments.

LA MAISON DES MORTS

S'étendant sur les côtés du cimetière,
La Maison des Morts l'encadrait comme un cloître

A l'intérieur de ses vitrines
Pareilles à celles des boutiques de modes,
Au lieu de sourire debout,
Les mannequins grimaçaient pour l'éternité.

Arrivé à Munich depuis quinze ou vingt jours,
J'étais entré pour la première fois,
Et par hasard,
Dans ce cimetière presque désert,
Et je claquais des dents
Devant toute cette bourgeoisie
Exposée et vêtue le mieux possible
En attendant la sépulture,

Soudain,
Rapide comme ma mémoire.
Les yeux se rallumèrent
De cellule vitrée en cellule vitrée,
Le ciel se peupla d'une apocalypse
Vivace
Et la terre, plate à l'infini
Comme avant Galilée,
Se couvrit de mille mythologies immobiles.
Un ange en diamant brisa toutes les vitrines
Et les morts m'accostèrent
Avec des mines de l'autre monde.

Mais leur visage et leurs attitudes
Devinrent bientôt moins funèbres.
Le ciel et la terre perdirent
Leur aspect fantasmagorique.

Les morts se réjouissaient
De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière.
Ils riaient de leur ombre et l'observaient
Comme si véritablement
C'eût été leur vie passée.

Alors, je les dénombrai.
Ils étaient quarante-neuf hommes.
Femmes et enfants
Qui embellissaient à vue d'œil
Et me regardaient maintenant
Avec tant de cordialité,
Tant de tendresse même,
Que les prenant en amitié
Tout à coup,
Je les invitai à une promenade
Loin des arcades de leur Maison.

Et tous bras dessus, bras dessous,
Fredonnant des airs militaires,
(Oui, tous vos pêchés sont absous)
Nous quittâmes le cimetière.

Nous traversâmes la ville
Et rencontrions souvent
Des parents, des amis qui se joignaient
A la petite troupe des morts récents.

Tous étaient si gais,
Si charmants, si bien portants
Que bien malin qui aurait pu
Distinguer les morts des vivants.

Puis, dans la campagne,
On s'éparpilla.
Deux chevau-légers nous rejoignirent.
On leur fit fête.

Ils coupèrent du bois de viorne
Et de sureau
Dont ils firent des sifflets
Qu'ils distribuèrent aux enfants.

Plus tard, dans un bal champêtre,
Les couples, mains sur les épaules,
Dansèrent au son aigre des cithares.

Ils n'avaient pas oublié la danse,
Ces morts et ces mortes :
On buvait aussi,
Et, de temps à autre, une cloche
Annonçait qu'un nouveau tonneau
Allait être mis en perce.

Une morte, assise sur un banc,
Près d'un buisson d'épine-vinette,
Laissait un étudiant
Agenouillé à ses pieds,
Lui parler de fiançailles :
— Je vous attendrai
Dix ans, vingt ans s'il le faut.
Votre volonté sera la mienne.
— Je vous attendrai
Toute votre vie...
Répondait la morte.
Des enfants
De ce monde ou bien de l'autre
Chantaient de ces rondes
Aux paroles absurdes et lyriques
Qui, sans doute, sont les restes
Des plus anciens monuments
Poétiques
De l'humanité.

L'étudiant passa une bague
A l'annulaire de la jeune morte :
Voici le gage de mon amour,
De nos fiançailles,
Ni le temps, ni l'absence
Ne nous feront oublier nos promesses.
Et un jour, nous aurons une belle noce,

Des touffes de myrte
A nos vêtements et dans vos cheveux.
Un beau sermon à l'église,
De longs discours après le banquet
Et de la musique,
De la musique.

— Nos enfants, dit la fiancée,
Seront plus beaux, plus beaux encore,
Hélas! la bague était brisée,
Que s'ils étaient d'argent ou d'or,
D'émeraude ou de diamant,
Seront plus clairs, plus clairs encore,
Que les astres du firmament,
Que la lumière de l'aurore,
Que vos regards mon fiancé,
Auront meilleure odeur encore,
Hélas! la bague était brisée,
Que le lilas qui vient d'éclore,
Que le thym, la rose ou qu'un brin
De lavande ou de romarin.

Les musiciens s'en étant allés,
Nous continuâmes la promenade.
Au bord d'un lac,
On s'amusa à faire des ricochets
Avec des cailloux plats,
Sur l'eau qui dansait à peine.

Des barques étaient amarrées
Dans un havre;
On les détacha
Après que toute la troupe se fût embarquée,
Et quelques morts ramaient
Avec autant de vigueur que les vivants.

A l'avant du bateau que je gouvernais,
Un mort parlait avec une jeune femme
Vêtue d'une robe jaune,
D'un corsage noir
Avec des rubans bleus et d'un chapeau gris
Orné d'une seule plume défrisée.

— Je vous aime, disait-il,
Comme le pigeon aime la colombe,
Comme l'insecte nocturne
Aime la lumière.

— Trop tard, répondait la vivante.
Repoussez, repoussez cet amour défendu,
Je suis mariée.
Voyez l'anneau qui brille,
Mes mains tremblent,
Je pleure et je voudrais mourir.

Les barques étaient arrivées
A un endroit où les chevau-légers
Savaient qu'un écho répondait de la rive.
On ne se lassait point de l'interroger.
Il y eut des questions si extravagantes
Et des réponses tellement pleines d'à-propos
Que c'était à mourir de rire,
Et le mort disait à la vivante :
— Nous serions si heureux ensemble!
Sur nous l'eau se refermera,
Mais vous pleurez et vos mains tremblent,
Aucun de nous ne reviendra.

On reprit terre et ce fut le retour.
Les amoureux s'entr'aimaient,
Et par couples aux belles bouches,
Marchaient à distances inégales.
Les morts avaient choisi les vivantes,

Et les vivants,
Des mortes.
Un genévrier, parfois,
Faisait l'effet d'un fantôme.
Les enfants déchiraient l'air
En soufflant, les joues creuses,
Dans leurs sifflets de viorne,
Ou de sureau,
Tandis que les militaires
Chantaient des tyroliennes
En se répondant comme on le fait
Dans la montagne.

Dans la ville,
Notre troupe diminua peu à peu.
On se disait au revoir,
A demain,
A bientôt.
Beaucoup entraient dans les brasseries.
Quelques-uns nous quittèrent
Devant une boucherie canine
Pour y acheter leur repas du soir.

Bientôt, je restai seul avec ces morts
Qui s'en allaient tout droit
Au cimetière
Où,
Sous les Arcades,
Je les reconnus, couchés, immobiles,
Et bien vêtus,
Attendant la sépulture derrière les vitrines.

Ils ne se doutaient pas
De ce qui s'était passé,
Mais les vivants en gardaient le souvenir.
C'était un bonheur inespéré
Et si certain
Qu'ils ne craignaient point de le perdre.

Ils vivaient si noblement
Que ceux, qui, la veille encore,
Les regardaient comme leurs égaux
Ou même quelque chose de moins,
Admiraient maintenant
Leur puissance, leur richesse et leur génie.

Car, y a-t-il rien qui vous élève
Comme d'avoir aimé un mort ou une morte?
On devient si pur qu'on en arrive
Dans les glaciers de la mémoire
A se confondre avec le souvenir.
On est fortifié pour la vie
Et l'on n'a plus besoin de personne.

LE BRASIER

I

J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce passé, ces têtes de morts.
Flamme, je fais ce que tu veux.

Le galop soudain des étoiles
N'étant que ce qui deviendra
Se mêle au hennissement mâle
Des centaures dans leurs haras
Et des grand plaintes végétales.

Où sont ces têtes que j'avais?
Où est le Dieu de ma jeunesse?
L'amour est devenu mauvais.
Qu'au Brasier les flammes renaissent!
Mon âme au soleil se dévêt.

Dans la plaine ont poussé des flammes,
Nos cœurs pendent aux citronniers,
Les têtes coupées qui m'acclament
Et les astres qui ont saigné
Ne sont que des têtes de femmes.

Le fleuve épinglé sur la ville
T'y fixe comme un vêtement :
Partant, à l'Amphion, docile,
Tu subis tous les tons charmants
Qui rendent les pierres agiles.

II

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple, innom-
[brablement;
Les membres des intercis flambent auprès de moi,
Eloignez du brasier les ossements,
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le soleil.

O mémoire, combien de races qui forlignent
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur,
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs!

Voici ma vie renouvelée,
De grands vaisseaux passent et repassent,
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan,

Voici le paquebot et ma vie renouvelée,
Ses flammes sont immenses.
Il n'y a plus rien de commun entre moi
Et ceux qui craignent les brûlures.

III

Descendant des hauteurs où pense la lumière,
Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles,
L'avenir masqué flambe en traversant les cieux

— Nous attendons ton bon plaisir, ô mon amie. —

J'ose à peine regarder la divine mascarade.

— Quand bleuira sur l'horizon la Désirade? —

Au delà de notre atmosphère s'élève un théâtre
Que construisit le ver Zamir, sans instrument...
Puis, le soleil revint ensoleiller les places
D'une ville marine apparue contremont;
Sur les toits se reposaient les colombes lasses.

Et le troupeau de sphinx regagne le sphingerie
A petits pas. Il écoutera le chant du pâtre toute la vie,
Là haut, le théâtre est bâti avec le feu solide
Comme les astres dont se nourrit le vide.

Et voici le spectacle
Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil
Ma tête, mes genoux, mes coudes, vain pentacle.
Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles.

Les acteurs inhumains, claires bêtes nouvelles,
Donnent des ordres aux hommes apprivoisés,
O Terre,
O Déchirée que les fleuves ont reprisée.

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingeries
Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât.

Henri-Martin **BARZUN**

Né à Grenoble (Isère) le 27 septembre 1881.

Co-fondateur de l'*Abbaye de Créteil* (1906-1908).

Œuvres : **La Terrestre Tragédie :**

Poème de l'Adolescence (1903-1904. Edition de " L'ABBAYE"). — **Poème de l'Homme**, (1904-1905). — **Chant de l'Idée** (1906). Préface par Gustave Kahn, " L'ABBAYE ". — (2e édition, 1908, MERCURE DE FRANCE). — **La Montagne**, La Terre et l'Amour (1907-1908. *Drame Poétique*, 1908, MERCURE DE FRANCE). — **Hymne des Forces**, *Poème Dramatique* (1908-1911. MERCURE DE FRANCE, 1912). — **L'Ere du Drame**, *Essai de synthèse Poétique Moderne* (FIGUIÈRE et Cie, éditeurs, 1912.)

I

LE DRAME

POÈTE

Du fond des âges ensevelis,
Le chant initial est venu à ma lèvre
Avec l'ancestrale douleur,
Mère de tous les hommes.

Au chant, j'ai confié peines et joies
Inséparables à jamais.

Sanglots pareils, cris de détresse,
Appels lointains, agonies dans le soir
Et bonheurs épars de la vie
Ont vibré dans le chant éternel.

De la terre désolée et de l'océan vide,
Sont montés, souffles humains, vers le soleil :

La clameur du naufragé dans la tempête
Et la paix au havre de grâce,

La crainte des vierges approchées
Et la sérénité des vieillards au couchant,

La plainte du blessé délirant
Et l'ivresse des amoureuses,

La haine du guerrier vaincu
Et la tendre joie des enfants,

La tristesse du laboureur au bras lassé
Et la prière des croyants,

L'adieu suprême des mourants
Et l'appel des nouveaux venus
Dans l'allégresse des naissances,

La virile amitié des hommes
Et le sublime cri : Fraternité !

Depuis des temps, depuis toujours
Les larmes vont en fleuves vers la mer,
Les joies s'enfuient vers d'autres rives,

Depuis l'Eve primitive et solitaire
Attendant le premier baiser...

PROPHÈTE

Mais les temps sont changés,
Mais les temps sont venus
Des foules innombrables
Et des cités qui les dévorent au soleil;

Leurs voix, gerbes de chants et de clameurs,
Répercutées par l'immense écho du monde
S'épanouissent en hymne aux vierges aubes :

Eveil et seuil de la moderne humanité
Forgeant ses armes de victoire
Au feu d'une âme unique et d'une seule volonté.

CHŒUR DRAMATIQUE

Lors, le baiser a été longuement donné :
L'Eve règne, amante et mère,
Car son divin désir a rencontré l'homme
Et de ce jour le Drame est né.

HÉROS

Unissez vos accents en mille cathédrales!
Eclatez! Orgues, chœurs, montez! divines voix
Pour proclamer la joie du monde
Et son labeur et son génie,

Pour entonner l'Hymne des Forces
Joignant aux mers les plaines, les montagnes,
Aux pôles l'équateur, les rives planétaires,
Enveloppant toute la Terre
Dans un réseau de sonores vapeurs!

Terre chantante et frémissante
Aux pulsations puissantes de son âme,
A l'unisson du rythme universel,

Oiseau géant planant sans ailes l'étendue,
Nef héroïque orbée aux aires du chaos,
Se balançant, ilôt de vie, arche de fête,

Sphère-bourdon sans corde ni pivot,
Chromatisant les sons dans la course aux abîmes
Du temps et de l'espace — et de l'éternité.

CHŒUR DRAMATIQUE

Retirez-vous! jongleurs et pîtres,
Emportez cymbales et fifres :
Vos lyrismes sont abolis!

CHŒUR DES PROPHÈTES

Déjà le vent souffle en tempête,
La vapeur stride, l'hélice gronde :
Entendez les foules du monde
Qui s'étreignent dans un seul cri!
Leur voix s'enfle, unique et multiple,
C'est le grand chœur polyphonique
Du poème en devenir :

Le Drame hante la mer des têtes,
Décidant les mêmes conquêtes,
Voulant les mêmes libertés ;

Des nefs traversent l'air ! présage
Au soir de la proche tourmente
Et les destins, demain, seront changés.

HYMNE

Que ton chant domine l'orage
Pour lancer sur les vents du large
Tes strophes de gloire aux héros !
Voix intérieure et voix des cimes
Unies pour les combats ultimes
Qui s'annoncent à l'occident :
Poème aux mille rythmes chantant
L'âme des peuples et du temps,
Poème libre aux vastes ailes
Portant le Drame Universel !

II

ANTAGONISME

AGONISTÈS

I

Contre mes craintes, sans répit,
Contre le mal qui m'envahit,
Contre mes goûts, mes habitudes,
Mes désirs et mes volontés,
Contre toutes mes servitudes,

Une voix me crie de lutter
Pour m'affranchir du joug des hommes,
Pour m'affranchir de mes propres entraves,
Pour exister et dominer
En victorieux parmi les hommes.

Contre mes joies et mes tendresses,
Contre les forces qui m'oppressent,
Pacifiques ou meurtrières,
Contre l'esprit et la matière
Ne pas me dresser pour lutter,

Ne pas être l'*Antagoniste*!

C'est renier ma destinée.

II

Regardant près de moi, sans cesse,
Je vivifie mon âme par l'exemple :

Le chêne au sein de la forêt,
Dérobe aux arbres qui l'entourent
L'air et la lumière du jour.

Dans les abîmes de la mer
Règne la force des espèces
Successives maîtresses de la vie,
De la puissance à la faiblesse,
Du monstre aux infusoires infinis.

En l'espace, les lointains astres
Immobiles aux yeux aveugles,
Bondissent fous dans l'Insondable,
Livrés au joyeux rythme universel,

Tournoyant, avançant parallèles,
S'attirant, s'expulsant et jamais se heurtant
Sur leurs orbites de mystère,
Adversaires dans l'univers fraternel ;

S'absorbant vers un centre parfois,
Pour renaître bientôt en un géant soleil
Fulgurant, formidable :

Mais déjà la vie impatiente
S'éveille au flanc du nouvel astre,
Créant dans son rayonnement
L'inconnu destin planétaire.

III

Au long du temps et de l'espace
Se perpétue la lutte millénaire
Des primordiaux antagonismes
Dont je ne suis qu'un nouveau rythme.

Ainsi l'instinct de la puissance
Unit et divise les hommes
En attirant vers le triomphe,
A travers les plans héroïques,
La volonté dominatrice
De celui qui sera l'ultime vainqueur,

Le Chef prédestiné : l'Antagoniste !

O juste et saine ascension
De la Force parmi les forces,

Génitrice du mouvement
Destructeur des équilibres
Avant-coureurs de toute mort.

IV

Hardiment, je m'avance et passe
A travers les individus :
Indifférents, dispersés sur l'espace,
Groupés, délibérant compacts.

Je ne demande à leur présence
Qu'une lueur pour mon esprit,
Qu'un palier nouveau pour mon âme,

En m'accroissant à leur contact

Selon l'image de la vie
Qui a traversé tous les âges,
Fluide en la chaîne des espèces
Triomphant de tous les combats
Pour venir éclater en moi,
Divine foudre.

V

Or, cette force indestructible
Me somme l'ordre inéluctable
De combattre seul contre tous :

Contre les forces innombrables,
Isolées et coalisées,

Contre les oppressions multiples
Et les tourbes agglutinées,

Désagrégeant des partisans
A l'ennemi protéiforme,
A ses majorités stupides,
Et les gardant auprès de moi

Conquis pour la suprême élite
Responsable de la conscience
Et de l'âme du monde immense.

Sans devenir meilleur ni pire
Par ma seule âme délivrée
Dans mon être libre d'entraves,
Je libère des corps, des âmes,

Réduisant les forces hostiles
En adversaire nécessaire
De leurs dangereux excès,
Rompant et recréant des équilibres :

Apparente et réciproque destruction
Des forces de la mort par les forces de vie,
Des forces de l'erreur par les forces du vrai,
Des forces de l'injuste par les forces du juste,
Des forces de la haine par les forces d'amour.

HYMNE

Tel doit être ce mâle Poème
Proclamant l'Hymne des Forces,

Expression de ma virile foi,
Spontané, direct, individuel,

Évocation du drame universel,

Unique, incomparable aux chants passés,
Libre drame poétique,
Libre Poème dramatique

O!... frénétiquement antagoniste!

III

L'UNIVERSEL

APOTHÉOSE DES FORCES

(FRAGMENT)

Ho! Je suis chargé de fluides magnétiques
Aimantant les fluides alentour,

Ho! le vif essaim de mes splendides forces
Trépide en moi et jaillit en éclairs,

Ho! leur rythme me soulève et me projette
Au tourbillon des fols vertiges...

C'est mon poème, c'est mon rythme

Lançant ses pulsations au monde
Dans la ronde infernale du soleil,
Dans le chant formidable de la terre —

Qui monte de mon âme et que clame ma voix :

Je tonne dans la foudre des montagnes,
Mugis aux orgues des forêts,
Aux rafales de la tourmente,

Je gronde en le tumulte du torrent
Et saute ses cascades jusqu'au fleuve,

Hurlant avec la mer dans la tempête,
Ascendant le sommet des vagues
Et m'écroulant dans leurs glauques sillons.

Je lance mes rayons à l'éclipse des phares,

Chevauche le cyclone et mène l'ouragan,
Unis les éléments en torsade au typhon

Et rythme l'éternel ressac sur les rivages,
Désagrégeant leur roc au choc de la marée.

Sous-marin, je parcours les verdâtres abîmes,
Insufflant la vapeur aux poumons de métal,
Stridant aux sirènes des navires,

Dansant le pas ternaire de l'hélice,
Et propulsant la force dans la masse.

J'explose en tonnerre aux cimes des volcans,
Je fulgure soudain en gerbes électriques

Et m'apaise aux calmes librations du balancier.

Je rebondis au choc des marteaux sur l'enclume,

Je m'élance, affolant le volant des machines,
Scandant à temps égaux la course du piston,
Exaspérant la bielle aux roues du train rapide!

— Et me détends enfin, ressort des mécanismes.

Je m'élève, *Aérien* poussé par ses hélices,
Planant majestueux au-dessus de la ville,
Annonciateur des triomphes prochains.

J'irradie, invisible, au sommet de la Tour,

Fluide portant l'espoir au navire en détresse,
Enveloppant la terre de mes ondes
Clamant le Verbe et l'Heure au monde.

Je suis le pur secret de l'inventeur tenace,
Mystère s'éveillant aux cornues du chimiste,
Métal flambant dans le creuset du physicien,

Etoile! je jaillis au fond du télescope.

Je pars, vertigineux, sur le char cométaire,
Portant l'âme terrestre aux mondes inconnus

Et reviens — après ma séculaire randonnée.

M'enroulant vingt mille ans sur la spire muette
Je résulte : soleil au centre nébulaire;

Je suis amas stellaire, ion d'éther,
Je franchis l'infini d'un seul jet de lumière

Et danse, corpuscule, au gré d'un tourbillon.

Je suis élan fougueux de tous les dynamismes,
Je bats la pulsation vitale, élémentaire,
Dans l'artère interminable des espèces,

— Et germe unique en la matrice du Printemps.

Selon mon rythme, en un prodigieux synchronisme
Je crée le temps, seconde par seconde,

Je propulse le sang formidable du monde
En mon âme! — foyer et sablier de l'Univers.

. . . .

Devant moi — *en moi!* — monde, *tu recommences* :

Ton drame retentit au fond de ma conscience
Et réveille un héros en l'homme que je suis.

Neuve et pure surgit mon unique vision
Plus haut que les philosophies, les religions,
Plus haut que les croyances et les sciences

— O pauvretés! vous ne me satisfaites plus...

Mon intuition est un trésor plus riche que le vôtre,
Immense! — et qui contient l'universel.

Devant moi, monde, tu renouvelles ton miracle
Pour l'enchantement de ma destinée
Lançant les tourbillons de ses vierges essors,

Pour la joie du départ et de la conquête,
Pour la naissance inépuisable de mon être

— Plus utile qu'un prince au bonheur de la foule :
Foule inexistante et qui ne peut me contenir,

Foule que je crée par mon geste et mon verbe,
Foule que mon âme cèle et révèle à l'instant
Monde! œuvre sacrée des seules âmes initiées!

O fondez-vous en moi, Contradictions!
Unissez-vous en moi, Antagonismes!

Ame! harmonise mes voix multipliées
En un seul chœur polyphonique souverain.

O je t'en prie, ne cherche plus — ne détruis rien :
Laisse le drame inouï du monde
Déchaîner ses forces titaniques...

Vois : elles s'accouplent, se combattent,
S'unissent, s'exaltent sans trève
Scandant les pulsations du rythme grandiose :
Hymne des Forces de la Terre et du Soleil
— Des astres, nefs d'amour voguant l'immensité,

Elan de vie montant vers la divinité.

(*Hymne des Forces*, 1908-1911).

Nicolas **BEAUDUIN**

Né à Poix (Somme)

Œuvres : **Le Chemin qui monte** (1908, Sansot). — **Les Triomphes** (1909). — **La divine Folie** (1910). — **Les deux Règnes** (1911). — **Les Cités du Verbe** (1911). — **Les Princesses de mon songe** (1912). — **Les Sœurs du Silence** (1912, parus aux Rubriques Nouvelles).

Dirige la revue : *Les Rubriques Nouvelles* (fondée en 1908).

Collaboration : *Vers et Prose*, *Les Rubriques Nouvelles*, *Pan*, *Le Gil Blas*, *La Revue Indépendante*, *Le Feu*, *Durandal*, *Le Thyrse*, etc.

I

En mante d'or tu traînes ta tristesse,
Automne, confidente inquiète du soir ;
Et l'âme de tes violons caresse
Mes rêves las pareils à des papillons noirs.

Tes longs doigts violets sur les heures changeantes,
Passent faisant vibrer les cordes de nos cœurs,
O pâle Automne, temple angoissé des amantes,
Semeuse de lieds et d'andantes,
Seuil de repos, refuge des pécheurs !

*
* *

Mais que m'importe, un autre monde est dans mon être,
Au gouffre intérieur où Dieu rayonne en maître,
Au palais du silence où l'Amour angoissé
Elève, jet d'eau bleu, son thyrse de baisers.

O ma Psyché aux yeux d'extase,
Reine de la forêt divine où sont les lys,
Vierge engloutie et fille d'Ys
Qui sonne les appels des cloches de l'extase,
O répands, ô répands toujours,
Princesse nostalgique et brune,
Sur les jardins fleuris de mon amour
Ton chant de rossignol exalté par la lune!

O mon Etoile solitaire,
O présence d'un Dieu qui descend parmi nous,
Combien de fois sanglotant, à genoux,
J'ai contemplé ta sainte face de mystère!
Tu me disais : Je suis à ton cœur, loin du bruit!...

Et tu levais tes bras, ô Chère,
Comme des cierges blancs sur l'Autel de la Nuit.

II

O mon âme, j'aime ta voix,
Ton chant d'extase qui parle en moi-même,
D'hier, de demain, d'autrefois,
Etant l'éternité toi-même.

O toi ma fille, ô ma silencieuse sœur,
Ma sainte aux yeux de songe,
Ma neigeuse madone aux gestes de douceur,
Dont le baiser lent se prolonge
Comme un vague chant obsesseur
Parmi les méandres du songe.

Tu me lèves pour moi les voiles du mystère,
En toi vibre l'hymne jaloux,
Et je te présente à genoux
Tout le bouquet fleuri des rêves de la terre.

Ta présence ravit mes heures solitaires,
O ma blonde, mon enfermée, mon Ophélie,
Lys qui croît sur les bords de ma mélancolie,
Vierge penchée sur la souffrance des fontaines,
Visage d'ombre, étoile de mes pleurs,
Ma princesse lointaine,
Ma joie, mon désir, ma douleur!

Chante moi quand rayonne au ciel lent la nuit lourde,
Et que la terre assoupie devient sourde,
Comme une vieille femme lasse qui s'endort.
O ma divine, élève alors
La symphonie florale et parfumée de ta voix d'or!

Quand le soir de ses pieds légers,
Fuira sous les feuillées de l'ombre,
O danse alors, mon doux papillon sombre!
Mon alouette, au gazouillis léger,
Jette à mon cœur ton refrain messager!

Sur l'aile d'or d'un chant nocturne,
Vers les confins du songe et de l'amour,
Aux lieux où le jour n'est plus même le jour,
Et ni la nuit la belle taciturne
Aux longs doigts d'ombre, au masque de velours,
Elève moi vers ce monde invisible,
Elève moi vers cet ardent séjour
Où scintille comme une cible
La rose pure et soleilleuse de l'Amour!

III

Un goût de deuil et d'amertume est dans ma bouche.
Oh! la mort du soleil sur les plaines farouches,
Quand le vent sombre gronde en galop d'épouvante!
Ah! Seigneur, de la nuit ma peine est la servante!

L'ombre souffle sur mes beaux songes effacés,
Et nous errons dans les campagnes monotones,
Mon âme et moi, pareils aux couples enlacés...

Dans les sentes où meurt l'Automne,
Mon rêve torturé qu'abandonne l'orgueil,
Marche, mélancolique, en ses voiles de deuil ;
Tandis qu'autour de moi
Les pauvres heures lasses,
Passent dans leurs habits de misère et d'effroi.

Pitié ! que le repos soit sur ma cendre.
Mais déjà les parfums des cieux semblent descendre.
Le temple de la lune ouvre pour moi ses portes,
C'est le silence et c'est le soir.
Et ma Tristesse, au front couvert de roses mortes,
A l'autel du Passé dresse ses cierges noirs.

IV

Le sable gris du temps aveugle mes pensées.
O Nuit, mais je saisis ton céleste langage,
Toi qui geins comme une colombe blessée !...

Que je t'aime glissant sur la paix du lac bleu,
O Nuit sacrée, ô mon beau cygne mélancolique !
Tes feux sont doux à respirer comme des fleurs,
Ton ombre voile les douleurs,
Et tu parles d'Amour au poète mystique !...

Ah ! le monde et son bruit, la gloire et sa fumée !...
Presse moi sur ton sein, ô Déesse embaumée !
Et que sur les flots noirs de ton fleuve nocturne,
J'apaise enfin ma soif tragique et taciturne !...

O toi la Dame de mes pensées,
O ma Madone aux tresses brunes,
Toi que devant mes yeux je voie toujours penchée
Vers l'arceau doré de la lune,
Tu jettes loin de moi
Le désespoir au front souillé de cendre,
Et mes instants résonnent sous tes doigts
Ainsi que des violons tendres,
Et alors — ô alors! — sur la cime bleue de mon âme
Où brille la dernière flamme
Du jour,
O comme il chante le rossignol de mon amour!

V

La caresse lunaire apaise la vallée.
O mon âme — ô mon Dieu — pleure et sois consolée.
La douleur tord en moi sa chevelure noire.
Qu'importe, ô mon amour, qu'importe, je veux croire.

Je l'entends ce soupir qui monte et souffre en moi;
Il est bon puisqu'il fait s'épanouir la foi,
Puisqu'il la met en mon esprit où tout s'achève
Comme une blanche étoile à la cime d'un rêve.
Pleure, les pleurs sont doux à l'âme inconsolée.

La caresse lunaire apaise la vallée,
Et son calme s'étend et va de lieue en lieue,
Exhalant jusqu'au ciel sa symphonie en bleue.
O Poète, attardé à la porte des songes,
Et demandant sans fin tout l'impossible Amour,
T'arrêteras-tu donc pour entendre toujours
Tinter aux vieux beffrois la cloche des mensonges!

O la soif d'autre chose, et le temps noir qui fuit!...
Je ne veux plus, couché sur le sein de la nuit,
Que m'enivrer du chant de votre chœur immense,
Étoiles, notes d'or des Psaumes du silence!

Et les doigts du Seigneur venant fermer mes yeux,
Qu'attendre le lever du Jour Mystérieux,
Qui te torture tant, ô nuit inconsolée!

La caresse lunaire apaise la vallée.
Le cœur se plonge enfin en sa béatitude.
Et l'âme, rossignol ivre de solitude,
Rêvant au fond de l'ombre à l'attrait du nouveau,
Mêle sa chanson monotone
A la tristesse de l'Automne
Qui pleure en la voix des jets d'eau.

Oh! cette plainte inconsolée!...
La caresse lunaire apaise la vallée.

VI

Plus loin que le visible, ô mon âme, je sens
Que tes ailes de feu m'emportent par le rêve.
O ce rêve invisible et qui chante sans trêve,
Va, meurt, renaît et va comme un encens.

Plus douce et douce encor, — joie, douleur et mensonge, —
Va portée par les mains frémissantes du songe,
Mon âme impénétrable et riche de frissons,
Sur laquelle rayonne un Dieu languide et blond,
Aux prunelles d'or noir où flotte et se prolonge
Dans le réel, la fuite irréelle du songe.

Tu me parles des lieux où rien ne peut finir.
Et dans tes yeux je vois s'avancer l'avenir,
A la face angoissante et pamée de promesses.
O mon âme, ma blonde et ma brune déesse,
Reine d'un infini que rien ne peut ternir!

Toutes les choses sont fleuries
De l'opalin baiser de tes lèvres chéries.
Le Dieu présent partout, chante de sa voix d'or.
Ce soir, ô mon amour tremblant, écoute encor !
Les cloches de la lune en prière dans l'ombre,
Tintent leur angelus de rêve au fond du ciel,
Et leur mélancolie mêle à mes roses sombres,
Un peu des beaux lys blancs de l'espoir éternel.

VII

La cloche des adieux tinte au fond de l'Automne,
La détresse sur moi pose son voile noir.
Et dans le bercement monotone
Du soir,
Pour retrouver encor un doux rayon d'espoir,
Il me faut me plonger tout au fond de moi-même,
Au palais rose et bleu du gouffre intérieur,
Aux lieux où l'âme sur des sources de fraîcheur,
Mire sa candeur suprême.

Elle est là, reine inviolée,
Penchée dans un silence d'or.
Un catafalque blanc, semé de larmes d'or,
Symbolise à mes yeux sa tristesse étoilée.
Comme elle souffre, la princesse solitaire !
Comme elle tend ses bras vers des formes qui passent !
Elle veut d'un bonheur qui n'est pas sur la terre,
Des amours tout nimbés des roses du mystère
Et des fleurs de la Grâce !
Comme elle souffre, la princesse solitaire !...

Elle erre seule, au fond du jardin clos,
Où le silence étend ses soleils sombres.
Elle pleure, et pourtant tous les lys sont éclos,
Les beaux lys ont jailli des tombes.

Les primevères des Fioretti
Naissent sur les gazons qu'arrose
Le clair de lune bleu qui rêve épanoui
Sur le sommeil des choses.

Un rossignol prélude : il est ta voix, mon âme!
Il est ton chant léger qui monte en cherchant Dieu.
Ses hymnes sont de feu,
Ses cantiques de flamme.
Un rossignol prélude : il est ta voix, mon âme!
Il est ton chant léger qui monte en cherchant Dieu!

Silence, étends au loin ta traine de velours!
Efface de moi les accents du monde!
Que je n'entende plus, ô mon paisible amour,
Que ta chanson profonde!

Toi tu viens, ô ma molle lune d'été!
Symbole de mon âme au fond du parc des nuits.
Tu viens, visage souhaité,
Molle lune des nuits d'été,
Tu viens, tu t'avances, tu fuis,
Tu reviens encore et t'avances,
C'est moi, me réponds-tu, je suis,
Symbole de ton âme au fond du parc des nuits,
La blanche floraison des jardins du silence.

VIII

Douceur suave ou blancheur qui se fond,
Frais arc-en-ciel aux subtiles nuances,
Mon songe pur au songe se fiance,
Comme l'âme à l'amour dans notre moi profond!

Etends tes voiles, ma chère, ma blonde,
O mon automne aux ailes de velours!

O toi qui répands sur le monde
L'âme blonde
D'un Dieu d'amour!

Le rêve du soleil plane encor sur les roses,
C'est un dernier sourire aux yeux lassés du ciel,
Mais dans la paix lumineuse des choses
S'exhale un avant-goût du bonheur éternel.

O mon âme lasse — ô ma tendresse —
Attends en paix dans le silence clair des mois,
Le cortège lointain des heures d'autrefois,
Au pas rose et fleuri d'allégresse.
Les oiseaux angoissés par le calme du soir,
Se taisent lentement comme ton cœur lui-même.
Ecoute, un dieu languide et noir
Vient se pencher sur ton front blême.

Regarde-le, il tend là-bas, vers les chemins,
Le bouquet fané de ses mains.
Il espère, il attend, vaincu, dolent et doux,
La femme aux yeux d'or noir offerts comme une cible.
Et tout mystérieux il écoute, à genoux,
Le lent vol angoissant des amours impossibles.

IX

L'autre était belle et souriante sous ses voiles,
Ainsi qu'une déesse blonde aux yeux d'étoiles...

Je n'oublie pas son rire frais, ses mains de fleurs,
Et sa bouche de miel où s'apaisaient mes pleurs,
L'arc rose de sa lèvre où partaient les baisers,
O mon Dieu, quand la nuit, aux rires apaisés,
Dressait sa face énigmatique sur les plaines,
Quand le vent se mourait pour laisser les fontaines
Parmi la symphonie nocturne en bleu majeur,
Mêler aux chants d'amour la voix de la douleur.

L'autre était belle et souriante sous ses voiles,
Ainsi qu'une déesse blonde aux yeux d'étoiles...

Caressés par le vol des crépuscules bleus,
Sur nos pas se pressaient les vierges de nos songes;
Les heures d'or s'illuminaient devant mes yeux,
Et je buvais sur sa lèvre de feu
Ce désir d'infini qui se prolonge
En Dieu.

L'autre était belle et souriante sous ses voiles,
Ainsi qu'une déesse blonde aux yeux d'étoiles...
L'amour joyeux battait des ailes sur ma tête,
Comme un jeune lion j'aspirais la tempête,
Mes rêves surgissaient de l'espace et des eaux,
Et vers ton trône en fleurs, ô ma Muse, ma Solitaire,
Il me semblait que les oiseaux
Montaient vers toi comme l'hommage de la terre.

L'avenir s'avançait, ouvrant ses bras vers nous.
Enivrée de parfums comme une jeune abeille,
Tu te livrais au dieu jaloux.
Les papillons volaient sur tes lèvres vermeilles,
Le soleil sur nos fronts passait, cabré de joie,
Et le jour, comme un éventail qui se déploie,
Embrasait follement l'émeraude des plaines,
Tandis que le Printemps riche du bel Eté,
Nous présentait déjà dans ses corbeilles pleines,
Les fruits d'or de la Volupté.

O souvenir, exalte en moi tes voix chéries!
Les vierges de mon songe encor sur la prairie,
Dansent en paix leurs rondes d'autrefois.
O mon âme — ô ma peine lasse — entends leurs voix
Qui croissent, montent et reculent
Dans le silence rose et bleu du crépuscule.

Ah ! les sœurs du Printemps s'exilent dans le soir,
Leurs blancheurs pâles se dispersent au vent sombre.
Et voici, toutes couronnées de pavots noirs,
Les filles de la Nuit, aux pas lents, feutrés d'ombre.

X

Le monde s'éloigne et recule,
Et toi-même tu me deviens comme étranger,
Mélancolique crépuscule,
Pâtre des songes mensongers !

J'aimais pourtant tes yeux pâlis dans ta peau brune,
Tes yeux noyés d'espoir,
Crépuscule, frère du soir,
Amant angoissé de la lune !

Au long de tes jardins songeant,
Près des flots du rêve et des songes,
Je caressais dans tes palais d'argent
Le réel avec le mensonge.

A l'horizon de feu croulait le soleil rouge.
Les derniers gongs du jour battaient dans le couchant,
Et sur les campagnes farouches,
Les peuples noirs jetaient des chants
A pleine bouche...

Mais tu fermais les yeux, frère languide et doux,
Tes mains pressaient plus fort les fleurs silencieuses.
Et tu te courbais à genoux,
O frère nostalgique et doux,
Face aux heures harmonieuses,
Aux calmes violons tout nuancés d'amour,
Aux voix d'anges montant dans la paix du mystère,
Vers la sérénité d'un rose et bleu séjour,
Où fleurissent enfin les rêves de la terre !

Tu me disais : ne parle pas, croise les mains.
Le silence processionne sur les chemins,
Le signe d'or flamboie au sommet des montagnes,
Voici bientôt venir le dieu,
Et tes espoirs aux ailes d'argent bleu,
S'envolent lentement sur la paix des campagnes.

L'essaim d'azur et d'or du soir frais se replie.
C'est l'heure de l'attente et des mélancolies.
Les luths plaintifs du vent chantent dans la pénombre,
Quelque chose d'obscur nage et flotte dans l'air.
Et des cloches d'amour palpitent sur ma chair
Comme un vol de blanches colombes.

Sèche tes pleurs, ô mon ami, sèche tes pleurs.
Le cortège noir des douleurs
Va s'évanouir sur les plaines.
C'est l'heure lente des fontaines,
L'heure chère où la voix des eaux
Chante quand les derniers oiseaux
Se sont endormis sous les chênes.
Sèche tes pleurs, ô mon ami, sèche tes pleurs.
Le cortège noir des douleurs
Va s'évanouir sur les plaines.

Tourne tes yeux vers les princesses de mon rêve...
L'heure lente et dolente s'achève,
Cueille la rose d'or du silence, et sans bruit,
Laisse monter ton âme au faîte de la nuit...
Tourne ton cœur vers le monde invisible,
Le monde des parfums, des sons et des odeurs,
Celui qui naît du sommeil d'or des fleurs
Et du songe d'argent des fontaines paisibles.

L'irréel est réel dans le soir mauve et blond...
Par le crépuscule d'opale,
Où meurent les derniers rayons,

S'éveille amoureuse et s'exhale
L'âme pâle
Des violons...

Et j'écoutais, harmonie rose qui ondule,
Les conseils de ton chant léger,
Mélancolique crépuscule,
Pâtre des songes mensongers.

Mes yeux goûtaient la grappe d'or des rêves,
Mes yeux n'entendaient plus le monde noir hennir,
L'éternité régnait sur ce qui doit finir,
Et j'étais hors des lieux où les heures s'achèvent...

Autour de moi, la nuit montait à pas secrets,
Hallucinante, avec ses idoles d'ébène,
Elle se dressait là, fauve, présente à peine,
Poussant au loin ses ruts désespérés...
Le vent passait avec des galops d'épouvante,
Les forteresses aboyaient dans la tourmente,
Et les villes cabrées comme des combattantes,
Tendaient vers le couchant les lances des clochers...

Mais seul un rêve bleu fleurissait sur mon âme...
Le monde des parfums, des sons et des odeurs,
Celui qui naît du sommeil d'or des fleurs
Et du songe d'argent des fontaines paisibles...

L'irréel est réel dans le soir mauve et blond...
Par le crépuscule d'opale
Où meurent les derniers rayons,
S'éveille amoureuse et s'exhale
L'âme pâle
Des violons...

Paul CASTIAUX

Né à Lille, le 3 février 1881.

Œuvres : **Au long des terrasses**, poëmes, 1 vol. (1905, au BEFFROI). **La joie Vagabonde**, poëmes, 1 vol. (1909, au MERCURE DE FRANCE).

Directeur de la revue : *Les Bandeaux d'Or* (fondée en 1907).

Collaboration : *Mercure de France*, *Phalange*, *Vers et Prose*, *Bandeaux d'Or*, *Beffroi* (co-fondateur), *Revue de Paris et de Champagne*, *Recueil pour Ariane*, etc.

PAYSAGE

De fines toiles d'araignée tombent du ciel.
Il pleut fin et perpétuel
Du ciel distant au ciel prochain de ma fenêtre.

La cendre minuscule et ténue de la pluie
Choit lentement, comme une trame de soie grise
Brûlée par les années, imperceptible poudre.

Un peu de l'âme omniprésente de la pluie
Vient jusqu'à moi et mouille un peu mon cœur lassé.
La bruine plane sur les toits roses et bleus,
Sur les rochers massifs et gris,
Et sur ce petit village de là-bas,
Hier si clair,
Impuissant aujourd'hui, et cherchant à tâtons
De pointe, avec l'épée luisante du clocher,
L'azur dormant bien haut sur des coussins de pluie.

Un bateau gros et bas
Passe entre les rochers accroupis sur l'eau verte,
Avec des voiles couleur du temps et du pays,
Pour sa besogne si mer-à-mer de tous les jours...

Et, quelque part, une batteuse mécanique
Ronfle sans répit, ronfle depuis le matin,
Encombrant le silence à plat sous le ciel gris,
Ronfle et vrombit,
Avec son bruit pareil à celui que ferait
Un lourd frelon géant rôdant sur la campagne.

Ploumanac'h, 1910.

D'UN RÊVE AU BORD DE L'EAU

Sous un toit clair, si doux, squamé de tuiles roses,
Contre qui vient briser en amoureux roulis,
Impatiente émeraude,
La frondaison du voisinage,
Tu sommeilles dans le silence du soleil,
O vieux château que hante un songe!

Au loin de tes longs prés moutonnants de ciguës,
Grave, un noyer, lourd de lumière, en force vaste,
Semble veiller sur ton exil;

De sveltes peupliers adolescents,
Tout frémissants de gemmes nues,
Montent parmi le ciel candide du matin.

Sous un baiser de brise frêle qui frissonne
Brille et s'éveille
Le lac plus bleu qu'un pli de robe d'innocence.

Une montagne
Reluit comme un couteau de marbre au fond du ciel.

Sur le toit du château un lis de pierre veille,
Signe hautain scellant l'azur.

Les murs, fardés comme la joue d'un siècle mort,
Semblent se recueillir pour un éveil lointain;

O songe clos des rêveries!
Je suis entré peureusement dans le jardin,
Et seul a répondu à mon regard tremblant
Un long frémissement balancé de fleurs blanches.

Je songe à l'ombre du noyer.

Là-bas, dans le maquis de la montagne,
Aux pentes d'un velours végétal
Où court un hallali éclatant de soleil,
Des toits luisent, pareils à des aciers d'épées.

L'ombre alentie d'une nuée
Se promène sur des forêts.

Je songe...
O château, tu es seul avec moi contre l'heure,
Écoutant le cristal joyeux de cent oiseaux.
Sur nous deux un ciel nu griffé de nacres claires
Plane, où suaves, transparents,
De longs anges d'Angelico
Vont balançant les lis fervents des encensoirs.
. . . .

Midi d'un cri de feu menace le silence.

*
* *

Voici l'heure tissue d'âmes de violettes.
L'ardeur calmée du jour agonise dans l'herbe.
O clairs roseaux baisés d'un vol de libellules!

Il semble que le vent de ses doigts amoureux
Glisse sur l'eau charmée la tendresse des roses.

L'heure, plus belle qu'une grappe de glycines,
Tremble en parfums évanouis
Sur le cœur frais du grand silence vespéral.

Voici que le soleil caresse ton beau songe,
O château suranné!
Plus léger qu'un pétale aux doux vents chaviré,
Le doigt harmonieux du souvenir
Est venu caresser ton beau songe endormi,
Où, couché dans la fraîche oasis du silence,
Parmi le bois du souvenir,
S'endormait ton plus bel amour.

. . . .

Un soir pareil, Elle revint
Après avoir longtemps guetté
Au loin le blanc oiseau de la voile promise...
Elle revint par le chemin fidèle-à-l'eau...

Voici la nuit... Tu rêves, bon château,
Discret et solennel,
Avec mon cœur noyé de délices lointaines;
Et tu murmures, dans le vent,
L'espoir pâle et fané de la Dame d'antan
Dont le plus bel amour encor frissonne
Aux lèvres closes des fenêtres.

Duingt, août 1911.

LE REPOS SUR LA COLLINE

à Jules Mouquet.

Le grand soleil plénier de l'après-midi claire
Promène la caresse d'or de ses mains tièdes
Sur la chair végétalement nue des collines
Et sur la ville en reposoir heureux de sieste.

Au pied de la terrasse,
Un lent frisson d'argent
Scintille et joue
Sur les feuilles des oliviers,
Jongleurs de clartés roses
Contre le mur rugueux étreint de cactus raides.

La musique du vent caresse le silence
Comme un frémissement de robe parfumée.

O la ville, là-bas,
Couchée comme une adolescente fière et tendre,
Rieuse de soleil et de doux crépuscule,
Spirituelle et reposée!

Mais je ne la veux pas encore regarder!

Des enfants jouent sur la terrasse contre moi,
Des enfants balançant le rythme de leurs jeux,
Petites filles, jardins roses, primevères,
Jardins d'avril. Dans la lumière or envolé,
Leur chevelure sous qui flotte,
Tiède miroir si frais d'aurore,
Un regard anadyomène!

. . . .

Or c'est dimanche, dans son repos immobile;
Là-bas — tout près — à l'autre rive du vallon,

Dans une brume mauve et grise de soleil,
Une villa
Redresse son visage inquiet de vieil ivoire
Troué par l'émeraude double de ses yeux.

Tout au loin,
Par la grave et apaisée campagne
Ceignant la ville
Avec les hanches amoureuses des collines,
En docile troupeau, les calmes maisons blanches,
Sommeillantes brebis,
Paissent le reposoir tendre du crépuscule.
. . . .

O Ville, tu es là
Avec tes campaniles d'or et tes tours sveltes
Comme des cris harmonieux d'ivre jeunesse,
Tes dômes éclatants de marbre lumineux,
Larges seins de déesses
Pâmés vers l'impossible baiser de l'azur!
O Ville!

Je ne veux pas encor que mon regard t'étreigne!
. . . .

Le parfum attiédi et sucré des glycines
Glisse comme un effluve lent du crépuscule,
Et la caresse parfumée des roses rouges
Flotte sur les murs chauds où rampent des lézards
Entre les aloës dardant leurs tentacules.
De longs cyprès, hautains et noirs, au long des routes
Se promènent et descendent vers la ville,
Méthodiques sous leurs végétales toisons.
. . . .

Avec ses palais nus, ses maisons et ses tours,
Couchée comme une femme au fond de la vallée,
Dans le religieux apaisement du soir,
La Ville est là!

Éclatement de gloire au long de son flanc calme,
Le fleuve flamboyant passe,
Fracas superbe de fanfare célébrante,
Tubas au clair dardant leurs cris, horde sonore !

O Ville, tu es là, couchée comme une femme
Au pied de tes collines amoureuses
Couronnant de velours splendide ton repos,
Nue et chaude comme la Belle du Titien
Qui dort là-bas, derrière les rideaux du soir.

Tout ce jour je t'ai contemplée,
O Belle ! O femme ! O rêve incarné du sourire !
Des myrtes à ton poing, Olympienne,
D'une main lente et apaisée, ô promeneuse
Des désirs
Au paysage d'or de ta chair bienheureuse,
Tu rêves, nue, devant le beau pays du soir !

Et maintenant je te retrouve !
Olympienne ! Tu es la Ville !
Et ta chair tout entière, et tes yeux, et tes lèvres
Sourient au souvenir de tes métempsycoses !

. . . .

O Ville ! je t'embrasse,
Je te veux posséder en mes deux bras fervents,
Sur mon cœur fou scandant les rythmes héroïques,
En mes deux bras puissants,
Ta chair nue sur ma chair !
Ton calme cœur dans mon cœur ivre,
Et l'esprit familier de ta jeune vieillesse
Dans mon sang altéré de ta splendeur divine !

. . . .

Mais le soleil descend vers la belle campagne
Somptueuse de crépuscule en encens d'or
Comme un charbon rougi fécondant l'encensoir.
Des voiles d'améthyste tombent

Enlinceulant la Ville en un rêve ébloui.
Le troupeau des maisons s'endort sur la colline.
Au long des routes les cyprès sont arrêtés;
Les parfums montent plus fervents,
Et la tunique en frais lilas du crépuscule
Caresse le sommeil du soir voluptueux.

. . . .

Scintillement! O claire Joie, des cloches naissent,
Cristal éclos, jet d'eau de sons joyeux qui glissent.
Des cloches de la Ville!
Tout un troupeau joyeux doit passer dans le soir,
Sur les encens bleuis de la nuit nouveau-née,
Tout au long des campagnes de mouvants saphirs
Qui flottent sur la Ville ainsi que des nuages.

Cloches des campaniles!
Un envol clair des cloches
Monte, plane, et s'éparpille,
Vol rapide en cristal fragile
D'oiseaux chanteurs
Qui se berce un instant, puis se tait, sur la Ville.

. . . .

L'âme claire du soir est morte. — Et c'est la Nuit.

Entre les murs rugueux grimaçants de cactus
Je m'en vais. Des jardins respirent sous le ciel,
Pacifique Jardin fleuri de rires d'or.

J'écoute, rythme blanc, des jeux et des paroles
De jeunes femmes.

O tuniques musiciennes du Printemps!
J'entends des rires doux comme de blanches roses...
Et je songe aux beaux soirs des vieux Décamérons!

Florence, 1907.

LUMIÈRES D'APRÈS-MIDI

I

La mer, endimanchée de satin bleu, s'étale,
Horizontale et frissonnante vers des îles
Roses et vertes à l'horizon.

Toute damasquinée de fragiles topazes,
La robe de la mer endimanchée s'étale
D'un bord à l'autre du beau ciel immaculé.

Mon cœur est vierge et veuf de toute nostalgie;
Même le souvenir d'une lointaine amie
Se fait petit, petit — comme ce papillon
Se dépêchant, voilure minuscule et tendre
En pastel tremblotant, là-bas,
Vers les blanches villas aux toits tièdement bleus
Dormant leur sieste au frais d'un vallon bienheureux.

Communiale procession sur la mer,
Chastes comme le lin des mystiques autels,
Fidèles prosélytes, fronts clairs pâmés de foi,
Cœurs vierges comme les hosties du tabernacle,
Des yoles frêles,
Gréées de voiles nivescentes,
Doucement nagent vers la rive des fougères.

L'heureuse sieste au beau soleil d'après-midi!
Après-midi avec ses ors
Semés sur des pâtis de calmes verts.

Un champ de blé, tout contre mes yeux amoureux,
S'affale, éblouissant, sur la rive penchante

D'un coteau descendant son torse vers la mer.
Repose-toi, mon cœur délié de la ville.
L'heure se fait plus lente au cœur de cette paix,
Et ma paresse communie
Avec la nage immaculée des blanches yoles.

Béatitude! O la si calme après-midi!
Les cloches d'un pardon balancent dans l'air tiède
Tout un alleluia de clarines tintantes
Nées, bien là-bas, de ce clocher en cendre bleue
Derrière un rideau clair de peupliers.

Le chant des cloches vient jusque sur la mer calme
Et se repose en gouttes blanches immobiles,
Voiles d'adolescence musicale et frisonnante...
. . . .

Blanche anadyomène au jardin du silence,
La première nuée du soir,
Nubile comme un rêve à l'aube des bonheurs,
Vierge splendeur promise au prochain crépuscule,
Proclame au seuil du ciel profond
Sa fiançaille en marche lente sur l'azur.

II

Devant l'église,
Un champ de blé frémit de clartés souveraines,
Tenant joyeux dans ses mains d'or
Tout le soleil d'après-midi.

Petite église agenouillée et recueillie
Sur le préau : son pignon luit
Comme un masque blanchi de vieillesse solide;
Petite église, petite vieille

Avec ses bras sur l'or des blés,
Dans le silence!
Petite église et son toit lourd
Où pousse un dur clocher petit
Avec en son cœur bleu une cloche figée
Ne pouvant plus sonner, trop valétudinaire,
Et par dessus un coq de bois
Semblant l'oiseau perché du gros arbre voisin!

L'heure est tendre qui sonne à mon cœur bucolique.
Traînant des souvenirs épars, je me recueille.
Silence! Ah comme tout est silence à cette heure!
Deux souvenirs pieux,
La tête basse, comme des veuves pendant vêpres,
Tout contre un vitrail bleu où le jour devient aube,
Deux souvenirs pieux
Joignent leurs mains avec leurs âmes.

... Ah! ce beau soir était si doux à son regard,
Et mon cœur s'y penchait ainsi que vers un puits
Dont l'eau porte le calme azur du paradis.
Silence, ô cœur mélancolique,
Bats moins rapide!
Ecoute le grand vent chanter dans les épis
Avec la magnifique et joyeuse lumière.

Acoude-toi avec ma chair sur le vieux mur,
Et regarde, là-bas, la si douce campagne,
Les toits lointains et bleus,
Couchés comme des robes
Sur la toison bruissante des fougères.

Loin des rochers farouches la mer se repose
Avec ses îles transparentes
Sous une oasis de ciel rose.

Ecoute : le vieux chante en sarclant son champ pauvre.
Sa mélopée pourquoi ne la vouloir amie
Et fraternelle même,
Sa mélopée hachée de silences perclus
Que vient bercer le vent frissonnant sur les blés.

Le calvaire,
Avec son pauvre Christ aux bras écartelés,
Dresse son simulacre en travers de l'azur.

Le soir descend du ciel, des arbres et des toits.

Un lourd chariot d'herbes fauchées
S'engage, cahoteux, sur le sentier de boue,
Roulant du champ de blé jusqu'à la maison basse.

Et tandis que des vaches viennent, leurs flancs houlant,
Portant tout le soleil du jour sur leur poil roux
Que précède un regard profond
Où flotte la paresse infinie des labours,

La première fumée du soir,
Lucide et blonde,
Glisse sur le ciel bleu.

Ploumanac'h et Golgon, août 1910.

UN CHANT DE LA JOIE

...Je vais sous l'innocente et persévérante pluie
Muant en fleuves blancs les voies trop coutumières.

Ivre d'un seul regard immense, je reviens.

La rue est large et longue comme une avenue.
La féerie de lumière en l'asphalte incrustée
Plonge jusqu'au nadir du monde
Ses poings furieux et célébrants, diadémés
D'orgueils luisants et fous de gloire en clairs tumultes.

Je vais, sous l'innocente et persévérante pluie
Muant en fleuves blancs les voies trop coutumières.

Je vais. Mon pas glissant est fait d'apothéoses.
J'ai le vertige. Et si le ciel n'existe plus,
Tout le frisson des nuits d'été vit sous mes pas,
Sous mon cœur vrombissant d'amour
Et sous ma chair entière enfrissonnée d'extase,
Joyeuse et entêtée de bonheur, et dansante!

Je suis comme un violon dans une symphonie.
Je suis le son joyeux et solitaire.
Et je suis celui-là qui projette sa joie
Autour de lui,
Et qui reçoit l'écho multiple en lui.

Ma chair est comme un faune en un clair paysage
D'azur limpide et de rocs durs,
Sifflant sous ses deux cornes joyeuses
Une chanson vers des échos
Qui rebondissent dans son cœur
Pour le gonfler immensément de joies ferventes.
. . . .

Me voici revenu. Je retrouve ta chair;
Ton rire sonne encor au bois du souvenir;
Ton regard luit encor sur moi comme un ciel d'ambre.
En touchant les tapis où ta chair s'est posée,

Je crois encor toucher ta chair
Plus souple qu'un printemps de fleurs nues d'amandiers,

Et plus tiède que l'herbe claire
Au joyeux soleil de midi.

Ton regard vit en moi
Comme le clair miroir d'une eau fraîche de puits
Avec un doux été de feuillage miré
Entre les turquoises du ciel.

Et le sanglot joyeux de ta caresse est encor là.

... Je suis seul, et la ville presque se tait
Je songe et je médite...
Mais je ne suis plus seul :
Des fanfares là-bas naissent à l'horizon
Comme un troupeau de peupliers après l'orage,
Neuves armures de soleil.

Des fanfares éclatent. Mille et une!
Non, je ne suis pas seul,
Je suis plus innombrable qu'une armée en marche
A l'aube des victoires frénétiques!

Car tous les mots que tu m'as dits sonnent en moi.
Tous se réveillent. Tous chantent.
J'écoute, et dans mon cœur voici l'immense fête
D'un clair printemps d'oiseaux au matin des campagnes

Jean CLARY

Né le 13 juillet 1880 à Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron).

Étant à Montpellier, il fonda, avec Joël Dumas, la revue *Pan* au début de 1908. L'année suivante **Jean CLARY** vint à Paris; *Pan* qui ne paraissait que tous les deux mois, devint une publication mensuelle. Marcel Rieu la dirige avec lui depuis cette époque.

Jean CLARY a publié des poèmes : **D'or et de Soleil** (1908). **Quelques lames de la mer sauvage** (1910); Un roman : **Les désemparés**, mœurs d'éthéromanes (en collaboration avec Marcel Rieu); Des nouvelles et des contes, non encore réunis en volume avec la même collaboration.

Collaboration : *Vers et Prose*, *Pan*, *La Phalange*, *Isis*, *Les Rubriques nouvelles*, *La Revue Indépendante*, etc., etc...

En préparation : Un volume de poèmes et un roman.

LES FIÈVRES

J'ai vu la chanson des fièvres
Dans les râles et les prières.

Ils étaient les pauvres malades
Dont les regards priaient vers les étoiles;
Les mains presque mortes se sont prises
Pour de diaphanes étreintes,
Etreintes si peu formées,
Plutôt espérées
Dans la braise des regards tristes;

La pâleur des chairs s'est éclairée d'hosties
Dans la volonté de bonheurs nouveaux
Venus d'un ciel, où ils seraient accueillis
Par la splendeur des renouveaux ;
Et l'espoir de ne plus souffrir
A surgi ceint de leurs désirs.

Ils furent des statues de neige
Frissonnantes sous des soleils fous ;
Leurs petites âmes d'enfants très doux
S'estompent dans l'ombre des souvenirs,
Elles évoquent à peine leur rêve,
Sensations trop brèves
Effeuillées par la grande souffrance de mourir.

Et le soir, l'incendie des fièvres les reprend,
Les brise de ses mains sèches,
Elle les tord dans les grands lits blancs
Où passent les délires en tempête !
Puis des voix graves disent les départs prochains
Vers les îles des bonheurs calmes,
Des îles où toutes les joies des demains
Se balancent en grandes palmes.
Ils évoquent la lueur atténuée
D'un soleil qui calmera leurs rêves
Pour les mener vers la douceur des grêves
Près du bleu des vagues couchées.
L'amour lénifié se lève dans le soir
Et leur montre des ombres heureuses
Près des reposoirs
Des tièdes demeures.

Mais tout à coup la symphonie des râles
Les écrase de leurs doigts pâles,
Le halètement grandit, s'exalte et tord
Toutes ces chairs dans les efforts
D'abandonner tout ce malheur ;
Et les cœurs

Battent désespérément vers le repos clair
Cherché depuis des temps,depuis des hiers,
Martelant l'angoisse de l'heure
Des pauvres fiévreux qui s'épeurent.

Et le jour lui-même a la fièvre
Dans les salles où traînent
Les senteurs fades;
Et les traînes
Des lumières malades
S'accrochent éperdûment à la blancheur
De toutes ces douleurs.

LES NOYÉS

J'ai vu passer tous les noyés en troupeau blême,
Ils étaient si pressés que l'horizon lui-même
    En paraissait verdâtre et mou;
Leurs mains crispées vers le ciel dur plein de désastres
Suppliaient le soleil fougueux et tous les astres
    Qui les éclaboussaient d'or roux.

De leurs yeux creux, ils regardaient vers les lointains ;
Sans doute leurs demeures, riant au matin
    Dans leurs désirs roses de fleurs;
Ils étaient les perdus, brisés par l'ouragan,
Dans leur fauve linceul de lichens transparents :
    Qui les enveloppaient de pleurs.

Et les uns racontaient des profondeurs sans bornes,
Des forêts molles et nues, des floraisons mornes,
    Chez des êtres visqueux et froids.
Certains avaient râlé dans les Océans noirs,
D'autres rêvaient les Méditerranées, le soir,
    Dans les douceurs ou les effrois.

Très rares quelques-uns dirent les mers glacées
Par tous les hivers, et les neiges entassées
Dans les aurores boréales;
Et les grands icebergs qui brisent les navires
De leurs immenses bras bleus, et crissent et virent
Dans la rumeur sourde des râles.

Et tous ceux que les guerres avaient immolés
Dans l'incendie et le fracas des points crevés
Des croiseurs de deuil et de gloire,
Quand les canons hurlaient la mort farouche et claire,
Et les crimes déments de tous ceux qui tuèrent
Aux heures brutales et noires.

Et l'affre des longs désespoirs dans le naufrage,
Et le choc lourd et meurtrier des abordages
Soudain surgis très près, cruels;
Puis l'assaut des chaloupes de vie qui passaient,
Mais coulaient à pic tout à coup comme lassées
De tant d'espoirs tous irréels.

Ils maudissaient sans fin les échoués aux grèves,
Eux toujours ballotés dans l'écume, sans trêve,
Las de cet éternel voyage;
Ils rêvaient au repos dans les cimetières
Tout joyeux au printemps et voulaient la bière
Calme et bonne loin des orages.

En extase, enlacés, riants à l'étendue,
Vinrent tous les errants de la mort résolue
Dans la soie nuancée des vagues :
Ils chantaient les Sirènes, leur voix de clarté,
Endormant leurs peines, avait réalisé
Leurs rêves et leurs désirs vagues.

. . . .
. . . .

Une lame passa tout d'un coup qui les prit
Avec leurs gestes et leurs cris.

DANS LES NUITS CLAIRES

Le silence écoutait sous des jonchées d'étoiles
Le clapotement des flots noirs,
Qui se lamentaient, parfois râlaient en sanglots

A l'assaut des chantantes voiles;
Tous les marins rêvaient aux horizons d'espoir
Où criaient leurs désirs, loin, très loin de ses flots.

La mer ronronne à l'infini tellement triste
Sous le calme apparent des choses,
Qu'elle semble pleurer, geindre avec lassitude,

Comme un malade qui insiste
Pour obtenir, dans son malaise et sa névrose,
Un peu de douceur pour guérir sa solitude.

Ne serait-ce pas le suprême et beau Désir
De tous ceux-là perdus en mer,
Qui formaient angoissés la dernière plainte

Qu'ils poussèrent près de mourir!
Ceux morts depuis des siècles ou depuis hier
Disant leur mélopée sinistre et indistincte.

Leurs âmes apâlies pleuraient dans la lumière
Et sous la lune indifférente,
Bordant les vaisseaux de leurs ombres diaphanes,

Erigées comme des prières :
Mais des prières infrangibles et vivantes,
Troupeau pervers et quémandeur de courtisanes.

Or le navire court vers le but désiré
Ennemi des ombres malsaines,
Chantant sa pure joie par tous ses feux brillants,

Rouges comme des cœurs dorés;
Les pauvres morts agrippés aux bords qui les traînent
Sur le roulis des mers et leurs mousses d'argent

Gardaient tous la folie de leur rêve, certains
Que le navire apitoyé
Devait sauver l'un d'eux choisi dans cette foule.

Pour le mener vers les lointains,
Dont l'ouragan vainqueur les avait dépouillés,
Les laissant seuls et nus ballottés par les houles.

Et depuis les toujours, les noyés au corps blême
Assaillent les vaisseaux qui passent
Dans le calme trompeur des nuits aux heures claires.

J'ai cru voir en eux toutes les Pensées suprêmes
Qui glissent mornes dans l'espace,
Cherchant à s'agripper à des Roses-Trémières.

L'ABORDAGE

Le yacht chantait de toute la blancheur de ses voiles.
Glissant vers l'île balsamique de l'Amour
Où rit et s'émerveille
La volupté le long des jours.

La mer souriait dans le soleil
De ses multiples vagues de joie
Fleuries de lumière dorée
Caressante et bruissante de tous les émois

Du printemps embaumé de clartés
Sa traîne immense et bleue
Epandait sur le monde ses flots d'accords soyeux,

Chaque désir créait l'hymne d'or d'une étoile.

Et depuis des heures et des années,
Depuis des siècles, depuis sans doute tout le passé,
Le navire courait sur l'Océan de son espoir,
Il en avait rencontré des îles et des îles!...
Mais en elles régnait la mort, et la fatigue
Endeuillait leur ciel immaculé
Des sombres volutes de ses encensoirs.

Il explora des archipels qui dans le soir
Se fanaient sur les eaux comme des fleurs violettes :
De certains montaient des harmonies de fête
D'une infinie douceur,
Berçant leur âme fervente

Aveuglée par le rêve ardent du Bonheur
Sous la caresse des Tropiques :
Mais soudain leur cœur extatique
Se brisait au cri discors de l'Amante
Délaissée dans son désespoir
Affolés, ils cinglèrent vers les Antarctiques
Croyant trouver l'Amour aux vierges solitudes
Dans un Eden gardé par les froids et les neiges:
Mais l'île irréelle et minuscule
Toujours échappait à leurs regards brûlés de veilles.

*
* *

Ils croisèrent de grands navires de fer
Qui souillaient l'horizon d'un panache de suie,
Et qui la nuit
Ardaient comme des torches d'enfer.

D'autres barraient le ciel de leurs immenses voiles
Franches comme des voiles
De mariées heureuses;
Mais pas un n'avait vu le but de leur voyage,
L'île de leurs désirs.

*
* *

Un matin, dans la soie pourpre de l'aurore
La vigie signalait une terre merveilleuse
Offerte à leurs yeux éblouis.
Un grand cri s'éleva, leur courage s'affermit
Par leur rêve qu'ils croyaient tenir,
Quand dans une poussière d'or
S'anéantit le mirage.

*
* *

Enfin après des siècles et des millénaires,
Après des courses folles dans les ouragans,
Et l'immobilité malsaine des flots calmes,
Ils abordèrent à l'île éclatante de l'Amour.
Dans ses golfes solitaires
D'innombrables coques et des haubans
Viraient sans fin brisés par les rafales,
Et des noyés, et des noyés aux alentours
Montraient leur face d'épouvante;
— Mais leurs yeux grands ouverts riaient en une extase —
Une chanson faite d'étreintes et de baisers
Planait en une mélodie enivrante
Comme un nuage parfumé.
Et le yacht victorieux
Des tempêtes et des désespoirs
Vint amarrer sa gloire
Dans une baie sertie d'ombre bleue.

*
* *

Leur vie passait, leur semblait-il depuis toujours,
Dans l'Amour intégral qui faisait le Bonheur,
Quand au matin d'un jour
L'un d'eux joyeux
Voulut retourner vers les Hommes :
Il leur découvrirait l'île qui s'environne
De ténèbres et de malheurs
Pour y cacher le rêve pur de l'Idéal.
Guidés par l'enthousiasme de leur cœur.
Très rares, certains le suivirent
Dans son retour triomphal;
Et par un clair réveil d'été
Le yacht repartit sur l'azur trompeur ;
Sa coque entrouvait les flots charmés
En un long sillon bruissant d'écume,
Mais dans une nuit sans lune
La brume dense immobilisa le navire;
Ses grandes ailes alourdies par la buée
Semblaient des haillons morts,
Et le doute délabrait l'âme des marins
Et leur chimérique effort,
Quand un choc furieux et souverain
Brisa le vaisseau chargé d'extase et d'espérance
Qui s'éteignit dans la nuit immense
Pour avoir entrepris le retour
. . . .

Le navire, vengeur de l'île de l'Amour,
Qui veut rester mystérieuse comme un songe,
S'évanouit dans le silence du monde.

LA FORÊT

Dans la lueur tiède d'une heure d'été
La forêt se pâmait;
Elle semblait finir aux confins du monde,

Escaladant les monts,
Se tordant dans les plaines
Pour venir mirer ses lueurs vertes
Au bleu de la mer :
Les vagues s'y mouraient, effacées comme des peines.
Toutes les branches priaient dans la lumière
Par la voix des feuilles aux clairières,
Et l'hymne rayonnant, comme une flamme
Montait, en pur triomphe vers le ciel.
D'immenses roses aux bleus pétales acclament
L'azur miré dans leurs corolles,
Au cœur des marguerites en auréoles
Un éclat du soleil s'était figé jadis.
Des archanges aux ailes blanches et frêles
Les avaient ouvertes en grands lys.
Dans la forêt fabuleuse aux troncs de cristal,
Aux bras de corail,
Tous les buissons d'aurore flambaient,
L'herbe d'argent clair, accueillante, bruissait.

*
* *

Les yeux des loups brillaient en fleurs dans la pénombre,
Instincts farouches aux aguets de la Joie
Qu'ils étreignent et broient
Pour la violer sur les décombres.
Et toutes les Pensées suaves et choisies
S'étaient blotties peureuses
Au cœur des fleurs
Et des soucis.
Des oiseaux aux couleurs éclatantes
Mouraient sans cesse identifiés au décor,
D'autres naissaient sans cesse en couleurs jaillissantes,
Sensations mort-nées dans leur essor.
Un vent triste et maudit pleurait dans les grands arbres
Saccageant les repos embaumés,
Où la brise réfugiée
Ondulait et riait en chansons parmi les arbres.

De tout naissait une lueur,
Enveloppante et câline comme une caresse
Pour mon Ame et sa détresse.
Un grand calme neigeait en fleurs de Bonheur.

. . . .

Les Bûcherons sont venus pour tuer la Forêt,
Les cognées ont brisé les troncs de cristal,
Les fleurs se sont éteintes dans les guérets,
Tous les oiseaux sont à l'étal...
Oh! la Nuit, et la fin de nos regrets :
Mon âme est morte dans ce néant triomphal.

LES EXALTATIONS

J'ai fait une torche du Soir
Avec ses dernières flammes,
Et j'ai revu tous les reposoirs
Où s'était exaltée mon âme.

Ils paraissaient d'abord confus, par groupes,
Dans l'air tiède des routes,
Faits de mille et mille notes
Disparates et falottes ;
Une lueur presque fanée
Les embuait de soie rosée,
Mais si fragile et si ténue
Que loin des fautes et des mensonges,
Ils étaient revenus
A l'éclair blanc de leurs songes.

*
* *

Mon âme avait voulu les impossibles fastes
Des Empereurs aux tiares de soleil,
Nus et blonds dans la lumière et dans l'éveil
De leurs yeux, pour leurs sens enthousiastes.
Les bagues de leurs doigts menaient le monde

Tremblant vers leurs désirs d'enfants pervers;
Et le cirque approuvait la ronde
Des instincts vainqueurs des vertus d'hier.
Oh! leurs désirs jetés comme des flèches
Qui se lassaient aux Ennuis mornes :
Oiseaux fébriles, rêvant d'envol sans borne
Loin des morales qui dessèchent.

*
* *

Elle tenait en ses mains légères
Les pâles fleurs des mysticismes avortés,
Lys trop frêles, navrés dans leur puberté,
Ayant fleuri trop seuls loin de la chair.
Les lys s'étaient fanés dans leur blancheur
Devenue amère comme les pleurs.

*
* *

Son front, qu'incendiait la pourpre des roses,
Brillait comme l'eau claire sous la lune,
Car chacune des fleurs palpitait, dans la joie éclose,
D'être l'Instinct aux pétales qui parfument
Les cœurs de leur apothéose.

*
* *

Des femmes aux regards fougueux
Du souvenir des voluptés flétries,
L'entouraient de leurs cheveux
En corbeilles fleuries;
Et vers mon âme indifférente
Chacune en ses mains tendait son cœur meurtri
Dans la folie d'amours éclatantes;
Mais à l'horizon où des foules passaient,
Mon désir immense et toujours identique
Discerna, soudain extasié,
Le doux regard de l'Unique.

*
* *

Puis, d'un essor souverain
Mon âme montait dans l'azur
Vers les concepts les plus hautains;
Elle embrassait de ses yeux purs
Les étoiles, comme des fleurs fanées
Senties dans leur silence en un trophée :
Elle montait rayonnante et hardie
Vers l'idéal,
Chantant les clartés de l'amour intégral
Et la foi infinie.

*
* *

Mais navrée du néant des vérités premières,
Elle redescendit vers les joies instinctives;
Et je la vis attentive
Dans la lumière,
Se mirer dans les prunelles rieuses
D'eau profonde de l'Amoureuse.

Mon âme n'a voulu comme gloire et prière
Que les lèvres de l'Amie.

Émile COTTINET

Fils du parisien **Edmond COTTINET**, poète et auteur dramatique, et d'une mère suisse, **Emile COTTINET** est né à Marseille, mais fut élevé à Paris. Il publia en 1900, à la LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT, son 1er volume : les **Etapes et les Haltes**, puis, en 1910, aux ÉDITIONS DE PAN, le **Livre lyrique et sentimental**.

Il prépare un troisième recueil poétique : **Ballades contre et Sonnets pour**, des essais critiques et pittoresques, etc...

A collaboré aux *Entretiens*, à *La Revue internationale*, à *La Revue*, à *L'Idée*, à *La Revue indépendante*, à *Vers et Prose*, au *Feu*, où il parle de la Musique, et surtout à *Pan* auquel il donne mensuellement un **Promenoir** et une **Revue des revues**.

MARÉE BASSE

Les lointains dorés, les lointains transparents des sables
Allaient se fondre au flot fuyant —
Ligne frissonnante, rayant
De ses blancheurs insaisissables
Les lointains dorés, les lointains transparents des sables.

De crépusculaires rougeurs
Vêtaient de songe l'Etendue
Et les flaques, miroirs des reflets voyageurs.

L'odeur des algues épandue
M'attirait vers les rochers noirs,
Sphynx rêvant, vagues pyramides...
L'âme des mers, l'âme des soirs
Erraient, souffles amers, sur les déserts humides.

Coquilles, varechs, en craquant sous mes pas,
Effaraient de leur fracas
Un crabe creusant sa route ;
Les poux de mer, en déroute,
Sautelaient parmi des éclairs de micas ;

Et des fantômes de mouettes
Criaient la Noyeuse en chemin
Aux galets blafards, aux falaises muettes.

Alors j'avais très peur, pauvre petit gamin
Attardé sur la grève... Une angoisse inconnue
M'étreignait, écoutant le flot, sondant la nue...

Prélude étrangement doux sous l'archet du Vent,
Mais au rythme équivoque et balancé, suivant
D'enveloppantes, de perfides mélopées...
L'Occident laissait choir, comme des fleurs coupées,
Ses dernières clartés sur l'horizon fuyant...

Et la sirène aux pâles yeux insaisissables
Avançait, ondoyante, noyant
Les lointains dorés, les lointains transparents des sables.

(*Les Etapes et les Haltes* — Enfance).

DÉCLARATION

Le mystère de svelte grâce épars en toi,
Irritant, m'inquiète et, décevant, m'attire,
Et cette angoisse douce et ce cruel émoi
Sont mon voluptueux martyre.

L'absinthe de tes yeux m'a dépravé le cœur...
De tes yeux froids qu'attise une factice flamme,
Et ces regards, dont j'appréhende la rigueur,
Je sais bien qu'ils sont vides d'âme.

Je sais que ton cerveau frivole est un hochet
Où tintent les grelots obsédants de la Fête,
Ton cœur, un violon, qu'éveille seul l'archet
De ton vice toujours en quête.

Je sais qu'au frisson clair du zénith étoilé
Tu préfères le gaz louche sur les asphaltes,
Que jamais les lointaines voix ne t'ont parlé,
Invitantes aux bonnes haltes ;

Et je sais que tout ce qui monte en moi d'amer —
Ce rire, que traverse une plainte tragique :
La révolte de mon esprit et de ma chair —
Ce n'est pour toi qu'une musique,

Une musique où ta vanité bercera
Ton rêve puéril d'être la seule Idole,
Fausse étoile pour ciels de lit ou d'opéra !
Fausse bacchante ! Fausse folle !...

Et pourtant il me faut t'aimer, toi que je hais !
Le féroce, l'absurde Amour n'est-il pas maître ?...
Mais dans ma conscience invincible tu sais
Qu'il s'est introduit comme un traître.

Les grands élans sans but, avec des pleurs aux yeux,
Et l'avide besoin des mots tendres qui mentent,
Et le don de ma vie, en un mystérieux
Envolement de harpes lentes,

Tout cela, c'est ton apanage, ton tribut ;
Prends-le, pour t'amuser une heure ! J'abandonne
Au péril de t'aimer mon cœur, triste rebut...
Mais c'est mon mépris qui pardonne.

(*Les Etapes et les Haltes* — Amour)

REFLEURIR

Oh! pourquoi cet appel furieux de Printemps,
cette irruption de lumière
dans l'âme obscure et comme morte,
où vont flottant
les poussières d'oubli, les poussières
des amours lointaines et mortes?

Tristesse de l'éternel « Refleurir ».
Et du bouton qui va sourire
sur la fleur qui vient de mourir..,
Tristesse amère des *successives* joies,
et d'être ainsi la proie
d'un dieu brutal et décevant!...
Il nous guette aux détours des chemins, dans le vent
qui passe, dans les yeux qui rêvent,
dans nos pitiés et dans nos fièvres,
dans tel geste ou telle parole,
et nous avons pâli quand nous frôla son vol...

Mais, déjà,
sa rude main nous a saisis et nous emporte,
et l'emprise fut si forte
qu'elle nous a laissés haletants et tremblants
et, sur les yeux, un nuage sanglant
et, dans le cœur,
tout l'Infini...
Oh! toute l'ironie d'un Infini menteur,
trop vite évoqué, trop tôt perdu
Infini de rechange où s'accrochent, têtues,
les pauvres âmes,
comme à l'éternel « clou » de l'éternel programme.

Vas-tu redire la Chanson
délicieuse, déchirante,

qui, depuis toujours, se chante et enchante
et s'épanouit au frisson
des cœurs ivres?
Vas-tu redire
les mots, doux comme des chansons,
qui tombent des cœurs lourds et que l'on cueille aux lèvres,
mûrs de lumière et de poison?...
Auras-tu désappris les doux gestes,
le lent enlacement des bras qui restent
arrondis en berceau vivant,
où l'Amante n'est plus qu'un frêle enfant
qu'on berce et qu'on endort
avec de vagues mots d'argent et d'or?...
Retrouveras-tu les baisers,
les dangereux baisers?...
D'abord, c'était le jeu :
les lèvres se frôlant comme des colombes joueuses,
heureuses
de se chercher, de se quitter — libres encore...
Un choc mystérieux les a scellées... Alors
c'est l'Extase:
deux ailes de lumière en l'ombre rose
planent, palpitantes à peine...
De tièdes brises les soutiennent,
des brises de quels cieux venues?...
Les souffles peu à peu se font brûlants; la nue
s'embrase, et c'est l'orage :
les ailes ont grandi jusqu'aux nuages,
bientôt nuages elles-mêmes,
avec de grands chocs furieux —
Et, leur choc rouge, est-ce du sang? est-ce du feu? —
Eclair qui coupe et foudre en durs éclats qui roule,
nos cœurs sont un ciel d'orage qui saigne et brûle...

Vas-tu revivre la souffrance
dont la trame d'amour est tissée
en réseaux si étroits, en mailles si pressées
qu'à peine un rayon vague y rôde, prisonnier,

un fuyant reflet d'espérance —
trame équivoque, aux fils de deuil,
qu'ourdirent les quenouilles infernales
pour le voluptueux linceul
où dorment l'Amour et la Mort,
pour la tunique vengeresse du Centaure? —
Voici la tunique fatale,
et voici le chemin de croix
marqué de ton sang de naguère et d'autrefois,
le chemin de pierre et de pleurs
vers un mensonge de bonheur
si haut, si loin, en mince ligne d'azur pâle...
Et voici, déjà fantômales
dans le recul des heures printanières
purs fronts ingénus qui se fanèrent,
pauvres regards blessés, bouches féroces qui menacent,
sourires crispés en grimaces —
voici, toujours plus lointaines, plus effacées,
les faces pâles des Amantes passées.

Mais qu'importe? si j'ai ta main
douce pour le rude chemin...
Ah! puisque tu m'as dit qu'il fallait croire,
de tout ce qui détruit, de tout ce qui sépare,
ô mon très cher amour, je ne crains rien... J'ai pris
pour guide ton regard; il m'appelle, il me suit
et brille sur mes pas dans l'ombre envahissante.
La route peut se faire hostile et menaçante,
où des spectres sont descendus avec le soir,
où le total Silence étreint le Vide noir,
où des rocs, surgis de la nuit, soudain s'érigent
inquiétants, le long des pentes de vertige
qui galopent vers la Vieillesse et vers la Mort...
La tiédeur de tes doigts a fait mon cœur si fort
qu'il sentira, parmi toute l'horreur nocturne,
doucement se pencher sur lui de fraîches urnes,
et l'Ombre s'éveiller sous de jeunes échos,
et passer, l'effleurant de leurs vols inégaux,

dans l'arôme fougueux des feuilles et des sèves,
les Désirs, les Espoirs, les Rires et les Rêves.

(*Le Livre lyrique et sentimental.*)

JULES LAFORGUE

Il a vu sur l'écran des Nuits, vite éblouies,
Monter l'Arbre incommensurable : l'Univers,
Dont les ramures sont vos vagues foyers verts,
Nébuleuses, en fleurs-soleils épanouies.

Il a hurlé la plainte insondable, infinie
De l'Etre infâme et souverain, promis aux vers,
Et dont, sans but, l'œil et l'esprit furent ouverts,
Au tout, germe éternel d'éternelle agonie.

Il a dit l'écrasante horreur de certains soirs —
Dimanches, où tournent en rond les Désespoirs
Sur un air obstiné d'orgue de barbarie...

Mais, clown impassible aux sourires entêtés,
Il regarde —, en jonglant avec les Entités —
Son âme à travers les paillons saigner, meurtrie.

(*Ballades contre et Sonnets pour*).

FRANCIS JAMMES

Qui pourrait — dites — qui pourrait ne l'aimer point?...
Car son œuvre est d'amour, de douceur, de lumière,
Dans des fraîcheurs de menthe et de rose-tremière,
Avec le gave ivre de neige pour témoin ;

Et ses navires lui rapportent de très loin —
Des Amériques? du Passé? — les fois premières
Des vieux foyers soumis aux règles coutumières,
Des cœurs simples, jusqu'à la mort chastement joints.

Il a chanté la paix des fins clochers de France,
La résignation candide et la souffrance
D'humbles êtres que l'homme inique tortura,

Et, descendu pour lui du paradis des bêtes,
C'est un petit ânon pensif qui portera
Son cher Francis au paradis des purs Poètes.

(*Ballades contre et Sonnets pour*).

L'OMBRE ENCHANTÉE

(*Nuit d'opium*)

L'ombre s'écarte autour de la lampe allumée
Qui nous enferme en son halo de nacre et d'or.
Le doux poison s'enfle et grésille... L'ombre dort...
La perle fauve, au bout de l'aiguille, est formée.

Parmi les entrelacs flottants de la fumée
C'est à peine si ma chair vile existe encor...
Mais l'oiseau Rêve, s'enlevant d'un mol essor,
Sous son vol vague fait fleurir l'ombre charmée.

S'éteignent peu à peu les pas et les rumeurs
De la rue et les yeux vacillants des fumeurs...
Autour de l'apparent trépas l'ombre est vivante,

Et, loin du triste corps gisant, l'oiseau de feu,
L'Esprit s'est envolé d'une aile triomphante
Pour planer dans l'éther infini, comme un dieu.

(*Ballades contre et Sonnets pour*).

LA DANSE DE SALOMÉ

(d'après Richard Strauss)

Rugissez autour de la Danse meurtrière,
Lions, grands lions fauves du Désir! Sifflez,
Serpents de haine! Et vous, bondissez et hurlez,
Déchaînés, beaux démons qu'enchaînait la Prière!

Les *Derboucks* ont chassé la voix avant-courrière
De l'infini Pardon. Des contre-temps voilés
Rythment sauvagement les rires envolés
Des flûtes vers la Lune ivre de sa lumière.

Demi nue, avec des cils d'ombre, Salomé
Oscille et glisse, comme un frisson parfumé,
Pour le Tétrarque aux yeux lascifs, aux nerfs de femme.

L'Amour noue à ses flancs des écharpes de flamme,
Et, martyre en bourreau convertie, elle sent
A ses lèvres monter l'âcre saveur du sang.

(*Ballades contre et Sonnets pour*).

BALLADE
DES VOILES DISPARUES

Bien des cœurs sont durs... Bien des cœurs sont meurtris,
Et les plus meurtris se feront durs, peut-être...
De bonheurs douteux nos larmes sont le prix;
Tel, qu'on vit loyal, aujourd'hui sera traître.
Quel berger d'enfer vous a donc laissés paître
Ses herbes d'oubli, pauvres troupeaux sans lois?
L'Ame, qui s'ouvrait, s'effeuille aux premiers froids;
A chaque détour des routes ou des rues,
Des ailes ont fui, que retenaient nos doigts....
L'horizon est noir de voiles disparues.

Les uns sont venus, qu'Hiver avait surpris —
Oiseaux échappés à leurs nids, à leurs maîtres.
De tous nos espoirs nous les avons nourris...
Mais, sitôt qu'Avril a poussé la fenêtre,
Vite, ils sont partis, sans plus nous reconnaître.
D'autres, que leurs yeux disaient tendres et droits,
Nous ont étouffés dans leurs cerveaux étroits
Où nous nous heurtons à des portes bourrues...
Pourquoi parlaient-ils des sources et des bois?...
L'horizon est noir de voiles disparues.

Vous vivez, ô vous que la Mort nous a pris!
En notre mémoire, où vous vouliez renaître,
Spectres bien aimés et fantômes chéris,
Votre amour, sauvé, rayonne et nous pénètre...
Mais de ceux auxquels il fallut donner l'être,
Ceux que notre rêve a recréés cent fois,
Les esclaves-nés, dont nous faisions des rois,
D'eux rien n'est resté que nos larmes accrues
Et des noms lointains sous de lointaines croix...
L'horizon est noir de voiles disparues.

ENVOI

O cruels amis, dans mon cœur aux abois
J'écoute mourir les échos de vos voix —
Ces menteuses voix, qu'un instant j'avais crues.
Les heures s'en vont, et les jours, et les mois...
L'horizon est noir de voiles disparues.

(*Ballades contre et Sonnets pour*).

Léon DEUBEL

Né à Belfort en 1879.

Universitaire de 1898 à 1900, puis après son service militaire, secrétaire littéraire et professeur libre de français.

Œuvres : **Vers la Vie** (1903), **La Lumière Natale** (1905), **Poésies** (1906), **Poèmes choisis** (1910), **Ailleurs** (1912). (Tous ces ouvrages au Beffroi, sauf *Ailleurs*, chez A.-R. Meyer. (Berlin). A paraître : **Régner**, poèmes.

Collaboration : A toutes les revues jeunes, puis au *Mercure de France*, à la *Revue Indépendante*, à la *Phalange*, *Vers et Prose*, etc.

A consulter : Otto Grautoff : **Le mouvement lyrique dans la France contemporaine**; Guillaume Apollinaire, **La Poésie symboliste**; Van Bever, **Les Poètes du Terroir**; Florian Parmentier : **Anthologie-critique**.

Iconographie : Portrait à l'huile, par J.-P. Laffite.

CHANSON DE JOLIE FILLE

Il monte, il monte de mes jours de rêverie
Je ne sais quel pays latent
Où je suis fée, où je suis fleur épanouie,
Où je répands
Une clarté dont la lumière est éblouie...
Vienne l'amour!
Vienne la vie!
J'ai vingt ans.

Et cette image, incessamment, je la déplie
Devant mes yeux heureux, devant
Tous les désirs qui me modèlent, accomplie,
Devant l'Amant,
Afin qu'un jour mon sort l'accepte et la copie...
Vienne l'amour!
Vienne la vie!
J'ai vingt ans.

Car je veux être une héroïne de féerie,
Je veux vivre un songe éclatant,
Et sur les cœurs, et sur les âmes asservies
Régner longtemps,
Ivre de l'ode éblouissante que je crie :
Vienne l'amour!
Vienne la vie!
J'ai vingt ans.

Destin! Destin! Entends ma voix qui te supplie,
Fais surgir ce pays latent
Où je suis fée, où je suis fleur épanouie
Dès à présent!
Je suis si belle au fond des yeux de mes amies!
Vienne l'amour!
Vienne la vie!
J'ai vingt ans.

MUSIQUE AU TEMPLE MOUILLÉ

Contre le ciel que ramage la pluie,
Le monument de la forêt s'appuie :
Piliers moussus et dôme oriental.

Le vent s'y berce, et parmi les ramures
D'où monte à flots un encens végétal,
La fine averse aux cordes de cristal
Fait retentir ses premières mesures.

Prélude lent, soutenu quelquefois
Par l'invisible orchestre du silence,
L'arbre déferle avec des résonnances
De tambours clairs frappés de mille doigts.

Et de sa voûte un murmure s'exhale,
Né d'un frisson de soie et de satin,
Plus richement nombreux, et plus distinct
Qu'un lent passer de robes sur des dalles.

Loin du sommet houleux des frondaisons
Grêle, il bondit par les branches charmées ;
Tel un grelot dans une main fermée
L'eau d'une source à mi-voix lui répond.

Mais l'âpre vent soudain emplit l'abside
Où le feuillage est courbé humblement,
Où le soleil, que gerbe l'occident,
Laisse encor choir un fêtu d'or humide.

D'une aile ouverte et close au fond du ciel,
Son large souffle, en capturant les chênes,
Creuse un sillon sonore, où l'âme humaine
Semble égarer ses accents solennels.

*
* *

Instant sacré ! Tous les soupirs se fondent.
— Tous les appels obscurs, tous les frissons, —
Dans ce jeu d'orgue, aux nappes de basson,
Qui verse au loin d'insaisissables ondes.

Du svelte arbuste aux rouvres orgueilleux
Entre lesquels l'herbe pauvre est plus grave,
Tout un essaim de désirs nés esclaves
Se mêle aux flots du chant religieux.

Et d'humbles vœux qui sourdaient de la terre
Voguent parmi ce long ruissellement.
Ivre de jour, le soir vient. Mais le vent
Redouble et croît ainsi qu'un estuaire.

Avec les bonds d'un fleuve que la nuit
Aurait enflé des clameurs d'une foule,
De cime en cime, il se jette et s'écoule,
En charriant la forêt dans son bruit.

Assaut de vague enlaceuse et fuyante !
Assomption plaintive ! O morne essor !
L'arbre, raidi comme un muscle, se tord
Vers l'invisible but de la tourmente.

Tel un captif qu'enchaîne l'univers
Il s'offre aux loins dans un spasme sauvage,
Torrentueux, le vent l'arque et fait rage,
Et dans la nef, où ce grand hymne vert

Monte, entonné par le peuple des feuilles,
Le cœur du soir est si près d'être offert
Que Dieu s'avance, écoute et se recueille.

CHERCHONS DIEU...

Cherchons Dieu dans la lumière
De ce vaste après-midi,
Au pied des autels de feuilles
D'où s'évapore un chant d'oiseaux ;

Dans les étoffes du vent bref
Dont s'habille un instant la terre,
Et parmi tout ce qui naît
Du beau ciel que les foins encensent.

Ah! vais-je enfin le recueillir
Tel qu'il tiendra dans mes paumes?
Divin! divin! que je suis aise
Que tu sois immense et petit!

Que je suis aise de pouvoir
Incessamment te découvrir
Et m'égaler à toi! moi, nain
Qui donne du front dans l'azur!

LA MORT DU DERNIER FAUNE

A la fourche du bois le faune s'est pendu.
Noël. Dense aux pignons, un faix de neige bâte
Les hameaux, et, vers l'arbre où le dieu meurt, se hâte,
Hostile, un grand concours de peuple morfondu.

L'on crie : « Ah! le suppôt! L'enfer n'a que son dû! »
Solennel, l'échevin, d'un doigt prudent, le tâte;
Un évêque, à cheval, le baptise à la hâte;
Mais le corps étalé semble un arc détendu.

Or, tandis que du monstre on dispute, Marie,
Une garcette grosse, à la taille équarrie,
Accorte, avec ses seins dorés sous le mouchoir,

Fend les groupes, s'élance, et, dévote à son maître,
Embrasse étroitement le petit dieu champêtre
Et sur son front velu baise l'ombre d'un soir.

LE LIT

Dans la chambre sacrée autant qu'un sanctuaire
Où l'Amour et la Mort tour à tour sont conduits,

Le lit s'offre à celui qui pleure et désespère,
Tel un navire en panne au large de la nuit.

Porteur des émigrants de la vie coutumière,
Haut-voilé de rideaux, il sillonne, sans bruit,
Les océans de l'ombre inondés de lumière
Par les fanaux du rêve et des soleils enfuis.

Au fond de sa carène étroite et immobile,
L'Homme vient s'affranchir de la tâche servile
Et des remords qui le rongèrent de leurs chancres,

Jusqu'à ce qu'au sommet d'aériens escaliers
L'aurore paraissant, il songe à jeter l'ancre
Au port resplendissant des meubles familiers.

ARMÉE

Armée aux longs décors mouvants, dont les tonnerres
Commandent aux échos endormis des vallons
Et qui, sous les grands cieux déployés en bannière,
Lances la race aux quatre murs de l'horizon ;

Espoir du faible, amour des forts, terreur des mères,
Vaste jungle où rugit le peuple des canons,
O toi que la tiédeur d'un beau sang désaltère
Et que la mort joncha d'héroïques moissons ;

O toi qui, seule encore disposant de la force,
Nourris, dans la forêt des Hommes, sous l'écorce,
La sève, en préparant leurs triomphes futurs,

Je t'aime et je te hais d'une amour violente,
Parce que c'est un peu de mon âme qui chante
Dans tes clairons levés vers l'insensible azur.

L'ÉPÉE

Par les destins banni d'un âge à l'autre, en butte
Aux périls embusqués, masqués, des temps brutaux.
J'ai gardé dans la trève ou le feu de la lutte
Mon idéal, comme une épée sous mon manteau.

O ma course fut longue! et du trône à la hutte
Où, roi dépossédé, j'ai cherché le repos,
Que de fois n'ai-je pas désiré que ma chute
L'abrégeât, en brisant sur le sol mon fardeau!

Mais l'inflexible lame alors vivante et telle
Qu'une ruche irradiant un essaim d'étincelles
Tour à tour, m'a gardé du crime et du tombeau.

Depuis! l'heure a plané sur ma victoire immense,
Depuis! la noble épée ouvrit un vol de faulx,
Et près de m'égaler à la Toute-Puissance,

Je la baise en pleurant pour la rendre au fourreau.

INVOCATION

Toi qui, d'un pied sérénissime,
Passes sur les fronts assemblés,
Sans que ton poids courbe la cime
Grêle et flexible de leurs blés,
Poésie!
Accorde-moi de vivre enfin
Dans l'espoir de mourir ta proie
Et d'aimer ma souffrance afin
Qu'elle devienne un jour ma joie.

Main tendue à ceux qui s'élancent
Hors de l'in-pace de la chair,

Pour s'évader dans le silence
Assourdissant des univers,
Poésie !
Par tes perrons de pentélique
Dont la cascade au bord du ciel
Verse la blancheur d'un portique,
Ravis-moi dans l'orbe éternel.

Déesse qu'au temple ont servie
Les mots par quoi nous te disons,
Toi qui couronneras ma vie
Dans ta morgue ou ton panthéon,
Poésie !
Que mon corps, à l'heure incertaine
Qui doit le confondre à la poudre,
Tombe avec le fracas d'un chêne
Dont l'orgueil soutira la foudre.

Horizon forgeur des métaux
D'une durable architecture,
Fresque de flamme au vol de faulx
Moissonnant la clarté future,
Poésie !
Trempe l'acier de nos vouloirs
Erigés, ainsi que celui
D'une épée opposée aux noires
Magnificences de la nuit.

Harangues, cris et soliloques
Au soleil terne des faubourgs
Où les voix claquent comme des loques
Qu'emporte le son des tambours,
Poésie !
Fais éclater sous la carène
Des cités, tueuses de fronts,
Le tonnant grisou de la haine
Qui dort en moi comme un charbon.

O Joie unique et sans répit
O miroir de toutes les fêtes
Chant salué roi de nos cris,
Quand je me lèverai, poète!
Poésie!
Puisque tu n'es pas un vain nom
Que ma main dépose la plume,
Alors, sur la page en renom,
Comme un marteau sur une enclume.

Fernand DIVOIRE

Né à Bruxelles le 10 mars 1883.

Ses grands-parents paternels étaient français et belge; ses grands-parents maternels, danois et belge. Il est français.

Il a été élevé et a vécu en France. Il publia son premier article à la *Nouvelle Revue* et ses premiers vers aux *Essais*.

Depuis, menant une double vie d'écrivain et de journaliste, il a publié des vers : **Poètes** (1908), **la Malédiction des Enfants** (1910), **L'Amoureux** (1912), premières pierres d'un monument qu'il rêve de construire et qui serait le poème de la douleur moderne, le poème des fils de l'**Urbs**.

Son premier livre fut un livre de dialogues philosophiques : **Cérébraux** (1906) et il donna deux autres ouvrages de discussion d'idées : **Faut-il Devenir Mage** ? (1909) et **Metchnikoff philosophe** (1911). On lui doit encore une prose lyrique sur Isadora Duncan, **La Danseuse de Diane** (1911) qui parut avec de vivants dessins d'A. Dunoyer de Segonzac, et un manuel satirique de la vie des gens de lettres, **Introduction à l'étude de la Stratégie littéraire**.

Fernand Divoire, qui a fondé avec Paul Vulliaud et d'autres *les Entretiens Idéalistes*, qui sont maintenant dans leur septième année, a collaboré, régulièrement ou occasionnellement, au *Mercure de France*, à *Vers et Prose*, à *L'Opinion*, à *L'Intransigeant*, à *Gil Blas*, à *Pan*, à *L'Ile Sonnante*, à *La Phalange*, au *Beffroi*, à *La Revue d'Europe et d'Amérique*, à *Schéhérazade*, à *Hélios*, au *Divan*, à *Musica*, au *Chroniqueur de Paris*, à *La Revue des Lettres et des Arts*, aux *Nouvelles de la République des lettres*, au *Parthénon*, à *La Renaissance Contemporaine*, etc...

A consulter : Alexandre Mercereau : **La Littérature et les Idées nouvelles** ; Florian Parmentier : **Anthologie-critique**.

LES IMPUISSANTS

O bonnes dames des ratés,
Des impuissants, des révoltés,
Secourez-nous dans les jours de détresse.
Aux heures de lucidité,
Quand nous pleurons nos vices, nos paresses,
Bonnes dames de charité,
Bercez-nous de votre tendresse.

Des rêves négligés que nous traînons partout
— Qu'as-tu fait de nous? qu'as-tu fait de nous? —
Nous rongent sans pitié, sans trêve...
O les bonnes petites Èves,
Chaudes amphores de Léthé,
Suicide cher aux avortés,
Vous qui si bien avez tari la sève
De notre œuvre qui s'affirmait,
Délivrez-nous de tous les rêves
Que nous n'exprimerons jamais.

Nous aussi, nous avions des rêves, des idées,
Vagues un peu, mais nous les aimions tant
Que bientôt nous devions les voir, glorifiées,
Glorifiés — déjà nous partions en chantant :
Nous aussi nous avions des rêves, des idées.

Mais à peine avions-nous pensé les premiers vers
Que nous doutions des hautes tentatives;
Nos beaux projets filaient à la dérive
Et nous restions distraits, nos espoirs à l'envers,
A peine nous avions pensé les premiers vers.

Et nous creusions, sans que rien nous réponde,
La douleur et la mort, les hommes et le monde;
Et, cherchant l'art, le neuf et nous-mêmes — bientôt
Nous retombions dans l'angoisse inféconde.
Ainsi, paralysés à poursuivre des mots,
Ainsi nous amassions les projets de poèmes

Sans pouvoir crier seulement
Je souffre ou je vous aime,
Sans entendre nos cœurs sentir, tout simplement.
Et puis nous retombions dans l'angoisse inféconde.

Incapables de renoncer,
Et gardant à jamais l'image
De nos beaux rêves trépassés,
Nous sommes restés là, tout vides, à penser...
Les beaux rêves... hélas, si jeunes! c'est dommage...
Et nous avons pleuré, bêtement, bruyamment :
Jamais, jamais (était-ce notre faute
Ou n'étions-nous pas nés pour l'accomplissement?)
Jamais, jamais (était-ce notre faute ?)
Nous ne pourrions dire : J'ai fait!
Ah! le temps gaspillé, les catins, les cafés...
Voilà.., Et notre ambition, si haute,
Nous avait-elle assez leurrés!
Et nous avons pleuré :

Non, mais regarde-toi, majesté méconnue,
Toi dont jamais la muse n'est venue,
La bonne muse à la fois mère et sœur;
Eh! bouchon sans ficelle, eh! génie, eh! malice...
Et nous pleurions, pleurions sur nos supplices
Et nous prenions la pose auguste du Penseur!

Mais maintenant nos cerveaux léthargiques
N'ont plus qu'un *rêve* et qu'un désir,
La mort prompte, la mort logique,
Se blottir dans la mort, ne plus se souvenir...

O les bonnes petites Eves,
Vous qui si bien avez tari la sève
De notre œuvre qui s'affirmait,
Délivrez-nous de tous les rêves
Que nous n'exprimerons jamais.

(*Poètes*).

LA MALÉDICTION DES ENFANTS

(*Fragments*)

O le maigre troupeau des enfants de la Ville.
Foule morne, qui passe, en gémissant, docile
Et peureuse, d'esprits clos, morts, de corps fragiles,
O le maigre troupeau des enfants de la Ville...

Ce fut un mauvais coup du sort.
On ne voulait pas prolonger la race.
Bah! on s'est serré pour leur donner place,
On a fait un peu plus d'effort...
Et puis on a continué sa vie.

Mais ce n'était pas cela, leur envie.

A peine s'ils ont connu leurs mamans.
Ils ont pleuré dans les bras des nourrices;
Et mille riens qui les meurtrissent,
Duretés, fureurs, injustices,
Déjà viennent troubler leurs petits cœurs aimants.
Pas de baisers, le soir, en s'endormant,
Et personne qui les console;
La grande salle de l'école,
Les enfants en tablier noir
Et les devoirs, et le travail, et le Devoir.
Et les voilà jetés aux dents du laminoir
Qui fera d'eux des machines dociles,
Sans fierté, des bras et du charbon pour la Ville.

Non, ce n'était pas cela qu'ils voulaient,
Les enfants malingres, fragiles,
Les enfants maigres de la Ville.
Ils avaient fait d'autres souhaits,
Rêvé des choses imprécises
Qu'ils ne connaîtront sans doute jamais.
Qui donc les leur avait apprises?

Qui donc? Personne. Est-ce qu'on sait?
Les arbres desséchés des squares, les images,
Et les histoires de voyages
Que l'on regarde aux étalages,
Et des souvenirs obsédants
Qui remontent à la mémoire,
D'on ne sait où, d'on ne sait quand.
Ce qu'ils voulaient?... Tant de rêves fuyants
Comme des reflets sur la moire,
Tant d'aventures et d'histoires,
Les revoir, les toucher, y croire;
Reconnaître tous leurs souhaits :
Les fleurs, les prés, la mer à l'horizon parfait,
Et la bonne terre vivante,
Et les troupeaux de bêtes lentes
Vers l'étable qui fume et qui sent bon le lait,
Une chaumière propre et gaie
Près des saules penchés au bord de l'eau, des haies
Grises de la grand'route, où mûrissent les baies,
Et la forêt pleine d'odeurs
Qu'on respire longuement, ivre
De force et de paix, et tout le bonheur
D'être simple et bon, tout ce qui fait vivre,
Tout ce qui fait rêver, le soleil paternel
Et la nuit qui lui fait équilibre, et le ciel.

Ils ont tout rêvé, les enfants fragiles.
Pourquoi n'a-t-on pas dit aux enfants de la Ville :
Laissez les prés, laissez les fleurs,
Car voici le temps des douleurs ;
Les fils viennent après les pères
Pour partager avec eux leurs misères.
Si vous pleurez, c'est que vos pleurs sont nécessaires.
Vos pères ont péché ; ne faut-il pas des pleurs
Pour leur pardon? Ne faut-il pas des peines
Pour acquitter, avec le prix de leurs erreurs,
L'inépuisable dette humaine?

Mais on n'a rien dit. Ils ont ignoré,
Fait des rêves, et comparé.

Ainsi, dans leurs cœurs, un nœud de vipères
S'éveille...

. . . .

Pères, pères, l'humble prière,
Ecoutez vos enfants la dire — sans colère;
Car s'ils cherchaient, car s'ils fouillaient en vous,
Lequel de vous serait absous?
Pères, pères, leur humble plainte,
Laissez-la monter vers vous sans contrainte,
Car s'ils regardaient en vous, fixement,
Qui soutiendrait le jugement?

Ils voulaient toute votre force
Pour la transmettre toute aux enfants de demain.
Ils voulaient un corps souple, sain,
Mince des flancs, large du torse,
Dur, bien vivant, bien dessiné;
Ils voulaient toute votre force —
Et que leur avez-vous donné?

Ils voulaient toute la science.
Ils l'ont rêvée un jour, sachant lier l'essence
Impérissable au fait certain, mêler l'esprit
Aux mille états de la matière.
Ces mioches ont rêvé qu'un jour, par vous conduits,
Ils allaient cueillir la fleur du mystère
Et connaître le Temps, la Vie et la Lumière,
Le Nombre infini, la Forme éphémère.
Là-haut, sur les purs sommets de l'esprit,
Ils voulaient cueillir la fleur du mystère —
Et que leur avez-vous appris?

Ils voulaient des cœurs doux, simples, en harmonie
Avec le bien, avec le beau.
Par l'exemple tranquille et fort de votre vie,

Non par des coups, non par des mots,
Ils voulaient savoir la route bénie.
Dans les lueurs troubles de leurs cerveaux
Ils ont vu cette paix heureuse où communient
Les cœurs que la sagesse a tout illuminés.
Qui leur montrera la route bénie ?
Ils voulaient des cœurs baignés d'harmonie —
Et que leur avez-vous donné?

. . . .

Ils ne sont ni tordus par le mal, ni transis
Par le froid, par la faim, ceux-ci :
Mais grandis au hasard et nourris de scandale,
Jamais, eux, les jolis enfants propres et pâles,
Ils n'auront connu les chansons,
Les vieilles rondes des grand'mères.
Jamais pour les conduire, un doux amour sévère,
Et quand l'heure attendrit leurs âmes solitaires,
Jamais de baisers, des bonbons.
Ils ont mûri, dans leurs cœurs, qui pourrissent,
Les lourds refrains de bêtise et de vice
Des cuisines et des offices.
Jouets pomponnés et bouclés
Enfants dorlotés par caprice
Qu'un cœur plein d'eux jamais n'a consolés,
Eux aussi, témoignant et jugeant, vont parler :

Notre rancune est devant vous dressée,
Pères, hommes de sport, stupides et dandys,
Mères, faites de riens, de chiffons, d'organdis,
De balivernes amassées ;
Car nous nous souvenons que nous avons grandi
Dans le fumier de vos pensées.

Cerveaux morts-nés et cœurs usés,
O vous ! Ennuyés et nuls, vous avez osé
Perpétuer en nous votre inepte lignage ;
Et nous voici, pour rendre témoignage

D'une nuit d'insomnie et d'un morne baiser,
Hélas! Hélas! créés à votre image
Et seulement un peu plus épuisés.

Vous qui deviez, cherchant nos consciences,
Nous enseigner le bien et son ombre, le mal,
Vous ne connaissiez pour toute science
Que des saluts, des bienséances,
Et des points délicats du cérémonial.
Et nous voici, méchants, sans foi, sans idéal,
Car nous sommes, nous tous, de maigres fleurs poussées
Dans le fumier de vos pensées.

Mais nous nous souvenons. Debout, nous accusons.
Nous rejetons sur vous nos fautes et nos vices
Car vous en fûtes les complices,
Nos pères, pères de nos vices.
Nous tous, fils dont la vie est sans but, sans raison,
Filles mûres pour l'adultère,
Enfants grandis sans pères et sans mères,
Avec nos sœurs, avec nos frères,
Aujourd'hui nous vous accusons.
Du collège et de ses poisons,
Des exemples de la maison,
Répondez, nous vous accusons.

Mais que répondrez-vous à vos fils, à vos filles?
Mauvais parents, mauvais époux,
Vous avez tué la famille;
Et notre âme, qu'en fîtes-vous?

Les enfants ont parlé. Leurs clameurs de détresse
Sont le juste prix qui vous était dû :
Pères inconscients, mères par maladresse,
Vous aviez assumé des devoirs inconnus.
Maintenant ces enfants vous jugent.
Examinez : en vous ont-ils trouvé refuge?
Etes-vous sans reproche? Avez-vous tout donné?

Examinez — et si leur plainte est légitime,
Pardonnez-leur et comprenez;
Plaignez-les d'avoir fait le crime,
Ayant souffert par vous, d'oser vous condamner.

L'AMOUREUX

(*Fragment*).

Et c'est alors qu'un mot m'a réveillé,
Un simple mot, rapide et net, de jeune fille...
Et j'ai senti tous mes espoirs ensommeillés
D'un seul coup de vent balayés.

Un mot comme, aux longs soirs d'été, sous les charmilles
Ombreuses, en savent dire les jeunes filles
A qui pourrait de trop d'amour les effrayer.
Un simple mot de jeune fille
Qui suppute et voit clair tandis qu'elle babille
Et qui sait à propos, sans faiblesse, railler.

Une phrase de jeune fille...
Et, devant mes yeux dessillés,
Un arbre jaunissant d'un seul coup dépouillé
Voit fuir ses feuilles d'or que le vent éparpille...

Un mot m'a réveillé,
Qui m'a cinglé la face.

Et j'ai compris, enfin! enfin!
Et prenant ma tête entre mes deux mains,
M'étant conduit devant ma glace,
Je me suis mis face à moi-même, face à face,
Pour me forcer à regarder en face
Tout ce qu'il y avait de vain
Dans ce repos dont j'avais faim,

Tout ce qu'il y avait de feint
Dans cette attitude tenace
Et tout ce qu'il y avait de grimace,
De crédule espoir costumé
Dans mon bel air d'être guéri, d'être calmé.
Enfin j'ai compris; je me suis sommé
De m'avouer devant ma glace
Ce que jamais vraiment je n'avais exprimé.
Devant moi-même, face à face,
Je me suis dit, pesant mes mots : « En résumé,
« Elle ne m'a jamais aimé. »

Les mots ont fait le bruit d'une chose qui casse,
Le bruit fêlé d'une chose qui casse,
Et j'ai senti l'effroi me comprimer,
Comme d'avoir entendu blasphémer.

Potiche précieuse et que l'on sait caduque,
Vieil amour poussiéreux, pourquoi faut-il qu'un soir
On ne puisse plus t'empêcher de choir,
De te briser, si lourdement, un soir
De vérité foudroyante?
Oh! ce soir!
Coup de maillet tombant sur la nuque,
Chute soudaine en un gouffre noir,
Brusque arrivée au fond d'un gouffre,
Grand coup brusque de désespoir
Et le cœur demi-mort qui revit, et qui souffre!
Crier? Non, je n'ai pas crié.
Je n'ai pas eu de geste formidable.
Prier? Non, je n'ai pas prié.
Je suis resté les bras ouverts, pétrifié,
Comme un palais mort qui se livre au sable.
Et j'ai senti s'asseoir en moi, stable et durable,
Bête glacée aux griffes immuables,
Une affliction véritable.

Prier? Crier? je n'ai pas eu de cri.
Je n'ai pas prié — ce soir. — J'ai compris.

J'ai compris...
C'est la solitude
Enorgueillissante du soir.
C'est l'heure calme de l'étude,
Et c'est l'heure où les désespoirs
S'exaltent dans la paix du soir
Tandis que l'éternelle lune
A quoi vont rêvant chacun et chacune
Tombe fluide aux épaules des toits.

O soir, je suis seul devant toits,
Devant cette lune ennemie,
Devant cette ville endormie;
Je respire... Tout s'est éteint,
De là-bas monte un murmure lointain
Et là, semblable à ma lampe qui veille,
Je vois comme à tous les minuits
Une lampe obstinée à veiller dans la nuit.
Fraternelle clarté, solitude pareille
A cet isolement qui m'aime et me poursuit.
Auprès de ce point qui luit dans la nuit,
Même douleur que ma douleur peut-être.
Je pense à toi, frère lointain qui dois connaître
Cette clarté que fait dans la nuit ma fenêtre
Comme moi je connais celle de ta fenêtre.
Travaille bien, frère, tandis que dort
A nos pieds cette ville hostile à ton effort.
Enrichis-toi de la nuit profitable
Et laisse-moi penser, tout seul, devant ma table.

Seul, je pense à tous les romans
Dont chaque tête humaine est pleine :
Amour — toujours; amants — serments...
Je pense à Vous, voyez, sans haine;

Je pense à l'époque lointaine
Où je vous appelais : Maman.

Mais vous étiez bien défendue,
Par vous, par vos amis... Vous jouiez; j'ai perdu...
Je pense à cet amour si vainement têtu,
A ces larmes que j'ai perdues,
Quand la douleur m'avait battu.

Je pense à tout cela... tout cela signifie
Que je suis loin de vous comme vous loin de moi...
Sans regret? Pourquoi pas? Sans reproche à La Vie.
Que ce grand amour maladroit
Meure, cela me fait comme un instant d'émoi,
Mais comme cela simplifie
Ce que je sens régner autour de moi : la vie.

Chacun s'en va de son côté
Car chacun de nous a senti l'envie
De laisser à leur cours naturel nos deux vies,
D'échapper à l'anxiété
De cet amour si cahoté
Pour qui vous n'aviez plus de curiosité.

Enfin! Enfin! Mon âme lasse
Se retrempe en ce clair minuit silencieux.
Fier de me retrouver orgueilleux et tenace,
Je rumine ma nuit d'adieux.
J'apprends à regarder en face,
A ne pas m'effrayer du jour,
Qui va venir bientôt et que tant d'autres jours
Vont suivre, dont aucun ne verra mon retour
Vers vous — qui fûtes mon amour.
Qu'il vienne, je regarde en face.

La nuit s'achève; un amour meurt;
Un homme naît de la douleur.
Et me voici debout pour saluer cette heure

Où le calme s'approche avec pitié de moi.
Et moi je l'attends, calme et droit,
Sans défi, d'un cœur simple et d'une âme meilleure.

Il arrive qu'un amour meure
Et que rien, si le cœur est léger, n'en demeure.
Il arrive qu'un amour meure
Et que l'âme en soit veuve, et pleure,
Et qu'alors on reste souvent
Devant le paysage morne
Insensible comme une borne,
Sans comprendre qu'on est vivant.
Mais aussi, très chère, il arrive
Qu'un blessé guérisse et revive
Et qu'alors, dans la nuit, un homme réveillé
Touchant du doigt avec délices
Le sillon d'une cicatrice
Attende en paix le jour ensoleillé.
Et je suis cet homme et je porte
Ma blessure close et ma paix est forte.

O lune, ô nuit, est-il digne de vous
Cet homme qui se tient debout
Devant l'immense paix froide qui le pénètre?
Il veut servir son âme, se connaître,
Grandir sans orgueil, être doux,
Et, riant à son cœur fragile, en rester maître.
O lune, ô nuit lointaine, est-il digne de vous
Celui-là qui se tient debout
Attendant près de sa fenêtre
Le jour doré qui va paraître,
Cet homme-là, — qui vient de naître?

FLORIAN-PARMENTIER

Né à Valenciennes.

Œuvres : **Le Féminisme jugé par un enfant**, essai satirique Edition d'amateur, 1896); — **Rêveries et Frissonnements**, en trois livres : **Harmonies sauvages, Refrain des Villes, Le Chant du Barde**, poèmes (Vanier, édit., 1899); — **Nocturnes**, poèmes (G. Théry, édit. 1901); — **Scaffelaar** épopée lyrique, (d° 1902), interprété, avec musique de Gilbert Beaume, au Théâtre Mondain, à Paris, en 1908 ; — **Chevauchées épiques**, poème (G. Théry, édit. 1903); — **Histoires Echevelées**, contes, (P. et G. Giard, édit. 1903); — **Le droit du Riche**, 1 acte en prose (G. Théry, édit. 1903); — *L'Essor Septentrional*, revue d'art et de littérature (Valenciennes, puis Paris, 1903-1906) ; — **Études d'Art** trois séries, (H. Lemaire, édit. 1903-1905); — **Les Salons** (Edition E. S. 1904) ; — **La Physiologie Morale du Poète** (d° 1904 ; puis Gastein-Serge, 1907) ; — **L'Impulsionnisme** (Biblioth. Philosophique, 1905) ; — *La Revue Impulsionniste* (Paris, 1905-1906); — *Etude sur l'Histoire du Fabliau* (en Préface aux *Fabliaux* d'A. Carlier; Gastein-Serge ; édit. 1906) ; — *La Revue des Flandres* (avec A. Croquez et Ch. Clarisse, Lille, 1906-1907) ; — **Entre la Vie et le Rêve**, poèmes, avec illustrations de l'auteur (Gastein-Serge, édit. 1907) ; — **Le Défi suprême**, poème (d° 1907) ; — **Amis de Collège**, 1 acte en prose (d° 1907), joué au Théâtre Mondain, à Paris, en 1908 ; — **Les Deux Vengeances**, 3 actes en prose, interprétés au Colisée Montparnasse, à Paris, en 1907 ; — **Les Deux Vengeances**, roman (Gastein-Serge, édit. 1908); — **La Sorcellerie devant les Temps Modernes**, essai (d° 1908); **L'Art et l'Epoque**, essai critique (d° 1908); — *L'Éternité dans l'Homme*, poème dit par l'auteur au Panthéon (d° 1908) ; — **Déserteur**? roman sur le problème militaire et social, avec un dessin

d'Albert Beaume (d° 1909); — **Par les Routes Humaines,** poème (Ollendorff, édit. 1910); — **Toutes les Lyres,** anthologie, en 3 Tomes (Gastein-Serge, édit. d° 1911-12); — **Carpeaux, Sa Vie, son Œuvre, ses Écrits**; (Michaud, édit. 1912); **La Littérature et l'Epoque,** essai (Figuière, édit. 1912), *Mystère de Sang* (sous presse).

Œuvres mises en musique : *Pax,* Grand chœur à 4 voix; Musique de Claude Fiévet; — *La Gypsia,* Musique du même : *Grisettes,* Musique du même; — *Les Pantins,* Musique du même; — *Scaffelaar,* Musique de scène de Gilbert Beaume; — *Folle Jalousie,* Musique du même, créé au Théâtre Mondain, à Paris, par M. Varelli, de l'Opéra; — *Trop d'âme* ! 2 actes en vers, Musique de scène du même (Tréteau des Muses).

Collaboration : *Les Provinces poétiques* d'A.-M. Gossez; *Les Poètes français* de G. de Montgaillard; *Le Salon des Poètes 1908*; *L'Année poétique 1909* (Fischbacher); *Les plus beaux vers* (1910) de A. Séché; *La Revue illustrée* (dont il fut le critique d'art, puis le rédacteur en chef, 1906-1907); *Patria* (dont il fut le secrétaire général, 1907); *Le Journal*; *Comœdia*; *Paris-Journal*; *Le Gaulois du Dimanche*; *La Petite République*; *Le Figaro* (supplém. litt.); *Excelsior*; *La Grande Revue*; *La Nouvelle Revue*; *Le Petit Journal* (supplém. littér.); *Les Annales Politiques et Littéraires*; *Le Radical*; *La Revue Française*; *La Revue Indépendante*; *La Vie*; *La Revue d'Europe et d'Amérique*; *Paris-Midi*; *La Dépêche de Toulouse*; *Le Soleil du Dimanche*; *Madame et Monsieur; La Revue Internationale illustrée*; *Le Coin de France* (Londres); *Le Journal de Saint-Pétersbourg*; *Le Phare d'Alexandrie*; *La Belgique Illustrée* (Bruxelles); *Le Soir* (d°); *La Gazette* (d°); *Le Courrier de Bruxelles* (supplém. littér.); *Le Journal de Liège*; *La Revue d'Égypte*; *Le Courrier Illustré* (Metz); *Vita Letteraria* (Rome); *Nova Cruz* (Sao-Paulo); *Le Val d'Amblève* (Suisse); *Le Nouveau Précurseur d'Anvers*; *La Flandre Libérale* (Gand); *L'Indépendance du Luxembourg*; *L'Echo du Luxembourg*; *Le Mémorial de Spa*; *Genève-Mondain*; *Pall-Mall Illustration*; *Le Nord Illustré*; *Le Bien Public* (supplém. littér.); *L'Écho Littéraire*; *Le Progrès du Nord*; *La Revue Armoricaine*; *L'Illustré du Sud-Est*; *La Province*; *L'Essor Sep-*

tentrional; *La Revue Impulsionniste*; *La Revue des Flandres*; *L'Opinion*; *Les Pages modernes*; *Le Penseur*; *Le Semeur*; etc.

Iconographie. — Maurice Ruffin : *Portrait*, peinture à l'huile. — Lucien Jonas : *Portrait*, fusain. — Albert Beaume : *Portrait au crayon.* — Djinn : *Masque*, — L'auteur : *Portrait*, sanguine, et divers croquis. — Sauf le portrait par Maurice Ruffin, tous ces documents ont paru dans différentes publications.

J'AI PÉCHÉ PAR ORGUEIL.

J'ai péché par orgueil... Là-haut, la lune veille :
Sous ses barres d'argent, je perçois un frisson...
... Périsse en mon cerveau l'insolente Merveille !
Ma honte de vaincu vient de sa trahison!

Ardemment j'attendais sa riche floraison;
Je croyais faire une Œuvre immense et nonpareille;
Et son mirage fut si grand, sur l'horizon,
Que j'ai peur, — aujourd'hui qu'elle désappareille.

Sur les magnoliers des firmaments ouverts,
Autrefois j'avais cru pouvoir graver mes vers,
Avec l'enchantement de superbes revanches.

A présent je regarde avec des yeux voilés,
Parmi les encensoirs brisés, des cendres blanches :
Les vers que, de dépit, mon orgueil a brûlés.

(*Entre la Vie et le Rêve*).

MINUIT

Des crépuscules gris ont passé dans mon âme,
Comme un geste éployé de douces mains de femme,
Et, comme lui,
Ont sur mon âme, dans la nuit,

Laissé leur volupté d'angoisse et de tristesse,
Nostalgique désir d'une impossible ivresse.

Et minuit, adhalé de l'horloge qui tinte,
Arrive jusqu'à moi comme la voix éteinte
Du monde irréel et lointain
Que rêvait mon flottant destin.

... Quelle flèche d'orgueil planterai-je en la cible
De plus en plus inaccessible?...

Me voici maintenant violenté
Par le frôlis banal de la réalité.
En moi je sens se propager
L'ombre de ce passant qui m'a dévisagé,
La mise des volets contre la devanture
Du prochain cabaret dont c'est la fermeture,
L'échappade brusque d'un rat,
L'appel amoureux d'un chat,
Et le clairoiement du pâle réverbère
Qui chevrotte au loin, solitaire...

Puis, peu à peu, la nuit,
Mystère de langueur que ne trouble aucun bruit,
Comme un geste éployé de douces mains de femme,
De nouveau fait passer sa gamme
De crépuscules gris dans mon âme...

(*Nocturnes*).

PAR LES ROUTES HUMAINES

(Fragments)

L'ATTRAIT DU VOYAGE

III

L'être apocalyptique illuné par méprise
A humé trop longtemps les rêves sublunaires,
Et voici qu'il découvre, un jour, avec surprise,
Tous les instincts de l'homme agrippés à ses nerfs.

Il se sent des désirs rués vers le Mirage,
Il a de l'Irréel la soif inassouvie
Et prête le profil du Mystère au nuage,
Tandis que l'Absolu despote l'asservit.

Il voudrait aveugler les yeux de sa pensée,
Il voudrait obscurcir les astres qui l'entourent,
Mais l'orgueil dérisoire ou l'audace insensée
Du périple éternel ne peut troubler le cours.

L'immanente splendeur de la Vérité règne
Jusqu'au fond de ses cavités sphénoïdales,
Et sans cesse il la sent qui passe et qui l'imprègne
Et tisse aux Rêves fous les suaires fatals.

Dès longtemps, il ourdit le dessein sacrilège
De se trancher les carotides mnémoniques
Et de se séparer du Savoir qui l'assiège,
Dût-il réaliser d'horribles pronostics!

Mais il ne peut trouver l'improbable rapière
Qui l'étronçonnerait du reste de l'Empire,
Et son Rêve, accroupi comme un grand sphinx de pierre,
Le regarde toujours, et pousse un long soupir...

IV

Le blasphème opiniâtre un jour a souffleté
Les Etendues,
Et toutes leurs forces tendues
Retentissent soudain au cœur du révolté,
Comme une voix multiple et frémissante
Faite de sifflements, de clameurs d'épouvante,
De murmures confus,
De plaintes, de rafales,
Et de refus
De laisser pénétrer les Erreurs triomphales
Dans l'empire de l'Absolu.

« Va, dit la Voix, puisque tu l'as voulu,
Va parmi la chimère humaine,
Va, va, plonge ton ennui
Dans l'opprobre de la nuit,
Que désormais le phare qui te mène,
Selon tes vœux déments, ton rêve aventureux,
— Etrange et délirante métathèse, —
Soit le quinquet fuligineux
De l'Hypothèse.

« Puisque tu ne sais plus discerner la grandeur
De l'impassible et noble Certitude,
Puisque l'engoisse en toi passe comme un rôdeur
Et fait claquer des dents ta turpitude
Quand sa lanterne sourde éclipse le Divin,
O toi qui, lugubre, frissonnes,
Au lieu de t'embraser, si du large des Zones
Souffle en tempête le Destin,
Achève, achève de dissoudre ta cervelle
Au creuset des arcanes fous !
Qu'y crépite, brûlante, une lave nouvelle
Qui vainement s'acharne à jaillir jusqu'à nous !
Car, ô contempteur d'immuable,
Sache que ton rêve sera

Ton despote tenace et qu'il te poussera
A l'assaut de l'Insaisissable
Et sans pitié t'exténuera
A scruter l'Infini qu'aujourd'hui tu détractes,
Jusqu'à l'heure fatale inscrite sur vos pactes
Où ton rêve, enfin, te tuera! »

LA VOIE RÉVÉLATRICE

IX

C'est étrange. Des hommes marchent, puis s'arrêtent...
Oh! la tristesse des vieux murs indifférents!
Oui, ces maisons, que font-elles là sur deux rangs?
Et ces hommes, quels buts secrets les émiettent?

Oh! la rue! oh! mystère au loin se propageant!
Des bêtes vont, traînant de bizarres machines,
Leurs pauvres pieds cloués de couronnes d'épines.
Et tout ce que l'on voit de l'homme est affligeant.

Dans le gris des maisons certaines gens pénètrent.
Est-ce pour un pélerinage clandestin?
D'autres attendent là l'on ne sait quel destin.
Et rien ne vient troubler les yeux morts des fenêtres.

La ville, qu'on rêvait de loin pleine d'ardeurs,
La ville est presque inerte, et tout y temporise
Comme si, conscient de sa vaine entreprise,
L'homme s'ensommeillait enfin dans des langueurs.

Quelques-uns mangent, dorment, mangent, se recouchent.
Le peu de mouvements que font les autres sont
Pour leur servir la victuaille et la boisson,
Et pour les dorloter en rebordant leurs couches.

Mais, au loin, — car il faut respecter le sommeil
Des rois aux draps tramés d'existences humaines, –
Dans les faubourgs, là-bas, des foules se démènent,
Et, sans répit, l'on voit leur ardeur en éveil.

Quelle démence! Et, tout ce labeur, pourquoi faire?
Oh! mystère! mystère humain! Ces forcenés
Sont, implacablement, au mépris destinés,
Et rien ne les arrache à l'œuvre délétère!...

Tout est étrange, ici : ces murs indifférents,
Ces hommes qu'on ne sait quels désirs fous dirigent,
Ces maisons qu'on abat, ces autres qu'ils érigent;
Ah! ces maisons! que font-elles là sur deux rangs?...

XIX

L'étranger, dans un songe, interroge souvent
L'espace recéleur des secrets de la vie;
Mais, seule, lui répond la musique du vent,
Narquoise ensorceleuse, et subtile magie.

Bercé par le fluide et décevant concert,
Sans plus chercher un sens aux lignes du grimoire
Il regarde flotter vaguement dans l'éther
Tout un spectacle évaporé de sa mémoire.

Il revoit, artisans d'un monde sans pudeur,
Des malheureux frustrés de toute joie humaine,
Et qui, sans fin, tournent la meule avec ardeur,
Tournent la meule en s'y broyant d'un cœur amène.

Il voit l'infortuné que grise un rêve vain,
Ou contre qui s'est obstiné le sort contraire,
En proie à la chlorose intime de la faim
Et se sentant sur soi comme un drap funéraire.

Il voit le monstrueux sacerdoce de l'Or
A qui la terre aveugle apporte en holocauste
Ses rêves, son amour, son colossal effort,
Et qui d'un « Ce n'est pas assez! » toujours riposte.

Il lit dans les destins de l'homme avec effroi.
Le mystère tragique et fou de la naissance
Lui donne un frisson tel, qu'il lui semble avoir froid
Jusque dans l'inconnu flottant de son essence.

Il revoit le mensonge horrible de l'amour,
Homme et femme oublieux des ruses mutuelles
Et qui pensent s'aimer quand ils tournent autour
Du piège qu'ont tendu les forces éternelles.

Il songe au désarroi des âmes en suspens
Devant la vérité sublime et la chimère;
Il songe au leurre, à la traîtrise, aux guets-apens
Du Surhumain, chéri pourtant comme une mère.

Il se trouble à l'idée insigne de la mort.
Pourquoi voit-on des obsèques prématurées?
Et pourquoi l'épouvante et la tristesse encor
Au lieu de calmes dispersions éthérées?...

Longtemps l'étranger rêve, et regarde l'azur
Où des fantômes vont et se volatilisent.
Or, si grande est la paix de l'heure, il n'est plus sûr
D'avoir souffert des maux qui le mélancolisent.

Et voici qu'il lui semble avoir vécu déjà,
Délivré de tout ce que l'être humain redoute,
En un monde où l'Esprit si tôt se propagea
Qu'on n'y connut jamais la souffrance et le doute.

L'espace le reçoit dès lors comme un absent
Qu'on croit bien avoir vu, Dieu sait à quelle époque!

Mais c'est assez pour l'étranger en qui descend
Un peu de la sérénité divine qu'il évoque.

LE SENTIER ENSOLEILLÉ

XXI

C'est le calme, et ce n'est pourtant pas le silence.
Oh ! la campagne aux mille appels familiers !
Que de caresse dans le vent qui se balance !
Que de baisers dans les feuilles des peupliers !

On sent autour de soi la présence invisible
D'êtres épars, frissons volatils des roseaux,
Et l'on entend se moduler dans l'air paisible
L'âme toujours chantante et si vague des eaux.

Une vie onduleuse et douce s'évapore
Des fleurs pleines de miel, des arbres pleins de chants,
Et l'on sent pénétrer en soi par chaque pore
La joie amnistiante et discrète des champs.

On ressuscite ; et tout semble fêter la pâque.
L'espace est un clavier frôlé par mille mains.
Tant d'âmes sont là que notre paupière opaque
Nous empêche de voir flotter sur les chemins !

Mais confidentielle est la nature émue
A qui sut l'approcher avec humilité,
Et, moins charnelle alors, l'âme humaine est promue
Visitandine de sa sainte intimité.

XXVI

Le nouveau compagnon conduit l'autre à sa grange ;
Il lui montre le blé que lui-même moudra ;

Et, désignant le sol qu'il ensemencera,
Il se dit riche en souriant d'un air étrange.

Il montre son verger, ses légumes, ses fruits
Dont on verra bientôt regorger ses corbeilles,
Et ses ruches d'osier bourdonnantes d'abeilles,
Et la plaine où, mourants, s'harmonisent les bruits.

« Je suis ce que je suis, dit-il; oh! pas grand chose!
Mes jours auront coulé dénués d'appareil;
Mais je jouis du privilège sans pareil
De boire au ciel pâmé dans son apothéose.

« Le miel des heures goutte à goutte flue en moi.
Je sais le charme pur et renaissant des aubes.
Les couchants ont laissé les joyaux de leurs robes
A mon âme trop riche et mise en grand émoi.

« J'ai pour amis tous les oiseaux, tous les insectes;
Et, rien ne présageant en moi l'hostilité,
En leurs conseils secrets ils daignent m'accepter,
Et je suis dans la confidence de leurs sectes.

« Inégalables sont leurs merveilleux destins.
Ah! que je me sens nul devant leur turbulence!
Il y a plus de vie, ici, dans le silence,
Qu'il n'y en eut dans tous les empires éteints!

« L'homme au sein de la paix comprend sa petitesse
Et qu'il n'est point le roi que son orgueil rêvait :
Grain de sable dans la Nature qu'il bravait,
Il doit le peu qu'il est à cette bonne hôtesse.

« Combien sont plus que lui surprenantes les fleurs,
Et que la moindre bête atteste d'industrie!
L'homme insolent ne sent-il pas la raillerie
Des bruyants moucherons et des oiseaux siffleurs?

« Je ne suis, moi, qu'un paysan un peu farouche
Et je n'ai guère appris aux pages du savoir;
Mais ne suffit-il point de regarder pour voir,
Et, pour goûter un peu du ciel, d'ouvrir la bouche?

« Dans le Grand-Tout, l'appel est toujours entendu
S'il est le souffle ardent d'une âme qui palpite;
La vie insaisissable alors se précipite,
Impatiente du baiser tant attendu.

« Je crois d'un cœur fidèle et d'une foi fervente
Que tout, dans l'univers occulte, est conscient;
Et qui sait si je n'eus, en m'y associant,
La surhumaine Omniscience qu'on nous vante?... »

AU CŒUR DE LA CITÉ

XXX

« Puisqu'ils n'ont pas compris mon cœur,
Puisqu'ils ont bafoué mon rêve,
O mon cœur, aime-les sans trêve,
Pour que mon rêve soit vainqueur.

« Puisque telle est leur ignorance
Qu'ils aiment leurs infirmités,
Laisse aux bonheurs inusités
Le temps de la persévérance.

« Puisqu'ils ne savent rien de toi,
Montre-toi bien, qu'on te contemple;
Et, s'imaginant voir un temple,
Qu'ils viennent rêver sous ton toit.

« S'ils te prirent pour une estrade,
Mon cœur, mon cœur, pardonne-leur :

Pourquoi, comme un vil bateleur,
Leur ai-je joué la parade?

« Plutôt que de trahir en vain
Mon incompréhensible ivresse,
Jaurais dû montrer ta richesse
Pour qu'ils te sentissent divin.

« J'aurais dû de façon discrète
Et sans un mot t'offrir aux yeux.
Quand un astre s'allume aux cieux,
Il n'a pas besoin d'interprête.

« Aussi, jamais plus je n'irai
En apôtre chanter merveille :
Les paroles, si l'on n'y veille,
Travestissent en faux le vrai.

« Mais, comme l'ostensoir du prêtre,
Je t'élèverai gravement.
O mon cœur, ô saint-sacrement,
Tu vas comme une aube apparaître.

« Ton auréole attirera
Ceux-là que ma voix fit sourire ;
Et ce cœur qu'ils croyaient proscrire
Sur leurs cœurs à tous règnera.

« Comme ils viendront en multitude
Pour connaître ta vérité,
Elargis l'hospitalité,
Prouve-leur ta mansuétude.

« Et, te grandissant jusqu'aux cieux,
Tant l'œuvre d'amour est féconde,
Tu seras le temple du monde
Dont les hommes seront les dieux ! »

XLVI

Malgré le pauvre orgueil d'une pauvre sagesse,
L'on éprouve parfois l'angoisse d'un remord
Comme si l'on voulait de soi plus de largesse.

Car ce n'est pas assez que d'attendre la mort
Avec le calme auguste et fier d'un sage antique :
On se voudrait plus beau, plus magnanime encor.

On voudrait écouter en soi, — comme un cantique, —
Vibrer la voix de ses ineffables vertus,
Et ce serait pour l'âme un divin viatique.

On voudrait voir passer, opulemment vêtus,
Des cortèges sans fin d'éclatants héroïsmes
En remontant en soi par les sentiers battus.

Mais c'est bien juste si tout n'est point égoïsmes...
. . . .

Henri HERTZ

Né en 1875.

Œuvres : **Quelques vers** (1906). **Les Mécréants** (mystère civil en quatre actes, 1909). **Les Apartés** (poèmes 1912).

A collaboré depuis dix ans à toutes les revues de jeunes : *Revue Blanche*, *La Phalange*, etc.

LE JOUR NOCTURNE

Signe du jour, les yeux t'attendaient.
Tous, en même temps, ils s'ouvrent.
Saison quotidienne, les lits te couvent.
Puis, l'heure venue, tu romps ta taie.

Mais il y a des yeux tardifs.
Ils se sont fermés tard sur la terre,
Bourgeons craintifs,
Leurs regards s'atterrent.

Sans eux, la journée avancera.
Ils germeront, quand l'hiver du soir baissera.

***

Regards de nuit,
Oisifs regards rebelles.
Par deçà les temps d'où ne monte plus le bruit,
Sont-ce vos yeux, amante trop belle,

Madame de Pompadour,
Quand ils suivaient le roi faisant le tour
De votre charme, contre l'ennui ?

Ce sont les vôtres, joueurs de pharaon,
Tandis qu'en bas somnolent vos chaises à porteurs
Et les vôtres, larrons,
Et ceux des robins, se préparant, dans le fonds,
A être bientôt les acteurs
Qui feront pleurer tous ces doux yeux dont nous rêvons.

A présent, citoyens de loi,
Devant des chopes, au feu de faux soleils,
L'un l'autre se surveillent.
Nuits monotones constellées d'astres
Froids,
Retours ennuagés, par les rues, de cadastre !

Toi, pour lumière, pour jour, qu'as-tu devant les yeux,
Qu'une carte de chance que tu supplies, ô Dieu !
Toi qu'une avidité de forme de maîtresse
Qui, contre la clarté de ton devoir se dresse ?

Toi des systèmes de guerre
A culbuter tout naguère.
Et toi, un long dimanche prochain, ô boulanger
Que l'on mange, heure à heure, à petites bouchées ?

*
* *

Mais ces nuits, après tout, comme les jours, font le temps :
C'est un peu d'infini que chaque homme reprend.

LE MARCHEUR

Il s'ennuie au bord du chemin.
Il pense à la vie de la ville.
Il se souvient des secrets viles,
Là-bas, qui étaient son pain.

Il s'ennuie de se sentir si reposé,
De ne pouvoir plus médire,
D'avoir envie des mots qu'il ne peut plus dire,
Des crimes qu'il ne peut plus oser.

Ah! vertu qui nous prend
Aux tournants de la brise!
Il se rend,
Tenant son cœur qui, de renaître, s'épuise,
Au bord d'une fontaine trop claire pour qu'il y puise.

Jours évidés et énormes,
Toute la vie n'est plus que vous.
Les hommes vous voient passer sous l'orme,
De sagesse à devenir fous!

Soleil, neige de lumière en fonte :
Joie de s'y simplifier et d'en mourir de honte.

De l'esprit ne surnage qu'un languide sourire,
Soit que l'on fixe au bout du môle, le fanal,
Soit qu'on accepte, à travers les champs qui respirent,
Des droites routes le long chenal.

Mais un soir on sait qu'on partira le lendemain.
On le sait et tout le sait, au loin;

Toute la campagne s'est levée pour ce soir.
Les dos des côtes labourées ondulent : elles viennent flairer

Celui qui va, une fois encore, s'asseoir
Auprès de leur patience et s'y mirer.

Suprêmes rendez-vous de cette âme glaciale,
Sous les ogives basses de la pluie abbatiale.

Retourne-toi. Un phare estdéchirant,
Joignant les mains.
De l'horizon brouillé, se dressent comme des chiens
Des côteaux suppliants.

Demain, il cultivera, de nouveau, ses grands torts.
Pourquoi s'arrête-t-il, hésitant et retors?

Gibier battu des vains hallalis de la plaine,
Ah! pourquoi pleure-t-il à la lune qui traîne?

L'AME PERDUE

— Hé, ma petite dame,
Vous perdez votre âme
— Ramassez-la : elle est pour vous,
Pour faire joujou.

— Tiens, ma petite fillle, voilà une âme,
Une âme
De dame.
Je l'ai trouvée sur le macadam.

*
* *

— Où est mon âme que j'ai laissé tomber
Et qu'un pauvre homme a ramassée?
L'a-t-il cassée?
L'a-t-il donnée à son bébé?

Je n'ai pas d'enfant; je n'ai pas d'amie.
En me promenant, je l'ai perdue.
Tant mieux si enfin elle s'est endormie.
Elle a peut-être trouvé un cœur qui la tue.

*
* *

— Qu'as-tu fait de l'âme ?
Est-elle dans tes yeux?
Est-elle dans ton cœur?

— Je l'apprends par cœur
Pour la savoir mieux
Et être une dame.
— Toi ? une dame? Toi ? N'as-tu pas peur?

Mais prends garde.
Les dames, çà se farde
Pour cacher leurs pleurs

— Père, quand je serai dame, tu seras fier.
Tu auras de beaux habits et je serai belle.
Je ferai tourner mon ombrelle.
Nous ne verrons plus en arrière.

— Comme tu grandis ! Comme tu es coquette !
Je n'ose plus sortir avec toi.
Et ton jouet, l'âme?
— Je joue avec à la raquette,
Je l'envoie par dessus les toits.

*
* *

— Mon âme, mon âme, comme je suis vide !
J'ai fait de lourds voyages.
Me voici assise dans les bagages
De l'âge.
Si je t'avais pour te parler comme à un guide!

Oh! la jolie débutante
Qui m'appelle sa tante.
Elle ressemble à l'adolescence
De mes vieux sens.

— Quel est ton père?
— Il ramasse ce que perdent les passants.
Et ton berceau?
— Un repaire
Où j'ai mordu mon cœur jusqu'au sang.
— Et où vas-tu? Quel est ton vœu?

— Piller les jeunes, tuer les vieux
Car j'ai l'âme
D'une dame
Oui, madame!

*
* *

— Je suis la dame de leurs âmes
Qui brâment, qui brâment.

Voyons, papa,
Pas de gros yeux.
Tous ces messieurs
Te saluent bas!

Où est la dame
Qui a perdu son âme?
Oh! ma bonne dame,
Qu'elle est bonne, votre âme!

Quand on l'a perdue, est-ce qu'on redevient pauvre.
Papa, dis-le moi : j'ai peur qu'elle se sauve.
Mais je ferai bien attention, en me promenant;
Je la garderai dans mon gant.
Assure-la moi, dis, mon amant!

PIRATES

Le pirate siffle, sur la proue,
Un air venu des tombes.
L'étrave troue
La vague au cou de colombe.

Jour et nuit, il guette sa proie :
Une terre pour son cœur froid.

« Ohé! ohé! petit garçon
  De Catalogne,
Tu pleures à cause du son
De l'ours qui grogne?

Mais si tu t'endors.
C'est que l'ours est mort.
Il ne viendra pas
Rugir ici-bas.

Dors, petit garçon
  De Catalogne.
Dors : à mon arçon
J'ai pendu sa trogne »

*
* *

Elle apparaît, la terre, assoupie,
Portée par les souples bras de l'eau.
La mer la porte sans répit.
On voit saillir les muscles des flots.

« Hé! Grands garçons
  De Catalogne,
Sortez vos poinçons
  Et qu'on cogne.

Le galère a faim;
Nos cœurs ont des crampes.
Qu'à brasses sourdes l'on rampe
 Ce sera la fin.

Moi, j'aurai la tête,
Vous aurez le corps;
Ce soir sera fête,
Fête chez les morts. »

La terre dormait et digérait
Dans un bain de soleil calme.
Ils approchèrent si près
Qu'ils sentaient l'éventail des palmes.

« Nous avons couru la mer;
Nos gorges sont rapées par le sel.
Nous avons mâché le silex de l'air.
Le bateau a du varech sous les aisselles.

Nos ceintures sont serrées
Que nos coutelas entrent dans nos peaux.
Pour satisfaire nos cœurs sevrés
Nous n'avons que les spasmes de l'eau.

Hardi! Fonçez sur cette truie.
 Ouvrez-lui les flancs
 Et videz ses tripes!
Moi, je veux, cette nuit,
 Troquer mes nipes
 Contre des seins blancs.

Partagez-vous, fils, les vierges.
A Marie, demain, nous brûlerons des cierges.

*
* *

L'île se découvrait, fainéante,
Chevelue, avec une belle peau de sable.
Ils sentaient la joie béante
De leurs mâchoires et de leurs râbles.

« Ah! de la mer, notre marraine
Tu as fait ta servante
Qui te porte ta traîne
Et t'évente?

Regardez : voici qu'elle s'éveille.
Aux corps aimés, douces treilles,
Les maris, avant de partir,
Se pendent.
Ils partent pour ne plus revenir.

Allons, les fils, vengeons la mer.
Faisons comme un raz de marée,
Qu'il n'y ait plus d'yeux qui espèrent
Jamais s'en remémorer! »

ANNÉES, TROUPEAU DE JOURS

Ce jour qui s'en va,
Une douce indulgence
Fait que je ne sais pas
Le bien ou le mal que j'en pense.

Tout un jour, il a été toute ma vie.
Il m'a contenu tout entier.
Maintenant que je lui survis
Il n'est, derrière, qu'un vain sentier.

Jour qui est mort,
Jour que mes lèvres, tout un jour, ont épousé

Je ne te reverrai plus : tu as touché le port.
Sans moi tu vas te reposer.

Voici le soir qui me crie le départ.
Ma course est si fatale, il est déjà si tard
Que je n'ai pas le temps de te parler à part.

Au gré du calme vœu de vivre que je dois,
J'habiterai un nouveau jour que je ferai semblable à toi.

Un à un et tous ensemble,
O jours, l'Année vous rassemble.
Une à une, années vous formez l'ensemble
D'une vie
Que de nuit en nuit,
Moi, votre pâtre,
Vers la tombe, vers l'âtre
Patient, je conduis.

Pourtant, chacun, tel qu'il fut, seul, tout un jour,
Je l'oublie : il se perd sans recours.
Ah ! no singratitudes de chaque crépuscule !
Est-ce de les découvrir, au bout de ses soucis
Que, la vieillesse, toute transie
Soudain recule
A mesure qu'autour d'elle, ô vie,
Ton troupeau lentement, chemine et s'accumule ?

LE MADRIGAL DES PARADIS PERDUS

Vous êtes sortie, sortie de nos doux liens.
Le vent couvre la nuit au loin.
Ah ! votre âme, votre âme si bien
Est-ce elle que s'arrachent ces chiens ?

Vous aimez les ténébreuses promenades
Dont votre cœur, petit poucet,
Retrouve les lacets

En les jonchant de vœux nomades.
Prenez garde aux chiens de garde.
Comme les ténèbres te fardent!

Comme elles te fardent de crimes!
As-tu donc envie d'un abîme?
Horreur d'un inconnu plaisir!
Il court tant de tristes sires.

Autrefois nous allions deux à deux
        Du matin au soir.
Nous jonglions avec nos quatre-s-yeux :
Quelquefois nous les laissions choir.

Trop monotone jour de vacances quotidien
Qui ne nous a menés à rien!
Maintenant, tu te promènes
Dans les allées nocturnes de tes peines.

O amie, amie que j'ai perdue,
        Sois prudente.
Il rôde de faméliques Dantes
Chassant les Paradis perdus!

LES CHATEAUX EN ESPAGNE

Sur son baudet, Sancho Pança,
Aux trousses du naïf chevalier,
Monte, de palier en palier,
La Babel des fous châteaux,
D'où, pour mieux se mirer d'en haut,
Toujours la bonne fille s'élança.

Coquetterie de cette bonne fille d'âme
Qui minaude sur les tours
Et prend, afin de s'en faire des atours,

D'un doigt négligent de joueur de dames,
Tous les pays d'alentour,

Désert de Castille,
Plaines de Murcie,
Cités grosses comme des pastilles,
Terres bien farcies...

Le chevalier, de l'index de sa lance,
Là-bas, lui montre les moulins,
Et ceux-ci dont les bourdons se balancent,
Des pèlerins.

« S'il n'était si tard, nous descendrions
Délivrer des Cendrillons ! »

Mais la nuit vient lorsque part en guerre l'espoir,
Il faut déjà mettre ses mains sur ses yeux pour le voir !

Le chevalier mâche des glands,
Sancho Pança gonfle ses joues
Tandis que son outre se ride.
Rossinante et l'âne, le garot brûlant,
Reposent leurs lèvres de la bride
Et lèchent les traces des coups
Qu'a laissés l'espoir sur leurs flancs.

Recoins des chevaleresques crépuscules !
Sancho et l'autre, sur le dos étendus,
S'essaient à déchiffrer, au ciel, les majuscules
Que les premiers, les pâtres de Chaldée ont entendues.

Au matin, les moulins roulent,
Les pèlerins saluent en s'inclinant ;
Les galériens, les foules
Grandissent, puis, à l'horizon, vont déclinant.

Sancho leur demande s'ils ont des victuailles,
Tristement le cheval et l'âne répondent aux saluts.
Mais le chevalier, ne voyant que canaille,
Leur ordonne de songer, soudain, à leur salut.

« Toi, moulin, tu es un dragon.
Holà ! troupeau d'Harpagons,
Serrant les cordons de vos pensées,
        Avancez, avancez,
Je vais vous montrer, une fois rossés,
Comme l'on sait, mutuellement, se panser ! »

Il pique des deux comme un orage.
Rossinante bute et l'envoie au loin ;
Il revient de ses mirages
Le tronçon de son rêve au poing.

« Halliers maudits, terre meurtrière
        Bois plantés de démons !
Sancho, donne-moi les étrivières,
Que je me punisse de leurs affronts ! »

Pendant que le gros écuyer
Sur son maître pose le baume des proverbes,
Don Quichotte, sur le coude appuyé
En silence, entre ses doigts, tourne une herbe.

« Dulcinée, Dulcinée as-tu vu ta défaite,
Dans le deuil imprévu de cette trouble fête !
        O ma belle âme du Toboso,
Puisse Rossinante m'avoir caché, faible roseau,
A tes yeux, dans le brouillard de ses naseaux ! »

*
* *

Sancho Pança revint à son village.
Le chevalier, où revint-il ?
Et nous, de nos empires et de nos îles
Quand rentrerons-nous, hors d'âge...?

Pierre Eugène Guy LAVAUD

Né à Terrasson, Dordogne, le 3 août 1883.

Œuvres : **La Floraison des Eaux** (L'Occident 1907). **Du Livre de la Mort.** (La Phalange 1909). **Des fleurs pourquoi...** (Cornely 1910). **Dans les vallées du Périgord** (à paraître). **L'Épopée paysanne et les romans d'Eugène Le Roy.** (La Nouvelle Revue).

A été fondateur et directeur de la *Revue des Lettres et des Arts*, Membre du Comité de rédaction des *Essais*, Secrétaire de la rédaction de *La Phalange*.

Collaborations : *L'Ermitage*, *L'Occident*, *La Nouvelle Revue Française*, *Vers et Proses*, *La Phalange*, *La Nouvelle Revue*, *L'Action*, *Les Marges*, *La Chronique*, *La Vie*, *Les Visages de la Vie*, *Le Divan*, *Le Feu* et à toutes les jeunes revues depuis dix ans.

A consulter : **L'Anthologie** d'Apollinaire; **Jean Dolent** par Aurel. **Guy Lavaud** par Henri Martineau ; **Du rythme en français** par Robert de Souza ; **Essai d'expansion d'une Esthétique** par M. A. Gossez; **Les poètes de 1909** par A. Séché. Des poèmes du *Livre de la Mort* ont été mis en musique par M. Léonide de Pachmann.

DES FLEURS, POURQUOI...

(*Extraits*)

I

Marthe! le paysage clair d'où je t'écris
Sur ses nattes de blés et de seigles mûris
Porte, haut dans le ciel, une ronde couronne

De collines que sept châteaux anciens fleuronnent.
Boucles blondes, les champs ont un air de couler
En ruisseaux par le sol mollement ondulés.
Sur leurs mouvements d'or une rivière pure
Passe, comme un ruban dans une chevelure;
Bijou d'argent nouant des voiles entr'ouverts
Un étang brille au bas d'un rideau d'arbres verts;
Des peupliers, comme des jupes remuées,
Longtemps bruissent, la brume en odeurs est muée
Et tout ce lieu n'est plus qu'un visage émouvant
Que le souffle du vent expiré rend vivant.
Un puits au ras du sol donne du ciel à boire :
L'hirondelle trompée y mouille une aile noire,
Des troupeaux d'arbres bleus partout sont en chemin,
Dans l'air, vers l'Être obscur qui nous tient dans sa main,
Et, toute une douceur, à travers l'étendue,
Par des sources d'azur tranquilles, est perdue.
Mais je ne sais plus, Marthe, accueillir la douceur.
Tu comprendras ceci me connaissant, ô sœur,
Dont la tendresse grave et grande désespère
De mon cœur douloureux et de ma bouche amère.
Tu comprendras pourquoi, Marthe, je n'aime plus
Les paysages bleus où la lumière a plu,
Car l'âme désolée en est toute percée,
Comme une ombre qu'un long rayon d'or a blessée.
Tu comprendras pourquoi je ne me trouve heureux
Qu'en revoyant, triste visage de fiévreux,
Un plateau désolé où d'âpres vents entassent
L'odeur des marais verts à travers quoi ils passent.
De là, je vois la pluie en nuages venir
Et la glace de l'air immense se ternir
Au souffle court d'une averse l'embuant toute.
Alors, dans tout ce gris fondent chemins et routes,
Ce qui était s'efface et renaît différent,
Et, le cœur, neuf aussi, à vivre se reprend.
Il espère en la fin de l'averse, il épie,
Là-bas, sur les coteaux une faible éclaircie
Et rêve que, la pluie en allée, il va voir
Eclore un nouveau monde au front de ce ciel noir.

Marthe! lorsque tu viens m'offrir le paysage
Trop tendre, pour mon gré, d'un souriant visage,
L'adorable douceur où baignent tous tes traits
Me pénètre d'effroi, de doute et de regrets.
Mais si tu viens, tes yeux si chers, gris d'une peine,
Mon cœur qui voit la joie assombrie et lointaine
Croit en elle et fleurit au milieu du tourment,

Marthe! dans la douleur s'aiment les vrais amants.

II

Amour, nous connaîtrons quand même ta douceur
En suivant le courant du printemps dans les rues
Et nous baignant le front parmi sa profondeur
D'éparse chevelure au front des avenues.
Ainsi nous gagnerons tout le cœur tiède et bleu
Du monde souriant au plus haut de ce lieu
Et son visage clair de plaines dévoilées
S'offrira beau et brusque à notre âme étonnée.
Amour! à notre cou voici de souples bras
De femme caressante et de maîtresse bonne,
Les grands fleuves noués en de doux entrelacs,
Chers mouvements courbés et qui nous emprisonnent.
Goûtant comme une bouche à la cîme du ciel
Les lèvres des coteaux hautement sinueuses
Je les sens appuyer, pour de l'amour réel,
Sur mon cœur exalté, leurs lignes affectueuses.
La lumière jouant aux plis de l'univers,
Dans la teinte des eaux, des gorges, des vallées,
Met des frissons vivants et des pâleurs de chair.
Molles inflexions aux plaines soulevées,
Le mouvement des champs où courent des reflets
A bougé sous le vent comme un corps caressé.
Amour! nous retrouvons ta douceur et ta force :
Voici tes battements de sang torrentiel,
Voici ta jeune chair sous les tendres écorces
Et tes yeux éblouis, ton ivresse et ton ciel.

III

Fleuves dont les courants, à travers l'univers,
Flottent en rubans bleus retenus par la mer,
Lacets, vive moire aux mailles du paysage,
Et dont l'été tout blond, pareil à un beau page,
Se sert pour agrafer au monde un vêtement
De champs rouges avec les saisons le brochant,
Veines striant de vert les mains pâles des plaines,
Ceintures vous nouant au flanc des monts, haleines
De beaux matins dans le brouillard trop tôt levés,
O doux fleuves perdus que l'on dirait rêvés,
Dont les rondes d'été et dont les molles danses
Tournent dans la clarté du monde, avec silence,
Et dont les bras au ciel lèvent l'or des anneaux
Que les couchants leur font de vos ponts sur les eaux,
Fleuves, éternités de grands mouvements sobres,
Si sensibles, baisant les nudités d'Octobre,
Tout l'Amour est en vous, vivants et lumineux,
Ses gestes, ses rondeurs, sa douceur et ses jeux.

IV

Une ligne de monts au plus lointain de l'air
S'efface dans la vague et monte de la mer.
L'arête nue, oblique et vive de ses cimes
Comme une scie au long du monde se dessine,
Et, chaque dent coupant le front de l'Univers,
On ne sait quels pays par elles sont ouverts.
On y rêve, en prêtant au clair de l'étendue
Les beautés, ô pays, de tes lignes connues
En sorte qu'au-delà des monts et de la mer
Enfin l'esprit retourne à ce qu'il a de cher.

Et c'est sous de l'azur une plaine modeste
Où les arbres légers ne perdent pas leurs gestes,
C'est un coteau, comme un bouquet de fleurs penché,

Dont une rose est tout un verger de pêchers,
C'est, frissons verts, des champs d'avoines et de seigles,
De grands et lourds labours, quelques battements d'ailes
Une rivière souple autour de tout ceci
Et qui, pareille à un jonc vert, le réunit,
Une combe où repose la Mélancolie,
Un soir dont l'aile grise et rose se replie,
La marche au fond du ciel étoilé de la Nuit
Tout ce par quoi les jours des humbles sont remplis.

A John Antoine Nau.

V

A mes pieds je voyais les grèves de la mer,
Un golfe moucheté de points noirs : une escadre,
Un train comme du jais sur un fil d'argent clair
Et la vitre des airs que l'horizon encadre.

Aride, un mont surgi de la profondeur bleue
Tendait un arc sans flèche au cœur du beau ciel pur
Et plus loin, sous des jeux de lumière, à des lieues,
Un autre s'enfonçait, penne dans de l'azur.
En sauts nombreux, légers dans l'air comme des plumes,
La terre se mouvait aussi derrière moi,
Duveteuse d'un reste encor traînant de brume
Et balancée au lent mouvement de ses bois.

Mais tout cela — la mer, cette âme des voyages,
Les lames chevauchant, l'espace sans nuages —
N'évoquait pour mon cœur, dédaigneux d'autres vœux,
Que ton humble douceur, mon vieux village bleu.
Où es-tu? Dans quel coin de l'immense manteau
Dans la terre qui traîne ici parmi les flots,
En quel creux, dans quel pli que les grands monts figurent
Dors-tu, parmi l'odeur d'amour des herbes mûres?
O mon village bleu, lointain, où tout est doux,
Où l'on voudrait jeter par les chaudes nuits d'août,

Ses bras au cou nacré de la nuit paresseuse,
Comme retourne à toi, ce soir, l'âme anxieuse,
Dans le parfum des lilas comme elle voudrait
Revenir et dormir, exempte de regrets,
Et oublier, aux durs labeurs de la campagne,
L'ennui d'être et ce deuil qui toujours l'accompagnent.

Oublier! oublier! ô parcs abandonnés,
O charmilles, ô collines aux simples lignes,
Puits dont la bouche d'ombre fraiche fuit l'été
Mais sourit au rosier qui sur elle s'incline,
Si jamais je revois quelqu'un de vos visages,
Comme ce sera doux d'être humble et d'être sage
Et comme notre cœur s'efforcera, jardins,
De n'avoir aussi lui que des fruits doux et sains.

Ah! vers le haut pré bleu de l'air où l'on enfonce
Et que fleurit à peine un nuage léger,
Monter, monter, par les coteaux de vertes ronces,
Ivre, joyeux de faire effort et de marcher!
Puis te voir, tout au bas, village, mon village,
Qui nourrit cet avide azur appesanti
De fumée, exhalée à travers les branchages,
Pareille bleue et blanche au lait de la brebis.
Tes maisons, les retrouver dans le paysage,
Tes maisons de douceur qui sont d'humains visages,
Avec leurs fronts polis sous du chaume léger
Comme de bruns cheveux de femme partagé,
Et le regard brillant et blanc de leurs fenêtres,
Leur robe de glycine au devant de la cour
Et leur porte accueillant, dès que le soir va naître,
Les hommes et les bœufs qui peinent dans le jour.
Savoir qu'un peuplier qui, là-bas, fait des signes
Tremble au bord d'un peu d'eau, comme une flèche fine
Qui percerait le cœur de la terre et ferait
Sourdre tout son sang pur en bouillonnements frais,
Et songer, oui, surtout, songer que cette fille
Qui le long du sentier capricieux descend

Comme un flocon de laine emporté par du vent,
Ce soir nous l'attendrons au fond de la charmille,
Et goûterons, pareil au blanc de quelque aubier,
Dans le noir de la nuit, son jeune corps de lait.

Assis devant la mer, j'ai pensé à ces choses,
Devant la mer qui tourne, au front de l'univers,
Comme les yeux pensifs et verts et bleus des roses
Aux murs religieux mystiquement ouverts,
La mer où les vaisseaux qui vont dans la lumière
Entre une île et la grève arrondie ont creusé,
Semblables aux plombs gris qui rayent les verrières,
Dans le glauque de l'eau des chemins refermés.

VI

L'amie énigmatique a dit : Vois-tu l'Automne,
L'Automne va mourir sur la mer monotone
Et sens-tu pas qu'elle pleure de n'avoir pas
Près d'elle la terre natale de là-bas
Où le ciel, avec les peupliers pour aiguilles,
Brodait des feuilles d'or sur ses robes d'argile !

O frère, souviens-toi, puisque meurt cette sœur
Des soirs du beau pays lointain, de la douceur
Du ciel sans force et des regards de l'eau plus claire
Sous les coteaux couleur de flamme et de lumières.
Souviens-toi de l'octobre ancien, des beaux chemins
Que les canaux ouvraient à nos pas incertains,
Des beaux chemins de l'eau unie et rectiligne
Où parfois nous croisions le songe blanc des cygnes.

N'est-ce pas que les soirs sont là qu'on croyait morts,
Où des arches de ponts s'arquaient sur des ciels d'or,
Où nous allions, si bien pénétrés l'un par l'autre,
Ivres, dressant le front vers une lune haute,

Où nous prîmes au creux trop étroit de nos mains.
Tes parfums, ô tristesse et tes fleurs, ô chagrin!

VII

Pour mirer ta paleur, à tout jamais de morte,
Les eaux sont encore trop vives qui s'endorment,
Il faut fuir les étangs qu'autrefois nous aimâmes
Et plus loin s'enfoncer dans l'exil, ô mon âme.

Après l'eau des ruisseaux, — ô notre enfance neuve —
Le blanc ruissellement des torrents, puis des fleuves,
Et l'immobilité des lacs couleur de perle,
Après le triste étang où stagnent les eaux vertes,
Où vas-tu ma folie courber ton doux visage,
Ta tristesse fuira en pleurs dans quelles glaces!
Si tu veux, nous irons vers celles où le verre
Garde en ses doigts secrets l'eau d'argent prisonnière,
Et là, nous arrêtant auprès de la captive
Qui ne pourra jamais, par quelque nuit, furtive,
Se glisser hors des rets rigides qui l'enserrent,
Nous parlerons à cette sœur de notre peine,
Et l'eau qui s'est, jadis, en ce miroir gelée,
En qui toute la vie du monde est reflétée,
Sans qu'elle y puisse, un seul instant, mêler la sienne,
L'eau qui souffre de tous ces liens qui la retiennent
Et l'empêchent d'aller, ainsi que font les autres,
Vivre la vie du fleuve ou des cascades hautes,
L'eau qui, vive et joyeuse, en ce miroir enclose,
S'est faite grave et semble morte à toutes choses,
L'eau qui souffre et s'émeut en silence, ô mon âme,
Sans doute comprendra la raison de tes larmes!

VIII

A cause d'un faux jour qui la change en miroir,
Parmi la vitre haute et claire, je puis voir

Sommeiller, comme au tain profond de quelque glace,
Espace et ciel, l'immensité sous ses deux faces.
Et la ville d'hiver est aussi là qui dort,
Blottie sous la montagne énorme, avec son port
Où des yachts assoupis par le mouvement calme
Ont un air d'oiseaux blancs balancés par la vague,
Et le déroulement courbe de ses villas,
Leurs arcades et leurs jardins secrets sont là
Sous mes doigts, et la vitre est si pleine des cieux
Qu'on dirait un autre et grand paysage bleu
Et que je vois, au peu d'étendue qu'est ce verre,
Proche et diminué, l'univers apparaître.

La magie des reflets dans le cadre restreint
A pris l'immensité marine et la retient ;
Et tout ce qui compose à la vie un visage,
Les eaux souples, le ciel et les montagnes graves,
Bougerait sous le doux et faible mouvement
De la vitre poussée par une main d'enfant.
Aussi, quand, par instants, mon poing d'homme sur elle
Se pose et brusquement fait tourner la fenêtre,
Il me semble, voyant virer les horizons
Que j'ébranle le monde en poussant sur ses gonds.

Orgueil ! tout l'univers se mire en mon cerveau
Comme dans un miroir les villas et les eaux
Et j'ai l'illusion que mon intelligence
Pesant sur ses destins immuables, les change !

DU LIVRE DE LA MORT

(Extraits)

I

Dehors c'était l'été, comme un fruit éclaté
Dont la chair apparaît à une déchirure,

Et, au creux de l'azur, un grand mont dentelé
Luisant comme un noyau de prune bleue et mûre.
Dehors, c'était l'été parcouru de courants,
L'été où l'on buvait des souffles frais de brises,
Comme, au cœur chaleureux des grenades en sang,
De vives eaux trouvées par la morsure avide.
Dehors, il y avait les arbres et les fleurs,
Les rires et les voix, les femmes, leurs visages,
Leur molle volupté, leurs bouches, leurs couleurs
Et leurs seins bondissant sous leurs jeunes corsages.
Dehors c'était la vie et l'Espace où nouer
Des bras passionnés sur le front bleu du Monde,
Dehors c'était la Vie, les formes à presser,
L'ivresse de chercher une proie nue et blonde.
Dans ta chambre il n'y avait rien de tout cela.
Il n'y avait que toi, tu le sais, si malade,
Il n'y avait que toi au milieu blanc des draps
Et ton corps douloureux et ton visage pâle.
Il y avait aussi, mais qu'on ne voyait pas,
L'oiseau noir de la Mort qui rongeait ta poitrine
Et moi qui demeurais plus épris de cela
Que des chauds mouvements de l'Été unanime.

III

Toi, tu riais, levant les yeux vers le miroir
Où s'animait d'un peu de rouge ton visage.
Moi, je fermais les yeux afin de ne pas voir
Ce beau couchant cruel sur ton doux paysage.

Et tu disais : « Mon mal est comme un grand amant.
Hier il me rudoyait, maintenant il me pare.
Ces lys là, sur mon front, viennent de son tourment,
Ma bouche saigne encor de son désir barbare ;
Mais les roses de fièvre, aux pétales épars,
Dont le rose déteint demeure sur ma joue,
C'est lui qui me les donne alors qu'il se fait tard

Pour que dans l'insomnie avec elles je joue ;
Dans mes yeux de lumière et que tu aimes tant
Ces massifs de bleuets, ces rangs de violettes,
C'est lui qui les rend grands et beaux en y versant
Les émouvantes eaux de mes larmes secrètes. »

Moi je pensais : « Quel peintre émouvant est la Mort,
La Mort qui fait éclore en toi des fleurs si belles
Et naître du désastre obscur d'un pauvre corps,
Chaque instant que tu meurs, quelque beauté nouvelle ».

V

Comme je restais là, souriant de te voir
Dorée par tes cheveux comme une grève au soir,
Une angoisse me vint à songer que les îles
Perdues dans l'Océan ont des destins fragiles,
Que la mer qui les baigne en use les contours
Et qu'elle emporte un peu d'elles, à chaque jour,
Que pour toutes il est une heure, la dernière,
Où le flot, qui les a réduites, les submerge,
Où le grand goëland, tournoyant, cherche en vain
Leurs abris retournés à l'abîme marin.
Et je t'ai vue en proie aux longs assauts des lames
Que sont les mouvements de tes draps, pauvre femme
Je t'ai vue amaigrie, usée, diminuant,
Envahie par le mal qui coule dans ton sang,
Et j'ai vu sur ta couche, autour de toi trop large,
Ces draps lâches miner ton faiblissant visage
Et, linceuls qui bientôt recouvriront ton corps,
Te jeter, comme une île effondrée, à la Mort.

VIII

Hier encor tu disais : « Jamais vous reverrai-
O roses de la chair sur mon corps consumé

Et refleurirez-vous, ô fleurs de rose neige
Sur les faibles rameaux de ces bras dépouillés. »
Tu doutais... et voici qu'elles sont revenues
Toutes les frêles fleurs que jadis tu portais.
Voici comme autrefois des lys dans tes mains nues
Et des camélias sur ton corps reposé.
En sorte que ta Mort ressemble à ta jeunesse
Et que devant ton lit si largement fleuri
Me penchant sur ton front, ma Morte aux belles tresses,
Je cesse de pleurer croyant que tu souris.

IX

Déjà depuis des mois, pauvre, tu étais morte
Et moi je croyais bien ne jamais te revoir
Quand, un jour où j'errais songeur dans Aigues-Mortes,
Enfin tu m'as été ramenée par le soir.
De la tour de Constance où rêva *Bérénice*,
L'amie que tu aimas mieux qu'une jeune sœur,
Je t'ai vue étendue parmi la plaine lisse,
Faible comme ta chair, triste comme ton cœur.
J'entendais près de moi des gens parler et dire :
« Comme des bras de vierge arrondis, les canaux
Ont des douceurs d'ivoire et des pâleurs de cire
Et des odeurs de femme émanent des roseaux. »
Et je souriais d'eux qui regardaient la plaine
Et qui ne voyaient pas, comme une arche de pont,

Un bracelet d'or pâle à ton poignet qui traîne
Et ton bras, comme une eau ramené sur ton front.
Moi, je criais vers toi et vers les roux nuages
De tes cheveux trop lourds sur ta tête emmêlés,
Vers ton corps décharné comme le paysage,
Vers tes yeux plus amers que ses étangs salés.
Puis je me suis penché sur la haute terrasse,
Comme autrefois au bord du lit où tu mourus,

Dans l'espoir que j'allais au drap bleu de l'espace
Mon amour, te reprendre après t'avoir perdu !

Mais je n'ai ramené qu'un peu de crépuscule
Tandis que demeuraient au creux des horizons,
Comme un corps amaigri où la fièvre circule,
Des marais, des canaux et du soir sous un pont.

Aigues-Mortes.

Louis MANDIN

Né à Paris.

Œuvres : **Ombres Voluptueuses**, poèmes (Sansot, 1907). — Étude sur les **Ballades Françaises**, de Paul Fort (Figuière, 1910). — **Ariel Esclave**, poèmes (au Mercure de France, 1912).

Collaboration : *Mercure*, *Vers et Prose*, *La Phalange*, *Les Marges*, *Pan*, etc., des articles de critique littéraire au *Feu*, à *l'Ile Sonnante*; des contes à *Paris-Journal* et au *Gil Blas*.

POÈMES (*)

I. SOUS LE TUNNEL.

J'étais dans le train électrique,
Qui m'emportait, parmi son fracas de ferrailles,
De la gare des Invalides à Versailles.
C'était novembre; et sous un beau soleil féerique,
La nature expirait, brillait d'une mort extatique.
Mais nous avons soudain, comme approchait Versailles,
Plongé dans la nuit d'un tunnel.

Et je vis sur le mur volant et ténébreux
Se profiter des étincelles,
Des éclairs qui sortaient, à coups vertigineux,
Du rail et du galop criant et de la terre,

(*) Ces poèmes sont extraits d'un recueil qui paraîtra plus tard sous le titre : *La Foudre et le Silence.*

Comme si, poursuivant de ses funèbres yeux
Notre fuite emportée, un dieu,
Montant de l'on ne sait quel rouge et noir enfer,
Un dieu sublime et sinistre, à travers la terre
Faisait fuser de ses grands yeux
Et projetait jusque dans l'air
Toutes les âmes dévorantes de l'enfer.
Et dans cette ombre, et sur la voûte, et dans le vide,
Eblouissantes et livides
Comme de la gloire et du deuil,
Elles fusaient, volaient, en gerbes, de chaque clin d'œil.

En haut, tout près, le jour et la radieuse lumière,
Et le château, les eaux, les arbres, les couleurs,
Et l'automne qui meurt,
L'automne triste et merveilleuse, qui se meurt
Sur le grand passé mort, mort comme une auguste chimère.
La mort là-haut, plus belle que la vie,
Les rois tombés, les fleurs éteintes, le silence,
Et les nobles amoureuses, évanouies
Comme un songe de l'onde aux insaisissables nuances...
Là-haut, la mort plus fascinante que la vie...
Là-haut, le clair soleil et le divin silence...

Ici la vie,
Et les ténèbres et les cris, et le génie
De l'homme moderne aux mains noires!
Ici, pas de soleil, mais la foudre en sa gloire...
Ici, le dieu nouveau, qui fait danser les freins,
Et change le vertige en féconde victoire,
Et, d'un trait de ses yeux, nous porte et grisés nous effare,
Le dieu souterrain, souverain!

*
* *

Je me suis plu, la tête à la portière,
A mêler, dans l'ombre et le vent,

Mon sourire immobile au grand rire volant
De ces éclairs.

Dans mes sens et mon cœur, un fraternel instinct
Aime la flamme intelligente et sage,
Qui darde l'âme des orages
Et qui pourrait encor foudroyer les destins,
Mais qui, pareille au feu que couve dans son sein
Le poète vibrant et sage,
Fait de sa force l'eurythmie
De l'ordre conscient, et du génie et de la vie.

On ne sait pas
Que, sous ma chair secrète et dans sa nuit,
Le même feu pantelle et flambe, encor sans bruit,
Et que c'est lui
Qui, sous le tunnel noir, sourit à mes lèvres tout bas,
Sourit, vibrant et sage,
En regardant courir la foudre dont l'orage,
Roulant sous terre, nous emmène vers l'aurore,
Vers le beau ciel et les palais divins,
Vers le baiser sacré que, dans le parc aux doux bassins,
Sous les feuilles d'automne, échangent la vie et la mort.

Sous ma chair, dans mon sang, il vole aussi, comme un
[essaim,
Le feu suprême de l'essor,
Et de la foudre intérieure et de l'aurore,
Le dieu souterrain, souverain.

II. DANS L'HIVER DE MORT

Je me souviens d'un soir d'hiver.
Un reste de soleil, pâle, étouffé de brume,
Disparaissait sous l'horizon désert.
Un engourdissement de mort était dans l'air.

Mais semant de la vie en longs sursauts qui fument,
Un train sortait d'un tunnel sous la terre.
Et la vapeur, le feu suintaient de la chaudière
Qui, sifflant, galopant, retenait sur son cuivre d'or
Les rayons qu'expirait le soleil immobile et mort.
Et c'était bien banal, certe, et pourtant ce train,
En passant, mit en moi comme un éclair divin;
Car lui seul conservait encore,
Dans cet hiver de glace et dans ce monde éteint,
Le mouvement, l'essor, l'aurore.
Et l'on eût dit que le soleil froid, déjà mort,
Cherchant la vie, était descendu dans le sein
De la machine au souffle ardent de fer et d'or.

Et cela répandait un peu de force et d'énergie,
Un peu de ciel sur la terre engourdie,
Un peu de rêve dans l'air mort.

III. LE POSTE SUR LA LIGNE

Seul en sa chambre de verre, toute petite,
Où des timbres sonnants palpitent
Comme des âmes,
Il guette le galop haletant des convois,
En qui la foudre a mis sa flamme
Et le tonnerre tout son déluge de voix.
Il fait danser les fils avertisseurs.
Quand ses yeux vers le sol qui bourdonne se penchent,
Il voit sur le talus des marguerites blanches,
De l'herbe et du soleil rieur.
Et l'on peut goûter là tout le miracle de la vie,
Le vertige et la paix, toute une grande poésie
Que ce pauvre employé sans doute ne voit pas,
Ou s'il l'entend parler tout bas,
Il ne pénètre point son mystère religieux

Et ne sait comment on la nomme.
Mais j'écoute jaillir le divin frémissant et bleu.
Du contact de ces trains hurlants, force de l'homme.
Et de cette nature humble et calme, force de Dieu.

Car les visages du divin sont toujours deux,
Ainsi que dans l'amour. Et c'est, frappant nos cœurs,
L'éternité qui vit avec l'instant qui meurt,
Le train qui passe avec les marguerites qui demeurent.
Et celui-là, c'est l'homme, et celles-ci c'est Dieu.

Ec'est lorsque ces deux figures dudivin
Se rencontrent dans un éclair vif et soudain,
Qu'on perçoit le mystère ineffable et religieux.

Et je pourrais ici vivre des jours
Longuement monotones,
Près de l'herbe immobile et des trains qui roulent et tonnent,
Et je saurais trouver, comme dans un amour
Exaltant à la fois et calme et reposant,
Les inspirations fécondantes, qui créent
De l'éternelle vie avec les éclairs de l'instant.
Et dans le feu tombé des foyers galopants
Je trouverais parfois l'étincelle sacrée,
En souriant aux petites fleurettes fées.

IV. VISION

Un vieux château, debout sur la hauteur,
Se dresse au-dessus de la ligne
Qui fuit vers d'infinis ailleurs.
Roi des âges, debout dans le rêve de la hauteur,
Lui-même il est le rêve immobile de la hauteur,
Et veille sans un bruit, sans un sursaut et sans un signe.

Il est celui que les siècles ont couronné,
Et qu'on a toujours vu, depuis les temps, sur la colline.
Il est le passé fier qui. s'attachant à ses racines,
Regarde à ses pieds fuir le moderne déraciné.

Et du pont métallique, où courent des frissons de fer,
Dans la nuit c'est étrange à voir,
Ce grand pétrifié sur cette route des éclairs,
Sur ces hurleurs de feu ce palais du silence noir.

V. LA NUIT SUR LA VOIE

La pluie et la nuit!
Et sur les rails, sur les trains en marche, la pluie
Est un glissement de lumières,
Un éparpillement d'âmes jusqu'aux là-bas,
Ames pourpres, âmes blanches qui loin se mêlent,
Ames dont les vrillantes étincelles
Dansent devant mes yeux, entrent dans mes nerfs vifs et las,
Comme des papillons aux électriques ailes.
Et mon âme éblouie erre et vole avec elles,
Se noie aux disques, en ruisselle,
Pluie en flammes. Et j'ai marché dans le soir las.
Je rêvais tout à l'heure en un rouge triangle en fuite.
Je voudrais m'endormir dans les fleurs du talus,
Au sombre roulement dont frissonnent les marguerites.
Et je ne les vois plus,
Mais je les sens pousser parmi la nocturne verdure.
Et dans les bras du printemps nu,
Je voudrais m'endormir, abrité sous les feuilles pures,
Auprès des convois fous qui fouettent la nature.
Et tu pourrais, ô Nuit,
Avec la voie et l'ombre, et les feux dans la pluie,
Et ces éclairs dans ces formidables sursauts
Qui font, comme la foudre, au fond de nos cerveaux
Eclater l'inconnu des Forces,
Et tu pourrais, ô Nuit

Tandis que le printemps élargit ses écorces,
Faire avec ces élans, avec cette vapeur
Qui de son souffle chaud presse, étonne, poursuit
Le rythme secret de mon cœur,
Oh ! tu pourrais, ô Nuit,
Avec ces tourbillons qui se jettent en nous,
Et cette vie en tonnerres qui nous secoue,
Et cette démence des roues,
Tu peux, ô Nuit,
Pour une aube à venir faire de mon sommeil
La naissance embrasée et dynamique d'un soleil !

Car la terre est comme une chair,
Et sans cesse, jusqu'au profond de ses entrailles,
Il gronde un sourd besoin d'enfantement qui la tenaille
Et, ténébreux instinct, veut éclore en éclairs
De sensations, de pensées,
Au rêve immobile ou vertigineux des rails.
Car trop de Forces hurlantes se sont dressées,
Qui, comme des dieux durs, rédempteurs et farouches,
Ont d'une haleine chaude et d'une magnétique bouche
Baisé, mordu cette épiderme vive,
Cette terre dont nous sommes la conscience.
Trop de fluides où la foudre en lueurs danse
Ont, jaillissant de nos volontés intensives,
Léché, fait tressaillir les champs, les eaux, les rives.
Et ces plaines, ces eaux, avec ces Forces qui s'élancent,
Tout cela vibre à l'unisson de nos chairs vives.
Et les braises, tombant du noir vol des locomotives,
Emeuvent de leur rouge et flambante semence
La terre, dont le sein veut enfanter des astres,
Qui, nés d'elle et de nous, et des Forces qui nous pro-
[clament,
Sortiront du vieux sol, où tant de prisons les encastrent,
Et, comme moi, seront dans l'ombre tout pleins d'âmes...

Faites, ô Rêve, ô Nuit, que je les féconde, ces âmes !

VI. LA VOIE EST UN RÊVE

Si j'aime tant longer et regarder la voie,
Quand, la nuit, tout est noir dans l'air,
Ce n'est pas seulement parce que s'y déploient
Les destins humains du tonnerre.
Mais c'est parce qu'elle est, dans l'ombre qui la noie,
Un rêve, un rêve sourd, baigné de calme et de tonnerre.

Elle est un rêve magnétique,
Chargé d'élans profonds, de soudaines lumières,
De courants électriques,
Qui murmurent tout bas l'annonce du tonnerre,
Tout bas, comme l'on parle en rêve.

Elle est un rêve
Qui ruisselle des rails luisants,
Des sémaphores, du talus vert dont la sève
S'épanouit en fleurs, au souffle des grands trains vibrants.

Elle est un rêve,
Mais qui porte la foudre éclatante de l'action.

Et moi, ne suis-je pas un torrent de vibrations
Au fond d'un rêve,
Au fond d'un rêve où crie un brûlant besoin d'action?

VII. RETOUR A PARIS

Ah! te revoici donc, Paris!
Voici ton soir, voici tes fourmillements de lumière.
Hier, dans cette province, au noir d'un silence de pierre,
Les étoiles luisaient, et l'on n'entendait pas un bruit.
Et dans janvier si grave et si triste, et dans l'infini,
C'était étrange à voir, ces âmes au ciel, sans un bruit.

Ce ne sont plus ici que des lanternes,
Mais elles vivent dans un fracas, elles vivent;
Elles font palpiter le brouillard et la foule terne,
Et les vitrines, et les chevaux et les rives,
Et la Seine, qui dort sous les réverbères en fleurs,
Et sous leurs flammes fait des rêves en lueurs.

Je ne vois plus briller les étoiles si pures,
Car il leur faut le recueillement de la terre.
Tes étoiles, Paris, sont sur ton sol, dans tes poussières,
Dans tes ruisseaux, ainsi que des éclaboussures
Du ciel, qui de partout en légions se ruent,
Et qui serpentent dans tes rues,
Et frissonnantes d'échevellements y volent
Et s'y salissent, mais aussi les auréolent.

Ces myriades de clartés et de couleurs,
Ce sont tes astres et tes fleurs,
Que n'éteint nulle brume et que n'a flétris nul hiver.
Ce sont tes astres et tes fleurs, qui dans les vents,
Au cœur même de ce janvier qui glace l'air,
Te font un merveilleux printemps.

Ce sont les fleurs du mouvement, les fleurs sans tige,
Ce sont les astres de l'errance et du vertige.
Ce sont les astres et les fleurs que ne retient
Nul arbre dans l'espace et dans l'humus nulle racine.
Déracinés, mouvants, comme tous ces essaims humains
Que sur les boulevards tourbillonnants ils illuminent, —
Déracinés, épars, pleins pourtant du rythme de l'ordre,
Comme tous ces passants, comme ce cœur qu'en ma poi-
[trine
Je sens jouir, souffrir, s'élancer, lyrique, et se tordre, —
Déracinés mais clairs, divins quoique artificiels,
Ce sont les fleurs et les astres du grand Paris,
Nés de sa foule, et de son âme, et de ses cris,
Et moins sublimes, mais aussi touchants qu'au ciel
Les étoiles aux sereines mélancolies.

Car ils sont les vibrations
Les plus vivantes d'une vie
Intensive, innombrable, et qui jeta sa poésie
Dans leurs flottants rayons.

VIII. LE SOIR DANS L'AVENUE

Ces fleurs de feu, ces fleurs
Courantes et versicolores,
Tous ces bouquets éparpillés et voyageurs,
Ce printemps de lueurs
Qui semblent, dans les bruits, dans les galops, dans les [vapeurs,
Le vol en éclats d'une aurore,
Tout ce printemps, lancé dans cet hiver,
Tout ce printemps de fleurs, tout cet hiver de glace,
Mêlés ensemble avec ces passants, ces éclairs,
Tout cela fait jaillir la Force avec la Grâce,
Et crier dans mon cœur
Les archets pantelants des jeunes et claires vigueurs.

IX. L'AEROPLANE

Pauvres biplans et pauvres monoplans,
Tant célébrés par de plats rantanplans,
Faut-il, après les héroïsmes et le sang,
Et ces triomphes et ces revanches d'Icare,
Faut-il donc vous laisser ramper pâteusement
Sur les ailerons gris et tout pattus de Jean Aicard ?

Hélas ! qu'importe Aicard et son survol fatal
Autour d'une demi-colonne du *Journal?*
Qu'importe, hélas ! hélas ! l'académicien banal,
Grand comme une demi-colonne du *Journal?*

Et qu'importent les charlatans
Et les foules hurlantes ?
On n'est sublime qu'en fouettant
D'un large élan de l'âme et d'un fier coup de vent
Ces yeux, ces fronts et ces bouches en bas grouillantes ?
On n'est sublime qu'en montant
Au-dessus, au-delà, vers les solitudes géantes.

Atroce en bas, dans la cohue et le servage,
La solitude est belle en haut.
Parmi les hommes, qui firent d'elle un cachot,
Elle est la mort, qui souffre encore tous les maux.
Mais dans l'espace, loin des cages,
Elle est la pureté, le sidéral courage,
Et la lyre enivrée et sage,
Et la vie éternelle et planant à travers les âges.

*
* *

Par un été gonflé d'une sève infinie,
        Par un ardent beau jour
Où, comme une ombre inquiète au fond du génie,
        Roule un orage lourd,

Oiseau que l'homme a fait, je monterai peut-être
        Sur tes ailes de fer,
Pour m'en aller, dans ce grand ciel où l'on peut naître,
        Me mêler à l'éclair.

Et l'on me dira : — Fou ! La nue est allumée,
        Ce n'est pas le moment. —
Si, partons et volons, car dans ma main fermée
        Je porte un talisman !

Je n'ai pas peur du vent qui gémit sur ma tête
        Et qui chante, hymne ou glas.
Et si nous sommes assaillis par la tempête,
        Nous ne tomberons pas.

A ces volcans du ciel, à ces vents du cratère,
A cette foudre enfin,
Je n'aurai qu'à montrer, en riant au tonnerre,
Ce que j'ai dans la main.

*
* *

Ce que j'ai dans la main, l'homme, s'il le voyait,
Le repousserait d'une injure;
Car ce n'est rien de la Toison d'or qui brillait
Aux mirages de l'aventure.

Ce n'est pas une perle, un bonheur, un trésor,
Ni l'anneau bleu d'une sirène.
Ce n'est qu'un peu de sable noir qui paraît mort,
Un peu de cendre souterraine,

La cendre inerte et sèche et qui nous marque au pié
Avant qu'elle nous engloutisse;
La cendre où j'ai, captif, si longtemps travaillé,
Sous le joug et sous l'injustice;

La cendre où j'ai lutté, la cendre où j'ai souffert,
Comme un mineur bien loin sous l'herbe,
La cendre qu'on m'a mise en la bouche et qu'hier
Je fis vibrer au vol du Verbe.

Dans le Verbe je la sentis, comme un rayon,
En rythmes divins se dissoudre;
Et les êtres mauvais qu'elle a frappés au front
Sont tombés comme sous la foudre.

Cet humus des tombeaux s'appelle maintenant
Amour, Héroïsme, Energie,
Et cette cendre où se vautrait le ver rampant
A tant d'ailes, d'âme et de vie,

Qu'avec elle je peux, dans la lumière et l'air,
Monter au gouffre qu'un ciel dore,
Pour la porter aux dieux, pour confronter l'éclair
Et pour ensemencer l'aurore.

*
* *

La cendre dans ma main, c'est la semence d'une aurore.

F. T. MARINETTI

Poète franco-italien, né à Alexandrie d'Égypte le 24 décembre 1879, de famille italienne, fit ses études dans un collège français d'Alexandrie où il fonda, à l'âge de quinze ans, le journal littéraire *Le Papyrus*.

Œuvres : **La conquête des étoiles**, à la PLUME; **Destruction**, chez Vanier; **Le Roi Bombance**, au MERCURE DE FRANCE; **La Ville charnelle**; **Les Dieux s'en vont, D'Annunzio reste**; **Poupées électriques**; **Mafarka le futurisme** qui fit condamner l'auteur à deux mois et demi de prison, **Le Futurisme** chez Sansot, et tout dernièrement **La Bataille de Tripoli**.

Il tint plus de cinquante conférences sur la littérature française contemporaine et les grands poètes symbolistes dans les principaux théâtres italiens.

En 1905, Marinetti fonda à Milan la revue internationale *Poésia* dont il fut le directeur pendant cinq ans. Cette revue, ouverte à tous les courants de la poésie mondiale, fit une propagande très active pour le vers libre en Italie et prépara le premier groupement des poètes futuristes italiens.

Il lança le futurisme par un manifeste publié par le *Figaro* le 20 février 1909. Il élargit le mouvement à la peinture par le manifeste de la Peinture futuriste, signé par les peintres Boccioni, Carrâ, Russolo, Severini.

En 1911, Marinetti lança le Manifeste de la musique futuriste, conçu et signé par le musicien Balilla Pratella. Cependant M. Lugné-Poë jouait à Paris, au théâtre de l'Œuvre, le *Roi Bombance*, et l'acteur Maggi mettait en scène les *Poupées électriques* au théâtre Alfieri de Turin.

Marinetti assista pendant deux mois aux phases de la guerre italo-turque en Tripolitaine, en qualité de correspondant de l'*Intransigeant*.

Il collabora à presque tous les journaux et revues contemporains.

EN VOLANT SUR LE CŒUR DE L'ITALIE

Horreur de ma chambre à six cloisons comme une bière,
Horreur de la terre! Terre, gluau sinistre
à mes pattes d'oiseau!... Besoin de m'évader!
Ivresse de monter!... Mon monoplan! Mon monoplan!

Dans la brêche des murailles brusquement éclatées
mon monoplan aux grandes ailes flaire le ciel.
Devant moi le fracas de l'acier
déchire la lumière, et la fièvre cérébrale
de mon hélice épanouit son ronflement.
Il vibre en dansant sur mes roues raisonneuses

giflé par le vent fou des fantaisies,
tandis que les mécaniciens dans le noir logique de la cham-
[bre
me retiennent par la queue élastiquement
comme on tient en laisse une crf-volant...
Allons-y! Lâchez tout!...

J'ai le puissant bonheur de me sentir enfin

ce que je suis :
un arbre révolté qui se déracine
d'un coup de volonté et s'élance
sur son feuillage ouvert et bruissant
en poussant droit, tout droit contre le vent
l'écheveau bruissant de ses racines,
contre le vent!

Je sens ma poitrine s'ouvrir comme un grand trou
où tout l'azur du ciel, lisse, frais et torrentiel
s'engouffre avec délices.

Je suis une fenêtre ouverte, éprise de soleil
et qui s'envole vers lui!
Qui donc peut arrêter encore
les fenêtres affamées de nuages
et les balcons soûls
qui s'arrachent ce soir aux vieux murs des maisons
pour bondir dans l'espace?

J'ai reconquis mon courage massif
depuis que mes deux pieds végétaux
ne pompent plus le suc conservateur de la peur
dans la terre prudente!

Très haut! Plein ciel! Me voici appuyé
sur les lois élastiques de l'air! Ah! Ah!
et suspendu à pic sur la ville
et son désordre casanier
de maisons disposées comme des meubles serviables.

Je me balance à peine comme un lustre allumé
sur la place centrale, table servie,
aux plats fumants, nombreux, automobiles,
et dont les verres étincelants défilent
électriquement!

La dernière balle du soleil déclinant
me frappe, oiseau ensanglanté, mais qui ne tombe pas.

Je saute de branche en branche
sur la forêt énorme, illusoire des fumées
qui montent des usines.

Plus haut! Plus loin! Hors des murs!
C'est une émeute de croix qui s'avancent
entre les rangs rébarbatifs des cyprès policiers.
Les jardins sépulcraux crient leurs rouges et leurs verts.

Les marbres blancs ont l'air de mouchoirs agités.
Ce soir les morts voudraient me suivre...
Ce soir les morts sont ivres, les morts sont gais !
J'étais mort comme vous, je suis ressuscité !...

Le ciel est empesté par l'huile de ricin de mon moteur.
J'en ai partout : sur les yeux, sur la bouche... Une douche !
Estomac, mon estomac volant,
ne fais donc pas le dégoûté !
Il faut bien payer ton voyage par un peu de nausée...
Vomis donc sur la terre ! Dernier lest pour monter,
et pour jouer légèrement à saute-mouton
sur le dos velu des montagnes !
Campagnes géométriques ! Labours et prés carrés !
O tombeaux de géants ! Chacun aura ses quatre rangs
de candélabres verts que le soleil allume lentement.
Réveillez-vous, fermes tranquilles ! Ouvrez ! Ouvrez
les ailes rouges de vos toits pour voler avec moi
vers ton fou battement, Sicile, grand cœur de l'Italie,
jailli de sa poitrine dans l'élan des conquêtes !...

Enfin, enfin je puis entrer dans les rougeurs du couchant
en conquérant, parmi les grimpantes architectures
de la ville future au métal orgueilleux,
que les subtils crayons précis des nuages
dessinèrent dans mon cerveau d'adolescent !
Enfin je fais escale dans les golfes pourprés
de ce grand continent aérien !

Une immense odeur salée ? La mer !
La mer, innombrables rangs de femmes bleues
qui se dégrafent... Voici l'écume de leurs frêles nudités
entrelacées, qui se penchent vers la dernière
gorgée de lumière
dans le rond désert du ciel !
Ah ! laissez-moi rire de vous, voiliers tanguant sur place
insectes culbutés qui ne peuvent — laissez-moi rire —
et ne pourront jamais se remettre sur pattes !

Ilots prétentieux sous vos pompeuses robes vertes,
vous n'êtes pour moi que de plates
fleurs palustres rongées de mouches grasses!
Je vous dépasse en tourbillon
et je caresse à toute vitesse de la main
l'immense globe d'atmosphère,
dos énorme du danger massacrant
qui me sépare de la mer...

Je vois, je sens au fond, à pic
sous mes pieds,
l'épouvantable choc possible
contre la poitrine plus dure que la pierre,
de la mer!
Joie! ma joie!... Il faut bien que je lâche
les leviers, pour applaudir l'escadre!
Vingt tortues fabuleuses, immobiles,
avec les têtes des canons tendues
hors des carapaces métalliques
et tout autour le gai frétillement des torpilleurs
et des canots-crapauds,
qui gambillent sur leurs menues rames folles.
Les silhouettes des marins s'écrasent arrondies,
leurs visages gris-perle suivent mes applaudissements
comme on suit les cris bleus des oiseaux migrateurs.
Les larges cuirassés se taisent, mais ils reparleront
avec leur éclatante éloquence de plomb en éventail,
sur l'émail balayé de notre lac Adriatique!

Ah! Ah! Sombre vent africain,

vent balourd aux lenteurs hypocrites,
tu guettes mes distractions?
A quoi bon corriger ta dérive sournoise!
Je veux te laisser faire et profiter de toi!
Je m'envole en tes bras filandreux et mouillés.
A mille mètres sous mes pieds la mer noircit de rage.
Nous regagnons la terre? Elle a donc une odeur?

Mais quel est ce relent écœurant de caveau?
J'ai peine à lire et je me penche, le nez sur ma boussole.
Cette molle puanteur tombale c'est Rome,
ma capitale!... Ah! bah! Taupinière géante,
monceau de paperasses grignotées lentement
par des milliers de rats et de tarets...
Coupoles! Ventres gonflés de colosses flottants
dans les vapeurs violettes du soir!
Je les vois presque tous percés d'un clocher d'or,
poignard droit vibrant encore dans sa blessure sonore,
sur le funèbre maçonnement des ténèbres!...

Des trains? Je n'y crois guère!
On dirait de véloces serpents dont les anneaux braisillent,
qui nagent souplement par longs bonds cadencés
contre les énormes vagues agressives des forêts
en piquant des plongons dans le flux des montagnes.
De temps en temps les trains s'arrêtent
pour flairer les villages, charognes blêmes
dont ils pompent la vermine phosphoreuse
en faisant claqueter leurs ventouses rayonnantes.
Ah! que je sois un jour un poison foudroyant
dans vos ventres agiles et cadencés,
lorsque vous bondirez vers la frontière!

Gloire à vous, trains-serpents,
qui profitez de l'ombre pour vous emparer de la terre!
La lune a beau vous caresser en vous narguant
de ses longs persiflages de lumière...
La lune a beau montrer le coude reluisant
de son rayon lascif, pour découvrir
la nudité dormante et respirante des fleuves...

O lune triste, somnolente et passéiste.
que veux-tu que je fasse de ces flaques du déluge?
Je te biffe d'un trait, en allumant mon réflecteur
dont l'énorme rayon électrique est plus neuf
et plus blanc que le tien! Mon rayon se prélasse

sur les terrasses, inonde les balcons en amour
et furète dans le lit offert des jeunes filles.
Le rayon vagabond de mon grand réflecteur
brûle de gloire et d'héroïsme les ruisseaux murmurants
de leurs veines dormantes...
Mais j'ai bien mieux à faire, vent têtu!
Lâche-moi! A bas les pattes! Je regagne la mer!
La mer et son grand peuple emprisonné
qui hurle entre ses murs de fer.
Tous ses gardiens sont là. Tous les phares debout
d'autant plus effrayants qu'ils sont silencieux,
immenses et violents dans les ténèbres.
Les uns plongent partout leurs regards
de chasseurs affairés
et d'autres penchent leurs tiges d'or sur les flots noirs
comme des pêcheurs à la ligne lumineuse.

Phares! Pauvres pêcheurs désenchantés
qu'attendez-vous de cette mer vidée?
Levez la tête et regardez! Tous les poissons d'or gras
que vous cherchez frétillent en plein ciel!
J'aime à voler ainsi, comme un lourd papillon
en aveuglant de gestes et de cris
la prunelle douloureuse d'un phare pêcheur,
sans y brûler mes ailes.

Prenez garde aux cailloux, paquebots somnolents
qui roulez par les collines et les vallées de la mer,
sur les cent reflets-pattes de vos hublots rougeâtres!
Oh! je plains vos fanaux empalés sur vos mâts
et leur regard souffrant, harassé, qui soupire
vers l'eau bourbeuse et courtoise des ports.
Je vous plains d'être ainsi repoussés violemment
par la mer et le vent qui fait tourbillonner
sur vos voiles en pleurs
les voûtes grimaçantes de sa bouche ébréchée!
Là-bas ce sont des paquebots en déroute!

On dirait des usines envolées, fumantes, vitres en feu,
que le cyclone a brusquement
déracinées de toutes pièces.
Elles filent sur le noirceur vivante de la mer!
Et ce navire a l'air... Mais de quoi donc? J'y suis!
d'un grand moulin à moudre les étoiles!
Ses mâts pompent le ciel, et tout autour
une farine sidérale ruisselle hors des hublots!

Mais il faut résister à tous les coups du vent debout
qui m'arrête, et je tangue, et je roule, et je tiens
mon monoplan en équilibre,
en manœuvrant les deux gouvernails...
Un coup de pompe suffira pour me donner encore
le ronron velouté du moteur assouvi...
O bon carburateur! Coule donc grand ouvert
comme une blessure de héros!

Enfin mon cœur, mon grand cœur futuriste
a vaincu sa rude bataille millénaire
contre les barreaux du thorax.
Mon cœur vient de bondir hors de ma poitrine,
C'est lui, c'est lui, qui me soulève et qui m'emporte
avec son tourbillon sanguinolent d'artères,
Tournoyante hélice épouvantable!
Je suis fondu avec mon monoplan,
je suis la vrille colossale
qui perce l'écorce pétrifiée de la nuit.

Plus fort! toujours plus fort! Il faut creuser
profondément dans cette fibre momifiée par les âges.
Vais-je longtemps battre des ailes
comme un vautour cloué sur les vantaux du ciel?
Ce point résiste? Cherchons plus haut! Brisons
le triste vitrail de l'Aube jaunissante!
Hélice! forte hélice de mon cœur monoplan,
formidable vrille enthousiaste et volontaire,

ne sens-tu pas craquer les ténèbres exécrables
sous ton effort perçant ?

L'Ecorce empouacrante va perdant son opacité.
Quelle rage ! Hâtons-nous... Qu'a-t-elle donc
à s'opposer ainsi ?
Encore un grand effort ! Encore ! Encore !...
C'est presque fait : tout va tomber !
Encore ! Voici ! Voici ! Hourrah !
Un grand effondrement de pourpre emplit l'espace,
et le soleil juteux, fruit colossal,
saute avec joie brutalement
hors de sa molle gousse de ténèbres.

Habitants de Palerme ! Me voyez-vous venir ?
C'est moi ! Voyons, applaudissez,
car je suis un des vôtres !...
Mon monoplan a l'air d'un homme blanc, géant,
debout sur le tremplin des nuages, et qui se penche
les bras grands-ouverts pour piquer un plongeon
dans votre frémissante aurore sicilienne.

Dans cette rade mauve et baignée de silence,
ce village dormant
tire encore sur les yeux de ses vitres vermeilles,
machinalement,
le grand drap moelleux de soie bleue de la mer.
Et cet autre village comme un morceau de fer
chauffé au rouge ardent par le soleil
fume entre les tenailles mordorées de la mer.

Hourrah ! les jeunes cloches de Palerme
m'ont déjà aperçu ! Elles s'élancent joyeuses
sur leurs escarpolettes enfantines
et se balancent d'avant en arrière
pour ventiler leurs jupes de bronze ronronnantes
et leurs jambes mordues par un désir de liberté.

Me voici! Me voici, ô cloches de Palerme!...
Pour jouir de vos longs élancements sonores,
je coupe l'allumage et je file vers vous
comme un long canot blanc qui vient de soulever
son double rang de rames au bout d'une régate.

Tu m'apparais de loin, Palerme,
comme un formidable arsenal
défendu à droite, à gauche par les murs des montagnes
avec tes longues rues qui plongent dans la mer,
et leurs terrasses rapprochées qui serviront
de glissière au Dreadnought dominateur du monde.
Tes rues profondes ont dans leur creux le fiévreux
va-et-vient des calfats, et très haut le suave
déchirement des brises roses.

Siciliens! vous qui luttez depuis les temps brumeux
nuit et jour, corps à corps avec la rage des volcans,
j'aime vos âmes qui flamboient
comme les fous prolongements du feu céntral,
et vous me ressemblez, Sarrazins d'Italie,
au nez puissant et recourbé sur la proie que l'on mâche
avec de belles dents futuristes!...
J'ai comme vous les joues brûlées par le simoun,
l'allure élastique et violente des félins dans les herbes
et le regard criblant, qui refoule dans l'ombre
les dos visqueux et sursautants du policier et du bedeau,
Vous ouvrez comme moi toutes les souricières,
Les rats peuvent gaiement ronger nos manuscrits,
car nos moteurs écrivent en plein ciel
les strophes claires d'acier et d'or définitives!
Chacun de vous sait faire une justice hautaine
autour de son grand Moi dompteur et indomptable.

Fi de la pesante machine sociale!..
Fi de la triste mécanique des lois
et de son pauvre rendement de justice!

Mécanique enfantine aux rouages sommaires
qui brusquement accroche un miséreux tremblant,
pour le rouler, le triturer, le broyer stupidement,
et, *vlan*, par la fenêtre comme une gousse morte
au nom sacré d'une invisible majesté !

Alexandre MERCEREAU

Né à Paris en 1884.

Débuta dans les Lettres en 1901 en signant Eshmer-Valdor des poèmes et des chroniques dans *L'Œuvre d'art international.*

Co-fondateur de *La Vie* (Revue littéraire, 1904) ; *L'Association Ernest Renan* (pour la propagation des Lettres, des Arts, des Sciences, 1906) ; *L'Abbaye de Créteil* (phalanstère d'artistes, (1907); *La Rue* (journal pour la défense de Paris, 1911) ; organisateur des séances littéraires du *Salon d'Automne* (1909-1912) ; Correspondant de *Flamberge* (Revue belge de littérature et de sociologie) Co-directeur de *Vers et Prose*, revue de haute littérature fondée et également dirigée par le profond poète Paul Fort.

Œuvres : **Les Thuribulums affaissés**, poèmes (1904, La Vie, éditeur). **Gens de là et d'ailleurs**, contes (1902, l'Abbaye, éditeur). **Les Contes des Ténèbres** (1910, Eugène Figuière, éditeur). **La Littérature et les Idées Nouvelles**, études critiques, (Eugène Figuière, édit. 1912); **Les Paroles devant la Vie** (Méditations lyriques, 1912).

Collaborations : *La Revue du Bien*, *Les Écrits pour l'Art*, *Zolotoe Rouno* (Moscou), *Viessy* (Moscou), *Poésia* (Milan), *Les Bandeaux d'or*, *Podkrkonosské Rozhledy* (Prague), *Mladobo-Leslavské Listy* (Prague), *Isis*, *Pan*, *L'Art libre*, *Le Centaure*, *Les Cahiers de Mécislas Golberg*, *La Grande Revue*, *La Revue d'Europe et d'Amérique*, *L'Œuvre*, *La Revue Indépendante* (chronique hebdomadaire sur la Littérature et les Idées), *Paris-Journal* (Critiques des Livres), *Der Welt spiegel* (Berlin), etc., etc.

A consulter : **Alexandre Mercereau** (essai critique, Figuière édit.) par Jean Metzinger ; **Toutes les lyres** anthologie-critique, 3e série par Florian-Parmentier, **Die lyrische Bewegung im Gegenwartigen Frankreich** par Otto et Erna Grautoff (Eugen. Diederichs, édit. Iéna) ; **Frantzozkœ Iskousstvo** par Tougendold (Saint-Pétersbourg) ; **Lysty Literackie z Parysa**, par Antoni Lange (gazeta Wieczorna, nos 688-689) **Prosateurs Français** (Renaissance contemporaine éditeur) ; **De la Poésie scien-**

tifique par René Ghil; **The contemporary French Poétry,** par F.-S. Flint (The Poetry Review, édit. Londres), l'**Ère du Drame,** par H.-M. Barzun. (1912), etc.

Iconographie : *Poésia* (1909), *Je Sais Tout* (1910), *L'Écho* (1911), *Excelsior; Paris Journal, Revue de France.*

ET LES VITRAUX D'AUTEL SAIGNENT SUR DES DOULEURS

Royale adoratrice exclusive du Moi,
déesse magnifiant son unique superbe,
Elle apparaît de perle en un écrin de rêve,
et se veut créatrice absolue des émois.

Elle s'inscrit de pierre au missel de la vie
feuilleté chaque jour des prêtres de sa chair,
dont s'épuisent les yeux à déchiffrer l'envie
que peut représenter ce divin caractère.

Le soir, agonisant sur l'autel de mystère
où l'ont divinisé ses pieux adorateurs,
monte avec le parfum précieux des prières,
monte vers Elle mais sans atteindre à son cœur.

« Sur des autels d'onyx aux marches de carrare,
parmi la perle, et l'or, et l'améthyste rare,
je voudrais, ô Beauté! meurtrissant mes genoux,
par la prière atteindre, unique, jusqu'à Vous,

Ostensoir d'or céleste en des voûtes hymnaires,
Archangélique encens des Aurores d'Espoir,
vaporisée Caresse émanée d'encensoir
dans l'éblouissement d'éclatants luminaires. »

Elle reste de pierre, et du missel de Vie
les prêtres de sa chair tournent la page avide,
la page de silence impuissante à donner
la parole qui doit la faire frissonner.

« Je me voudrais traîner sur tes dalles de marbres,
ainsi que traîne l'ombre au pied fier des grands arbres,
sans me lasser jamais de contempler sans fin
le sphinx mystérieux de ton corps hyalin,

« Calice d'amour mort, de voluptés défuntes,
mysticité florale à l'émanant poison
de délice mortel, d'ivresses inatteintes,
ciboire du nectar d'ambroisiaque boisson. »

Elle reste de pierre et du missel de Vie,
les prêtres de sa chair déploient la page avide
qui aspire leur sang et dessèche leur cœur...
... Et les vitraux d'autel saignent sur des douleurs.

ON A CRUCIFIÉ LE SOLEIL UN MATIN...

Des gouttes d'heures sombres clapotent doucement
au silence des cathédrales.

Les filles de l'encens s'angoissent tristement
sur la blancheur grise des dalles,
et pleurent,
des heures.

Les filles de l'encens s'étiolent doucement,
sans plaintes dans les nefs,
elles s'étiolent
et s'étonnent
chastement.

On a crucifié le soleil
avec ces vitraux sombres comme des prêtres,
comme des heures
qui pleurent :

le soleil s'est déchiré
aux épines des grands saints
peints.

On a crucifié le soleil,
et son or sur les dalles saigne.
L'orgue n'a plus sa voix
si belle d'autrefois ;
il sanglote des psalmodies
lentes comme des prêtres.
comme des heures qui s'ennuient.

Les filles de l'encens rêvent
et pensent : le Dieu
doit être bien chagrin,
sans doute,
puisqu'il lui faut des lieux
si triste de crucifiement,
pour prier son grand dédain
des choses, que lui sont les humains.

Les heures stagnent, goutte à goutte,
au silence des cathédrales.

Les filles de l'encens sanglotent sur les dalles :

On a crucifié le soleil un matin !

LE SONNEUR DES AGES

Dans le beffroi du malheur,
sur la montagne de roche,
d'airain, de cuivre et de fer,
dans le beffroi d'enfer,

au long, tout au long des heures,
carillonne et sonne, sonne

le lourd tocsin de sa cloche,
le vieux sonneur des Temps Impairs.
De pieux encens grisent
sa pauvre âme grise.

Le sonneur est visionnaire
et possédé;
En son beffroi solitaire,
se sont juchés
les hiboux et les chouettes,
maints oiseaux et maintes bêtes
de son idéalité.

Le sonneur, branlant sur ses jambes folles,
ses deux bras au ciel comme un janséniste,
a damné son âme, sa belle âme noble
à quelque projet de grandeur sublime.

Depuis que la terre est en tournoiement.
son vieux corps de possédé,
son vieux corps qui cloche,
agite la cloche
des inanités,
sans arrêt, bon an, mal an.

Il a sonné
quand est née
la douleur humanitaire,
pensant ébranler la terre
du souffle de la pitié.

Il a sonné des épithalames
aux noces des lois iniques,
(n'entendez-vous point un glas?)
et fait d'étranges musiques
lorsque trépassaient les âmes
pour vivre dans l'au-delà
(n'entendez-vous point son glas?)

Depuis longtemps, depuis toujours,
le vieux sonneur a vu l'amour
mis en un cercueil d'Utopie,
la-bas dans la mer de lait,
en Thulé
l'inconnue,
(Las!
n'entendez-vous point un glas
dans les nues?)

Il a jeté par volées
le vol de la vérité
en triangularité,
mais tout a passé
par les méchants effacé.

Sa voix large de tocsin
d'airain,
sa voix de vieux solitaire
a brâmé l'appel austère :
« Frères! »,
Et les échos ont roulé
des silences acharnés!

Folle, la cloche a hurlé
à détourner les étoiles
de l'orbite accoutumé..,
Nul vaisseau n'a mis la voile
vers le vieillard possédé!

A l'ors,
il a roulé des sanglots
par larges quartiers de pourpre
dans la cloche grosse et lourde,
et tortionné ses os
à secouer l'alme gourde...

Des rires ont répondu
de tous les côtés venus.

Ces rires ont tournoyé
Comme des oiseaux de proie
autour du beffroi,
et la cloche a ricané...

Le vieux sonneur solitaire
a quitté le lieu d'enfer
où la cloche ricanait
des glas morts, qui sanglotaient.

Bons braves gens, voici tout blanc,
de candeur et de temps,
le vieux sonneur des âges
venu du lointain pays des mirages!

Bons braves gens, laissez passer
le sonneur des temps passés,
car le sonneur est un fou,
il a toujours été fou
et sa cloche est bien fêlée
depuis mille et mille années... !

il a toujours sonné ses glas
avec sa cervelle et son crâne!

SOIR ROMANTIQUE

Bien lisse, et propre, et romantique
était le beau parc tranquille.
O le décor mélancolique
d'antan! Les rêves
nostalgiques des romanesques!

Bien lisse et propre était le parc,
avec le bleu de son grand lac,
ses cygnes de Sèvres figeant,
dans le lac bleu lamé d'argent,
leur mouvante immobilité,
ses beaux cygnes de kaolin pur,
ses beaux cygnes au cou bien blanc,
avec des prunelles d'azur
et d'or, que la lune en se baignant
faisait rêver sur le grand lac,
sur le grand lac bleu du bleu parc.

Les feuilles, en tombant, faillaient
faner la fauchaison de nacre
des pâquerettes, passant l'albe
blancheur des cygnes figés
dans leur calme immobilité,
des pâquerettes attendant
que les effeuillent les doigts roses,
aux ongles pétris d'aurore,
de la châtelaine d'antan.

Et les feuillages vert-rouillés,
des nocturnes rayons mouillés,
gazouillaient leurs chuchetis, gazant
la voix d'or trop grave du vent.

Il était là le très vieux banc
où l'amoureux, s'agenouillant,
avait sculpté de ses genoux
le serment d'amour éternel :
il était là le très vieux banc
où l'amoureuse avait pleuré
parmi l'hysope et la verveine
quand ululaient loin les hiboux
annonciateurs d'heures funèbres,
où tristement, oh ! tristement,
la tristesse de l'amant

avait souventes fois prié
pour la belle âme
de sa dame.

Et sur le beau lac bleu glissait
la blancheur des cygnes
immobiles.

Il est passé, elle est passée
l'amant et l'amante du rêve,
et tous deux étaient enlacés.
Ils étaient bleus, ils étaient neige :
velours d'habits, blancheur de chair,
son pourpoint était lamé d'or
et son corsage de lumière.
Il a passé, elle a passé
ô les doux amoureux d'alors !

Et par-delà le bois sonnait
triste, et triste, et morne, et lent,
cuivre de cor ou nacre d'olifant.

Sans doute l'amante coupable
goûtait là du fruit défendu,
et l'amant, un page pendable,
y risquait d'être pendu ;

Sans doute au loin le castel
devait frissonner de terreur ;
On cherchait partout l'infidèle
et le page spoliateur.

Et sur le grand lac bleu du grand bleu parc complice,
les cygnes ont avancé
leur fière immobilité...

O ! le décor mélancolique,
du si vieux bleu parc romantique.

ENTENDS LE VENT HEURTER AUX PORTES

Entends le vent heurter aux portes
ainsi qu'un pauvre sans logis;
on dirait qu'une amante implore,
quelque miséricorde aussi.

Le vent stride dans les serrures
un cri du dernier jugement;
on sent qu'ailleurs la vie s'emmure
dans la crainte et l'étonnement.

Il glapit des oiseaux de proie
dans l'air où passent des terreurs,
des gargouilles de fonte aboient
dans les impasses en rumeurs

Voici que se tordent les arbres
en lamentations, dans la nuit,
sous la pluie fauve des feuillages
que l'affolement rend stupides.

Le vent hurle sous ma fenêtre,
faisant geindre les vieux carreaux,
ma pensée fuit avec le reître
en un vertigineux galop.

... ET MON CŒUR SE MEURT DE ROMANCE

Des pétales de clair de lune
pantellent, morts, dans la nuit brune,
pleurant d'argent dans le silence.

Le vent gémit comme un vieux cor ;
On entend des cliquetis d'or
dans les pollens sombres des lys.

Oh! frisson de musique ultime,
déverse tes sanglots intimes
en mon cœur âpre qui s'indole!

Très-Vieil hibou des temps passés
triste scrute mes sens lassés,
triture et pétris mon malheur!

Voici que geint, comme une femme
qui laisserait glisser son âme
dans l'onde du bassin de pierre,

le jet d'eau que sans fin fleurit
la volubilité des ris
qu'énerve étrangement le soir.

Des pétales de clair de lune
pleurent d'argent dans la silence...
et mon cœur se meurt de romance.

OFFRANDE A LA MORT

Amante des floraisons tombales,
chlorotique fleur des pavots,
entends le choc dru sur tes dalles
sonores de mes pauvres os.

Je viens t'apporter la couvée
d'oiseaux de Mort que j'ai trouvée
dans le jardin de mon ennui.

J'ai glané dans le vieux parterre
où l'on a semé des grand'croix
et des morts tout nus dans la terre
avec des cyprès près de soi.

C'est de l'habitacle de nuit
que j'ai cueilli ces dionées,
au pur jardin de mon ennui.

Pour te plaire mon androgyne
j'ai fait plus ample la cueillée
de feux-follets et d'apocynes
par les soirs mornes des veillées.

Voici l'offrande de mon cœur
que, seule, enlinceule mon âme;
accepte-les avec ces fleurs.

Fais-moi mourir de bon trépas,
ô toi sur que j'ironisais
en te forgeant quelques bouquets
de vieux dédains qui n'étaient pas.

Puis tiens, c'est l'holocauste, dame!
d'oiseaux de Mort et de douleur
qui sont issus de ma pauvre âme.

1901 à 1904.

Jacques NAYRAL

Né à Remiremont (Vosges)

Débute dans la littérature en novembre 1908 avec un roman sur les mœurs politiques de la province, le **Miracle de Courteville**. A publié depuis : **A l'Ombre des Marbres**, poèmes (1909), **la Dentelle des Heures**, poèmes, 1910, **l'Etrange Histoire d'André Léris**, curieux roman divisé en quatre épisodes dans lesquels l'auteur se révèle tour à tour observateur et psychologue pamphlétaire, conteur tragique et surtout peintre émouvant de la montagne vosgienne. A fait jouer, seul ou en collaboration, diverses pièces de théâtre.

A collaboré ou collabore, comme conteur, chroniqueur, critique littéraire et dramatique, à *Gil-Blas*, *Les Sports*, *La Petite République*, *Paris-Journal*, *Les Pages Modernes*, *La Revue Indépendante*, *Vers et Prose*, *Revue d'Europe et d'Amérique*.

A consulter : ALEXANDRE MERCEREAU. **La Littérature et les Idées Nouvelles** ; FLORIAN-PARMENTIER : **Anthologie-critique**.

Iconographie : *Pages modernes* (1909), *Comœdia* (1911) **Anthologie-critique** (1912), Salon d'Automne (1911) peinture par Albert Gleizes; Société nationale des Beaux-Arts, 1909, buste par Charles Joly ; *A l'Ombre des Marbres*, croquis par Jules Adler.

LA MASURE

La très vieille maison, sur la berge basse et grasse,
Avec ses murs aux équilibres inquiétants,
S'écroule et glisse, lourde et lamentablement lasse,
Vers l'eau qui coule, lente, lente comme le temps.

Lente et patiente, l'eau, rongeant la terre molle,
Décharne les fondations que lèche le flot.
Mais elle ne sent plus, la maison que l'âge immole,
Sur ses os la caresse indifférente de l'eau.

Elle s'écroule et s'effrite par toutes ses pierres ;
Ses fenêtres ont perdu l'abri de leurs volets.
Je pense à ces gens, très vieux, qui n'ont plus de pau-
[pières,
Parce que, d'avoir trop pleuré, leurs yeux sont brûlés.

Les hommes ont peur de la maison noire qui croule,
Et leur course se hâte quand ils passent auprès,
Tandis que dans leur mémoire une histoire de goule
Ressuscite, avec une odeur vague de sang frais.

Tout là-bas, très loin, les maisons de la ville neuve
Erigent leurs pignons raides et leurs toits luisants,
Dames pimpantes qui fuient le contact de la veuve
Parce qu'à sa jupe suinte la fange des ans.

Les maisons neuves luisent très loin, car l'avarice
Des hommes n'a point osé posé sa griffe là
Où la masure étale sa poignante immondice,
Que la peur d'immense solitude enlinceula.

Pas plus qu'ils n'oseraient franchir le seuil de sa porte,
Les hommes n'osent à coups de pic la jeter bas,
Fous de la peur que les écrase avec les plâtras
Tant d'ombre ancienne amoncelée en la maison morte.

* * *

Or elle n'est point trépassée,
La veille maison affaissée
Dont s'écroulent les arcs-boutants

Dans l'eau qui toujours coule, coule,
Froide et lente comme le temps,
Dans l'eau monotone qui roule
Ses flots mouvants comme une foule.

Elle n'est point morte, la très veille maison,
Car, devers le soir, à l'heure où les hommes ont,
Comme dans la mort, enseveli dans l'ouate
Du sommeil leurs vacarmes, heure du repos,
Quand le pasteur rêve à la lune pâle, ou hâte
Vers l'étable le trotte-menu des troupeaux
Et laisse un dernier chant mourir à ses pipeaux ;

Alors, de la morne masure,
Suintant par chaque fissure, chaque embrasure,
Sourd et s'allonge sur le flot visqueux et las
L'âpre tristesse condensée en la demeure,
Et tombent, comme la douleur d'un lointain glas
Ou de hurleurs perdus là-bas vers quelque leurre,
Plaintes, sanglots, soupirs, rancœurs, râles... C'est l'heure
Où la vieille demeure pleure.

Pleurs, sanglots, que n'entendent point
Les hommes fermés à l'amertume qui point
Les choses, râles, larmes, sanglots, soupirs, plaintes,
Dont celui qui, de fortune, les ouïrait :
— C'est dirait-il, le vent venu de la forêt
Qui disloque les ais et fait craquer les plinthes. —

*
* *

Non, ce n'est pas le vent, pas plus que les esprits,
Qui pleure dans la maison vieille aux ais pourris.

Jadis, elle a connu la gloire d'être neuve.
Ses fenêtres alors étaient de jeunes yeux
Et regardaient, d'un air ironique et joyeux,
Couler l'eau pesante du fleuve.

Un corsage de fleurs habillait ses murs clairs.
Ses tuiles au soleil la couronnaient de flamme.
Alors elle goûtait de toute sa jeune âme
L'été calme rayé d'éclairs.

Elle ne cherchait pas à savoir s'il est sage
De jouir d'aujourd'hui sans songer à demain,
Et si le bonheur laisse, après l'ardent hymen,
Des ruines sur son passage.

De toute sa jeunesse et de toute sa foi
Elle chantait son hymne à l'éternelle vie
Et ne se doutait pas qu'elle fût asservie
A l'implacable de la Loi.

Et la jeune maison, vainement triomphale,
D'un halo de bonheur n'a resplendi qu'un jour,
Parce qu'elle était belle et parce que l'amour
Y passa comme une rafale.

L'amour passa, l'amour... Aujourd'hui
Tout s'en est allé, tout s'est enfui,
Vite, au galop des minutes brèves,
Tout s'est enfui, les rayons, les rêves,
Tout est mort, vite, après avoir lui —
Telle de l'écume sur les grèves.

Avec son toit dartreux, ses yeux sans regard,
Il semble que toute sève y soit séchée,
Et la vieille demeure reste penchée,
Prête à choir, eczémateuse, l'air hagard,
Comme un vieux vagabond que ronge l'ulcère
Et qui roule, les yeux troubles, au fossé,
Sans qu'on sache quel vice ou quelle misère
De ses mains impitoyables l'a poussé.

L'amour passa, l'amour... L'eau d'oubli lèche les murs
Et sans cesse entraîne là-bas les ferments impurs
Qui sans cesse suintent de la masure qui souffre.

L'amour passa... La très vieille maison pleure et souffre
Et peut-être se souvient, en attendant qu'au gouffre,
— Elle, et ses murs dartreux et ses ais inquiétants,
Et la douleur qui sourd de ses yeux éteints, — l'emporte
Comme fait le vent d'automne d'une feuille morte,
L'eau qui coule implacable et lente comme le temps.

Inédit.

L'ETANG AUX LARMES

Toutes celles qui sont passées,
Tristes, joyeuses, toutes celles,
Laides, belles, qui sont passées,
— O les pleurs des violoncelles
Et les guitares cadencées! —
Toutes celles, dans les vacarmes
Du jour ou les sommeils de l'ombre,
Toutes celles, Dieu sait le nombre!
Avec du soleil ou des larmes
Dans l'abîme de leurs prunelles,
Qui passèrent, les éternelles,
Les éphémères, qui passèrent,
Et puis dont les pas s'effacèrent,
Bonheurs, images périmées,
Rayons éteints, cendres, fumées!

— Si les aubes sont abolies,
Si l'aurore, ironique leurre,
Est gisante au linceul de l'heure,
— Ah! les lentes mélancolies
Coulant de la harpe dolente! —
Si l'eau de l'étang, qu'ensanglante

La pourpre morte des costumes,
Enlinceule de mornes soies
Mille douceurs, mille amertumes,
Mille douleurs et mille joies,
Si quelque funeste génie
Ressuscite un cri d'agonie
D'un monde défunt dont la porte
Est close dans l'ombre infinie,
Passant d'une heure, que t'importe! —

Dans les sentiers, dans les allées
D'argent et d'or rouge sablées,
Dans les palais, dans les chaumières,
O toutes celles, les premières,
Les dernières, qui sont allées
Vers les bergers, vers les orgies,
Lascives, de vin frais rougies,
Ou chastes, roidement vêtues
Et passant, telles des statues,
Dans la pompe des liturgies
— O douceurs éteintes des flûtes
Et les violes si lointaines! —
Nymphes qui chantaient aux fontaines,
Et vous qui pieusement lûtes,
Inquiétudes et délices,
O mensonges de vos fronts lisses,
Le psautier d'amour aux offices!

O Reines, Déesses, Bacchantes
Les Courtisanes coruscantes
Au cirque éclatant de Byzance,
O filles de Lesbos expertes
En l'art de suprême plaisance
— Quel dieu vengera telles pertes! —
Guerrières, Châtelaines, Fées,
Dont les noms brillent aux trophées,
Semeuses d'amour, de colères,
Et qui s'allongent, étouffées,

Sous les poussières séculaires
Ou le marbre froid des églises,
Et les Marquises, les Bergères,
Les Amintes, les Cydalises,
Dans les pénombres bocagères,
Et celles pimpantes, légères,
Sous la rondeur des crinolines
— O les crissantes mandolines,
Le râclement vieillot des vielles ! —
Toutes celles qui sont passées,
Eblouissant tous les Alcées,
Toutes celles qui sont passées,
Beaux épis qu'ont rongés les nielles
De l'heure et qui gisent plongées,
Dans l'effroi noir des hypogées

Oh ! la plainte faible dans les saules
Penchés en cercle sur l'onde morne,
Dans les branches tremblantes de l'orne,
Comme à travers les barreaux des geôles,
Dans les feuilles pleurantes du tremble,
Le gémissement profond qui semble
Sourdre du plus noir de l'eau sanglante
Et s'élargir, en sorte que plante,
Arbre, roc, onde, tout pleure et tremble !

Mais il passe, sous le couvert des yeuses,
Enlacés et bercés d'un rythme si tendre,
Des amants et des amantes radieuses.
Ils s'en vont, sans rien voir et sans rien entendre
Qu'au long de leurs chevelures la lumière
Et l'ivresse des mots câlins sur leurs bouches.
Ils s'en vont vers la volupté de leurs couches,
Et pas un d'eux n'entend, comme une prière,
La plainte qui s'élève du fond du gouffre ;
Pas une d'elles n'entend le cœur qui souffre,
Et, comme un gueux qui geint derrière les portes,
Va mêlant ses larmes aux larmes des mortes,

Parce qu'il est seul avec ses épouvantes,
Tout seul, parmi l'essaim chantant des vivantes.

Inédit.

TOUSSAINT

Le ciel bas, les jardins dépouillés, et les feuilles
Mortes jonchant le sol des parcs décolorés.
Novembre, lourd linceul aux étés expirés !
O Nature, lugubres jours où tu t'endeuilles.

Des glas emplissent l'air d'un morne tintement
Qui s'effondre du haut des tours et des coupoles.
La foule des vivants aux vastes nécropoles
Porte sa souvenance et son recueillement

. . . .

En ces jours où notre âme aux tristesses se plonge,
O vous tous qui dormez côte à côte entassés
Dans la fosse commune, ô pauvres trépassés
Qui gisez là perdus, c'est à vous que je songe.

D'être ainsi confondus vous êtrs morts deux fois,
Et vous êtes plus seuls de dormir pêle-mêle,
Sans que de vos passés plus rien ne se révèle,
Rien, pas même vos noms sur une croix de bois.

Nul ne prie à genoux sur la tombe anonyme
Où notre indifférence a couché vos débris,
Et vous êtes, près des sépulcres refleuris,
D'éternels oubliés dans le deuil unanime.

Quel horrible destin a, d'un geste brutal,
Englouti dans ce trou vos tragiques poussières,
Sans linceul et sans croix, au sortir des chaumières,
De la prison peut-être ou du noir hôpital?

Et pourtant, parmi vous, il en est qui sans doute
Furent jeunes et beaux, triomphants, admirés,
Et rêvèrent des paradis démesurés
Entrevus par delà l'horizon de la route.

Il en est que l'amour et ses enivrements
Ont portés jusqu'au seuil des Edens chimériques,
Il en est qu'ont bercés les mensonges lyriques
Et le leurre adoré des éternels serments.

Ceux-là furent aimés. Ils ont pris de la vie
Ce qu'elle a, nous dit-on, de plus grand, de plus beau,
Et, quoique descendus dans l'effroi du tombeau,
Peut-être leur destin vaut-il qu'on les envie.

Quelque ultime rayon peut-être accroche-t-il
Un sourire aux parois du cachot infrangible,
Peut-être un souvenir de l'étreinte indicible
Flotte-t-il dans leur nuit comme un parfum subtil.

Mais d'autres ont vécu sans foi, sans espérance,
Courbés par la misère et l'incessant labeur,
Esclaves de la faim, forçats de la douleur,
Et la mort fut pour eux comme une délivrance

Sans habits et sans pain, sans gîte et sans repas,
Vivre ne fut pour eux qu'une longue agonie;
Ils ont passé sans bruit, triste foule honnie,
Du néant de la vie à celui du trépas

Ceux-ci n'ont-ils pas droit aux revanches futures?
Se peut-il qu'à jamais ils se soient endormis
Sans espérer les jours de justice promis
A ceux qui n'ont connu que peines et tortures?

Méprisés dans la vie, oubliés dans la mort,
Dans le charnier hideux qui leur sert de demeure,
O Justice éternelle, attendent-ils ton heure,
L'heure du jugement qui punira le fort?

Et ne semble-t-il pas que déjà l'on entende
Monter du gouffre d'ombre où leur misère gît
Le cri de leur rancune immense qui rugit,
Et que de leur caveau la muraille se fende?

Allez-vous donc surgir, tous, les déshérités,
Vous, morts, et vous, vivants qu'a tordus la souffrance,
Allez-vous, flot roulant la haine et la vengeance,
Balayer les orgueils et les iniquités?

Allez-vous déferler enfin, torrent de lave
Impitoyable, aux hauts palais étincelants
Où les riches subiront, vaincus et tremblants,
Le hourra triomphal du pauvre et de l'esclave?

Jours sinistres et grands! Dans des ruisseaux de sang
La Ville trempera sa robe éclaboussée.
Les palais, oscillant sous l'énorme poussée,
S'écrouleront aux pieds du Peuple tout-puissant.

Car l'heure doit sonner, humble plèbe anonyme,
Où tu pourras bâtir ton temple à la Beauté,
Et contempler tes dieux, Justice et Liberté,
Dans la réalité de ton rêve sublime.

*
* *

Leurre, chimère, rien n'a remué. Le vent
Effeuille mollement de pâles chrysanthèmes.
Nulle voix n'a jeté ces sanglants anathèmes.
Parmi les trépassés je suis le seul vivant.

Le cimetière est vide, et je vais, solitaire,
Le long des tertres nus et des marbres fleuris,
En regardant flotter dans les cieux assombris
Le disque désolé de la face lunaire.

Pourtant, comme un lointain tonnerre, des bruits sourd
Roulent confusément sur Paris qui sommeille,
Et j'écoute, doutant si je rêve ou je veille,
L'indécise rumeur qui monte des faubourgs.

(*A l'Ombre des Marbres*).

NOVEMBRE

Novembre pleure sur la ville.
Oh! la longue plainte du vent
Ainsi qu'un appel décevant!
Oh! la plainte du vent stérile!
La plainte du vent sur la ville!

Le brouillard rampe au long des quais.
Lourd, il s'accroche aux branches nues
Le long des mornes avenues.
— Où sont les fleurs sous les bosquets,
Aux jardins qu'inonde la pluie? —
Au fond du ciel couleur de suie
Un flot de nuages cendrés
Roule par bonds démesurés
Comme une cohue indocile...
Novembre pleure sur la ville.

*
* *

Novembre pleure sur les bois.
Oh! la plainte du vent hagarde,
Ainsi qu'un râle qui s'attarde!
Oh! sa plainte comme une voix!
La plainte du vent sur les bois!

Les feuilles tombent une à une.
Les hauts troncs, fendus et mouillés,
Tendent leurs longs bras dépouillés.
— Où sont les jolis clairs de lune
A travers leur épais berceau? —
Tout meurt. Même sur un roseau
Pas un oiseau qui se balance,
Pas même dans le lourd silence
Le sifflet d'un merle narquois...
Novembre pleure sur les bois.

*
* *

Novembre pleure sur la plaine.
Oh! la plainte du vent qui fuit
Ainsi qu'un souffle dans la nuit!
Oh! sa plainte comme une haleine!
La plainte du vent sur la plaine!

Les champs jusqu'au terne horizon
Etendent leur nudité grise
Que clôt une ligne imprécise.
— Où sont les talus de gazon
Et l'or des moissons triomphales!
Les prés gisent sous les rafales,
Décolorés et défleuris.
Le ciel bas sur les champs meurtris
S'effondre, et la brume se traîne...
Novembre pleure sur la plaine.

*
* *

Novembre pleure sur mon cœur.
Oh! le long de la cheminée
La plainte du vent obstinée!
Sa plainte pleine de rancœur!
La plainte du vent sur mon cœur!

Les heures, les heures si brèves
Glissent rapides comme un flot
Et coulent avec un sanglot.
— Où sont les chansons de nos rêves
Et les ivresses de jadis? —
Des cieux mornes et refroidis
Sur mon cœur pleure la tristesse.
La mort sur mon âme en détresse
Allonge son linceul vainqueur...
Novembre pleure sur mon cœur.

(*A l'Ombre des Marbres*).

LA PENDULE

Le vent hurle, ce soir, avec de longs sanglots
Et fait tourbillonner la neige de décembre.
J'ai le plaisir douillet d'être dans une chambre
Bien chaude, que défend l'abri des volets clos.

Une lampe, d'écrans épais emmitouflée,
Eclaire faiblement les objets familiers
Aux contours vagues, et les angles sont noyés
D'ombre tiède, comme une ouate amoncelée.

Rien n'est plus doux que cet effacement discret
Des choses dont on sait les présences amies,
Et qu'on devine autour de soi comme endormies,
Plus tendres d'être ainsi, dans l'intime retrait.

Je suis tout pénétré d'une exquise paresse.
Mon corps dans le fauteuil à l'assoupissement
Propice s'allonge délicieusement,
Et toute la bonté des choses me caresse.
Je fume, je rêve, et, dans l'ombre où tout se fond,

Mes yeux demi-clos et ma pensée embrumée
Ne distinguent plus bien si c'est de la fumée
Ou des rêves qui s'envolent vers le plafond.

Je voudrais vivre ainsi des heures, des années,
Lentement, tièdement, sans penser, sans songer
Que le temps court et que je suis un passager
Qu'engloutira le flot haineux des destinées.

Et voici que j'entends le bruit, l'horrible bruit
De la pendule, avec son tic-tac implacable
Qui mesure le temps sans hâte, et qui m'accable
De son morne refrain : — L'heure fuit, l'heure fuit...—

Je saisis l'odieux instrument, et je casse
Je ne sais quel ressort de ce monstre d'acier.
Là! Je n'entendrai plus l'appel du balancier
Résonner ironique au fond de ta carcasse!

Je m'apaise. Au fauteuil paresseux je m'étends,
Et peu à peu, dans ma muette solitude,
Je retrouve ma chère et tiède quiétude
Et la sérénité de vivre hors du temps.

Mais tout à coup, là-bas, déchirant le silence
Et violant l'abri de mon intimité,
Une horloge lugubre avec férocité
Annonce : — Il est minuit. Un jour nouveau commence... —

(*La Dentelle des heures*).

Georges PERIN

Né à Metz, le 1er novembre 1873.

Œuvres : Poèmes, **Les Émois Blottis** (BIBLIOTHÈQUE DE LA PLUME. 1902.) **La Lisière Blonde** (SANSOT. 1906). **Le Chemin, l'Air qui glisse...** (GRASSET. 1910).

Prose : **L'Expiation** (MESSEIN. 1905). **Les Rameurs** (GRASSET. 1911).

Collaboration (poèmes, études critiques ou nouvelles) : *La Plume*, *Mercure de France*, *Revue Littéraire de Paris et de Champagne*, *la Phalange*, *Pan*, *Revue des Lettres et des Arts*, *la Grande Revue*, *Vers et Prose*, *l'Occident*, *etc.*, *et au Gil Blas et à Paris-Journal*.

A consulter : J. R. AUBERT ET MARSAC : **La France contemporaine.** G. APOLLINAIRE : **La Poésie symboliste.** — A MERCEREAU : **La Littérature et les Idées nouvelles.** — GRAUTOFF. **Lyrik in Frankreich.**

Iconographie : Touche-à-Tout (15 juin 1911).

PAYSAGE

à Jane Rabuteau.

Les petites peines qu'on a dans le printemps
Passent avec, là-bas, de tout légers sillages,
Si furtives, la voile en deuil, les mâts chantants,
Si discrètes, de l'azur doux dans les cordages,

Qu'on regarde, et voici qu'on ne sait même plus
Pourquoi l'on a pleuré tout bas sur leur passage,
De quelle île d'oubli, de quel pauvre rivage
Leurs deuils si blancs, et roses presque, sont venus...

La fine brume d'or effacera leurs traînes,
Le bon soleil leur tend ses sourires subtils,
Vient sans faire semblant... et les petites peines
Glissent douces, et vont voguer dans les avrils.

Tant d'amour chante au cœur frais de la jeune année.
Le ciel appuie une caresse sur les yeux,
Comme des doigts passant... et son rêve est soyeux
Et translucide dans la belle matinée.

Une ouate emplit l'air de ses vertiges blancs.
La petite flottille hésitante, en sillage
D'or, descend la vallée au fil clair du printemps,
Et glisse dans l'azur très doux du paysage...

(*Les Emois Blottis*)

AU TOURNANT CLAIR DE LA RIVIÈRE

Il n'y a qu'une rue ; au bout, c'est la rivière,
Car la rue y descend tout droit : et par moment,
Suivant encor sous l'eau molle sa trace claire
Vers leur doux éternel inaboutissement,
Par groupes, des brebis — de peureuse manière —
Y vont boire, dans le calme, docilement.

... Oh ! devant le petit village qui la garde,
La voyez-vous?... Elle se tourne, elle s'attarde ;
Dans sa grâce mouvementée et libre, elle a
Comme, au passage, un coup nonchalant de sa traîne,

La rivière des vals qui s'avance en la plaine
Pour arrondir la petite anse que voilà,
La rivière des monts qui coule harmonieuse
Et reposée, et belle, et largement heureuse,
Et qu'au tournant le ciel fête d'un fol éclat.

... O vous, quelque passante indécise et pensive,
Vous regardez tout ce paysage joli.
Mais quelque chose rit à travers votre esprit...
Je vois le coin charmant que vos yeux ont choisi :
En face du village, auprès de l'autre rive,
Où se sertit là-bas d'une dorure vive
Le troupeau des beaux petits sables émergeant,
Qui sous le flot chante en douceur, léché d'argent.
... Oui, vous avez raison : c'est là qu'il faut attendre
Le léger rêve blond que vous semblez quérir,
— Pas tout à fait rêve d'amour, dites?... mais tendre... —
Qui fleurira dans vous comme un peu de plaisir...

... Oh! les mouettes! les mouettes! les mouettes!
Vous les voyez aventureuses et quiètes,
Ayant tant voyagé jusqu'à ce clair tournant
(Où leur baignade preste, effilée en lumière,
Les fait comme s'évaporer de la rivière),
Tiédir d'aise au soleil leur caprice en tournant.
Vous regardez le vol doux des mouettes blanches,
Qui trempe vite, et se renverse dans l'air pur,
Des mouettes, comme un peu folles d'être blanches
S'éjouant là, s'enveloppant de tout l'azur.
— Coup d'aile ici ou là, périlleusement sûr —
Leur vertige s'en vient jusqu'à frôler vos hanches...

Et vous songez, cette minute que voilà,
Vous qui vous êtes arrêtée et que j'ignore,
Devant le tournant lent où le sable se dore,
Et le petit village où tout sourit encore...

Et c'est dans votre cœur aussi comme cela,
... Sous ce songe discret qu'à ce coin vous voulûtes,
En vous-même elles ont élargi, les minutes,
Toute une anse rieuse et d'un pareil éclat...
Et les petits bonheurs qu'en l'autrefois vous eûtes,
Allant, venant ainsi, et blancs comme voilà,
Vos blancs bonheurs d'enfant, remontent jusque là...

(*Les Emois Blottis*)

LE JARDIN

Du jardin où tes pas ont chanté tout le jour,
Monte vers ma veillée une musique chère.
J'écoute encore... Il y a notre grand amour
Qui est là... Et tu dors, et ta maison se ferme.

Et je me penche à la fenêtre, — il me souvient.
De ta marche récente en l'allée haute vient
Un doux bonheur de mouvement par où s'anime
Le balancement pur des branches et des cîmes...
Oh! tout ce qui de toi et de ta force intime
Se mut dans l'existence frêle du jardin
Tout le jour, bat et bat sous le soir, et m'atteint...
L'élan ressouvenu de tes gestes s'imprime
Au grand cœur de la nuit pressé contre le mien.

... Si de tes pas les assurances sont posées
Comme une basse heureuse au lent bruit des ramées,
Grave, riche, espérant et confidentiel,
Oh! voici que le mûr destin de ma pensée
Aussi apprend le beau rythme des balancées
D'un horizon à l'autre, à doux bruit, dans le ciel.

Tout le possible bouge au sein de l'irréel...
La mesure est scandée au feu profond des moelles...

Et voici, modulant mon grand rêve muet,
Et à doux temps battant, hésitant et discret,
Le clair rythme piqué de silences légers
Du délicat lever, qui tremble, des étoiles...

— Et mon esprit touche la vie, empli de toi,
Comme au bloc généreux vont, tout émus, les doigts
Du sculpteur toucher l'œuvre belle qu'il prévoit...

Ainsi depuis longtemps et seconde à seconde,
Ton féminin génie entraîne dans son cours
Le frisson partagé de mon rêve et du monde,
La musique vivante où s'enchaînent mes jours.

Et maintenant, je ne suis plus à la fenêtre
Où l'écho montait lent de tes pas dans l'allée...
Mais je pense qu'en la paix de la mort, peut-être,
Où se seront abolis tous nos gestes vains,
Parfois, sur le sommeil des peines et des joies,
Sur le néant demi-constellé où poudroie
Un peu l'or apâli des souvenirs humains,
Sur la nuit de la terre où le printemps s'éploie
Je saurai me pencher comme sur le jardin.

Et d'écouter tes pas, tous tes pas dans ma vie,
Je percevrai parmi des rumeurs de matin,
Par-dessus des rumeurs d'approches infinies,
Le rythme d'humble utilité de mon destin.

(*La Lisière Blonde*).

AVENTURE

La jeunesse des formes chante
Pour le doux plaisir de l'air bleu,
Chante immortelle et triomphante,

Et réveillerait la croyance
Du cœur tiède et des mains tremblantes
A se retrouver presque dieux
Dans tout ce que l'on touche un peu.

Des grâces d'attitudes frêles
Vont sous le vent qui passe l'eau.
La rivière glisse et ruisselle,
Comme une aventure plus belle
Dans la vie, un jour, flot à flot...

L'immobilité seule est grave.
La joie, à petits pas, qui marche
Un moment au fond du cœur vain,
Donne le bon vertige et cache
L'en-avant léger du destin...

Voici, pour susciter la vie,
Ceci du cœur en fantaisie,
Ceci qui passe en murmurant,
— Qui passe là comme le vent...

En clairs jeux joyeux dans le monde,
Près du grand rêve des esprits,
Le sang des hommes s'éblouit...
Est-il d'inutiles secondes?...

(*La Lisière Blonde*).

PETITE ENFANT!...

Comme — fin bourdon — sur lesmules en partance
Un fouet fleuri va, se repose et recommence,
Et danse en vifs lacis esquissés tout autour,
Sur tout ce qui se met en marche jour à jour,
Virevolte et tournoie et plane mon amour.

Mon amour : cette émotion devant les choses,
Frôlement de la vie en camaraderie
Très tendre! Mon amour : la clarté qui se pose
De mes yeux, de mon cœur, partout, ivre, en folie!...

Sur ce qui se décide et tremble autour de nous,
Il claque et tourbillonne, et flotte en l'air fluide,
Et du côté de l'avenir bondit très doux,
Comme le jeu du fouet qui file au long des guides.

Il est sonore, et il s'empresse, et il zigzague,
Enchantant l'effort d'aujourd'hui et de demain;
Et il est comme une aile fraîche, allant, venant,
Comme une banderole d'air sur le chemin,
Où la Beauté du monde aux chers pas, — frêle enfant
Partie au point du jour de tournant en tournant,
La tête pleine d'une ivresse exquise et vague —
Court regardant glisser des rayons dans ses bagues...

Mon amour! Il s'enlève et tourne et fait son bruit
Léger sur l'en-allée humble et indéfinie
Des destins, minute à minute, et de la vie...
Mon amour, où s'enroule et déroule Aujourd'hui,
Sous la course des ciels humains, va, danse et luit...

— Mais toi, petite enfant dont les yeux me demandent
Ce qu'il faut qu'en ton cœur tu mettes chaque instant,
Plus loin que moi tu iras sur la route grande,
Tu iras avec ta conscience tremblante
Comme une aile, — et tu regarderas au tournant.

Il y aura toujours des choses en partance.
Et par dessus, — ton clair amour il y aura.
Et je serai content si je suis un peu là,
Si je l'ai fait un peu, cet amour de demain,
Et plus beau que le mien, — qui tourbillonnera...

(*La Lisière Blonde*).

LE LIERRE

Avant d'atteindre au bord des hautaines terrasses
Un vieux lierre agile, à bout de souffle, est mort.
Mais, survivant au temps qui brisa son effort,
Face à l'aube, et attendant à la même place
L'or du même soleil où il grandit vivace,
Son dernier désespoir là-haut s'agrippe encor.

Et quand le couchant roux qui glisse de la côte
Vient arrondir les marronniers au bord de l'air,
Quand de leurs masses étageant de calmes verts
Sort comme un fronton de soleil la ligne haute,
— Le long du mur où l'ombre indulgente s'applique,
On dirait que le vieux lierre aux sèches griffes
Peine encore en secret dans le soir pacifique.

Sa belle force conquérante d'autrefois,
Feuillue et saine, et qui tremblait dans la lumière,
L'eût-il dû laisser choir en vous — jeunes lierres?...
Pourquoi l'été nouveau lève-t-il dans ses bras
Votre seule verdeur voisine de la terre?

Vous voici reprenant un clair chemin pareil,
... Quand votre rêve enlacera les hautes pierres,
Sera-ce en le sursaut d'une force dernière?
— Ah! nul n'ira plus haut jamais, jamais, — peut-être...

Qu'importe? Les bosquets du parc jettent la fête
D'un doux rire de femme aux puits d'azur du ciel...
Montez, montez — dit la vie et disent les âges;
Il fait doux; l'air léger parfume les courages;
Montez; le monde est pur et voici le soleil...

Méprisant les destins aux fixes certitudes
Qui violentent les yeux las des dieux de marbre,
Votre désir frémit pâlement sous les lunes

Et attend que demain s'éveille dans les arbres...
Votre désir se sait le frêle effort qui lutte,
Chancellement vivant d'éternité en marche...

Montez, ô haletantes feuilles !... Les saisons
Fragmentent le doux soulèvement de la brise
Qui vous prend et vous hausse un peu... Les formes vont,
Leur esprit immortel atteint des horizons,
Elles vont et s'en vont sans que leur cœur s'épuise !...

Oh ! vous n'atteindrez pas, peut-être, la terrasse,
Mais, illustrant l'œuvre successive des races,
Et sa longue vaillance et son beau vœu tenace,
(Oh ! vous n'atteindrez pas la terrase, bien sûr !)
Vous saurez dépasser le front du vieux lierre.
Et lui, là-haut, avec son pauvre amour crispé
Guidera votre espoir du haut de son passé.
Et sa peine qui dure et qui s'encastre au mur
Ménageant votre effort et le faisant plus sûr,
Ce sera votre mort plus haut dans la lumière.

(*La Lisière Blonde*).

VA, DÉLIE...

De tes doigts émus et bourdonnants,
De ta pluie — oh ! de ta douce pluie ! —
Va, délie aventureusement
Les parfums, cher Avril tout tremblant !

Avril !... Guirlandes aux abandons
Légers, buissonniers, au mouvement
Qui se fie et dessine l'attente,
Guirlandes si mollement pliantes !...

Saura-t-on quels oiseaux familiers
De mon jardin aux belles présences
En auront plus de goût à chanter ?

Quel mystère qui, là, se balance,
Voudra, dis-moi? — se donner raison?...

Va, délie aventureusement
Les parfums, cher Avril tout tremblant...

Ta tiédeur sera dans quelle gorge?
Celle-ci dont le thême est ainsi?
Ou cette autre?... Il n'importe... Ou cette autre?...

(*Le Chemin, l'Air qui glisse*.)

FLOTTEMENT DORÉ

Sur les vallonnements d'en haut, mille genêts
Font goutteler leur ocre aux bougeuses merveilles,
Légèreté de flammèches en vol ! — lumières !
Et — à travers les mystérieuses corbeilles
Sur ce printemps du fond du jeune ciel penchées —
Pointillement de claire-voie ensoleillée !

Fête jaune qui papillonne et qui nous grise
D'une immédiate, et si jalouse splendeur
Que, haletant, l'on s'offre au mensonge troublant
De croire là, fondue au jour, toute sa vie,
D'exalter l'instant illusoire de son cœur,
Alors qu'on gagne une heure et qu'on dure, et attend,
Tout entouré de l'infaillible enchantement !...

Le vent anime l'or de la rampe tremblante
Et balance d'illuminés pas de féerie

Devant la plaine basse et les fonds où s'incline
L'intérêt grave, un peu lointain, simple et bleu tendr
— Le doux lyrisme de la ligne des collines.

Et ici, tout cela qui va, vient et se berce !
Tout cela dont l'éclat est un grand sortilège
Encourageant et subtil autour de ma main !

Tout cela se penche, et se relève, et s'abaisse,
Tant et tant et jusqu'à son triste effeuillement...
Tout cela joue au bord de l'heure ou ce printemps
Comme un berger au sifflotis indifférent,
Va rappeler sa belle gloire au long des pentes...

— O mon rêve ! toujours quittant les chers aspects
Qui t'ont séduit, des courtes minutes vivantes,
O toi, qui reprends ton effort, et qui frémis
Après l'humble relais d'or de chaque féerie,
O mon rêve, — tant de clairs rideaux balancés,
Tant de frêles lueurs de fête, là, tout près,
Et tant d'insaisissable et d'irréalisé !...

Mais : — Toi, toujours aspiré par les doux lointains,
Là-bas, où va l'écho des pas du beau printemps,
Du beau printemps indifférent qui passe et siffle !
Mais : — Toi, toujours, aspiré par les doux lointains,
Chaque leurre à son tour ayant fait son office,
Ayant fait signe, ayant flotté, s'étant éteint !

(*Le Chemin, l'Air qui glisse*).

DES FEUILLÉES

N'est-il point exaltant, le geste des feuillées
Qui se dérobent, qui tournent, près de s'enfuir,
Qui — leurs feuilles d'accord — glissent ferment des
[choses ?]
La joie est au chemin que l'on fait pour cueillir...

L'épaisseur flotte, se soutient et se déforme,
De l'inconnu tremblant ; chaque geste s'élance...
Oh ! rien ne se révèle, et voici chaque branche
Qui, ayant circonscrit de grands mots triomphaux,
Biaise en douceur et soudain laisse la place...
Et le feuillage passe, et la phrase adorable,
Divinisée aux célestes trous bleus des arbres,
Renonce à la leçon humaine et s'abandonne...

Oh ! dis-moi qu'il suffit du mouvement jeté,
Et du léger élan et de la frêle esquisse...
Ta part s'engage et fuit ; mais tout l'arbre s'argente...

Et il suffit — pour qu'un grave cœur sache prendre
Le strict et pur dessin des belles volontés —
De ce léger élan, de cette frêle esquisse
Où se troublent peut-être et tournent court les lignes
Qui menaient dans l'espace un instant de clarté.

(*Le Chemin, l'Air qui glisse*).

LA LIGNE EN L'AUBE

Vois ce fût, et vois sa ligne que fit plus belle
— Dirait-on pas ? — la longue montée entraînante
Du souffle de la nuit... Calme, et si pure, et telle
Qu'osant à peine, un rayon d'aube la présente...

Sans nuls fragiles agréments, nue et d'un coup,
Elle s'évade ; elle est trop belle pour le jour,
Pour la vie, et l'agissante hésitation,
Et les choses ; elle est comme un regard qui monte
Une dernière fois, droit vers le ciel, devant
L'approchant, le clair et frêle essaim murmurant...
On ne voit qu'elle : elle sort du grand lac de l'ombre
En noble jet, lisse et d'or, et qui monte, monte...

Oh ! de même, et mieux apparue en ce moment
Où peut-être je sors d'une nuit de moi-même,
Voici sur tout le sommeil des troubles vivants,
Fille de l'irréel, simple, droite et lancée
Seule au-dessus du monde, — la pure pensée.

La voici... Dis-moi qu'il mentira tout à l'heure,
Le jour qui va la découvrir aboutissant
En ce royaume encor si proche de la terre
Où le matin révélateur va se glisser,
Elle — héroïque — à des souplesses balancées...
Dis-moi que l'attitude est possible et n'est point
D'un dieu : inagissant, maître, avec sa pensée
Être là, droit... libre malgré le jour qui vient...

Dis-le. — Mais tu ne peux le dire, car déjà
C'est l'esprit de la vie, heureux, qui passe et va,
Qui s'éparpille et promène son doux feuillage,
Qui frissonne, léger, parmi le matin bleu,
Qui luit çà et là de joie humble, qui s'attarde,
Qui se faufile et peuple l'air, minutieux...

Car voici que surplombe et s'étend la ramure
Parmi le jour venu, la mouvante ramure
Tout immédiate et charmante, qui murmure...

(*Le Chemin, l'Air qui glisse*).

CALME

Le doux temps ! le doux joli temps !
Une barque laisse un sillage
D'opale sur le rose étang,
Un fil d'opale, mince et calme...
Et ce long rêve, long, se tend,
Glisse à travers tout ce couchant
Pour joindre les deux bouts des âges.

Rien ne s'efface qu'à regret.
Il n'est point de choses nouvelles,
O toi qui reprends et parfais
Le songe que tu fis la veille!

Que s'indécise un peu l'effet;
Et voilà : ta joie et ta peine
Demeureront presque les mêmes...
Et que veux-tu donc qu'il advienne?...

O toi qui regardes, pourquoi
Se hâter en face de toi?
On sait de tendresviolettes
Que l'horizon, là-bas, apprête.
Tout est sûr et se risque à peine;
Tout est presque fixe et s'agite;
Tout s'ébranle et reste, et palpite
De belle assurance lointaine.

Vaut-il pas mieux que ce couchant
Attende et tremble encor longtemps?...
Le doux temps! le doux joli temps!

Toi qui te cherches à cette heure
En ta volonté éblouie,
Es-tu pas grand comme la vie
D'être là, sans hâte enton cœur?

(*Le Chemin, l'Air qui glisse*).

Jean ROYÈRE

Né à Aix en Provence, le 4 juin 1871.

Il se destina d'abord à l'enseignement et s'aventura quelque temps dans la politique. Il fut même candidat à la députation, à Aix, en 1897.

Délaissant la politique pour la poésie et abandonnant l'Université, sans esprit de retour, il donna à Vanier un premier livre de vers, en 1898.

En 1904, parurent les **Eurythmies**, chez Messein, et cette plaquette fut cause que M. Jean Royère, qui s'était lié avec René Ghil, dirigea les *Écrits pour l'Art* (deuxième série) du 15 mars 1904 au 15 février 1905. Il y publia des poèmes et des articles « d'esthétique métaphysique. » Parmi les collaborateurs des *Écrits pour l'Art*, deuxième série, il convient de citer : MM. René Ghil, Robert Randau, John-Antoine Nau, F. T. Marinetti ; Eshmer-Valdor (Alexandre Mercereau), Sadia Lévy, Pelletier, Victor Litschfousse, Vurgey, Edgar Baës, etc.

Cinq mois après la disparition des *Écrits pour l'Art*, M. Jean Royère fonda *La Phalange*, le 15 juillet 1906. Dès ses premiers numéros, la revue montra qu'elle reprenait, en l'élargissant, la tradition de la poésie et de l'art symbolistes. Les maîtres, de la Génération de 1885, Verhaeren, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Stuart Merrill, Gustave Kahn, etc., y affirmèrent la vitalité d'une poésie en butte alors à une réaction passionnée, et s'y rencontrèrent avec des poètes plus jeunes : John-Antoine Nau, Francis Jammes, Paul Claudel, André Gide, Georges Périn, Louis Mandin, Guy Lavaud, Jules Ranciers, André Spire, Charles Vildrac, etc. Une critique combative soutint ce groupement et réussit à imposer à nouveau un art, déclaré suranné, et une esthétique prétendue caduque. M. Jean Royère se dévoua personnellement à cette

tâche, y sacrifiant presque sa propre production. Après plusieurs années de luttes, *La Phalange* a fait les voies nettes aux jeunes artistes. Son rôle, dans l'histoire littéraire de ce temps, apparaîtra, un jour, considérable.

M. Jean Royère y manifeste une production critique intense, coupée de temps à autre par un court poème. Il publia, en 1907, **Sœur de Narcisse nue** et, depuis, une douzaine de pièces, amorce d'un nouveau recueil **Narcisse rêve...**, qui parurent à *La Phalange* et que nous reproduisons ici.

A consulter : Walch, **Anthologie des Poètes français contemporains**; Otto Grautoff, **Lyrik in Frankreich**; Parmentier, **Anthologie-critique**.

EURYTHMIES

Une larme point dérobée
Aux flots qui n'ont pas de sanglots
Regarde vainement ces flots
Vert-or, manteau de scarabée,
Sous la nue étroite et livide
Collant son visage aux hublots
Et de la chair d'azur fluide...
Du rythme en cet espoir falot? —
Pauvre cœur! filtre tes pavots
Dans l'alambic *horreur du vide!*

*
* *

La caresse du soir sur ce marbre fantôme,
Atome inhabité frôlant d'autres atomes,
Neige, pour une nuque ironique à souhait,
Dans le nonchaloir que le crépuscule fait
Peser sur le ciel gris qui de l'azur se gare
Et tourne au noir! C'est la mélancolique gare
Où s'embarque, au déclin de l'arrière-clarté,
Le soir espoir humain veuf de son entité.

*
* *

Une Aube encore un peu tremblante de rosée,
Heure mélancolique ou d'azur irisée,
Et — pourquoi pas? — un soir de safran et d'extase,
Dans les sentiers où rien que l'enfance qui jase,
Avec vos yeux d'angoisse et votre âme d'Orphée
Ne vous verrai-je pas une moderne fée,
Assise au pied des lis, les tempes couronnées,
Filer cet écheveau d'images surannées
Pour en parer les mains d'une aïeule jaunie,
Ogivale, au rêver d'une obscure atonie.

*
* *

Franges des jours, aubes, pieusement
Dans un tiroir balsamique rangées,
Tissus choyés pour l'assoupissement
Des fronts dévots qu'éclairent doucement
Les vitraux roux aux flammes allongées,
Dans un soupir téméraire et béat
Je tends la langue aux riantes hosties
Que, sous le dais d'un ciel jaune et lilas,
Vous dispensiez à l'âme de là-bas,
Petites sœurs des blanches sacristies!

*
* *

Une aurore-clarté dans les ombres diffuse
Pour l'image plus glauque et plus lente des lis
S'offre sourire-joie au cortège des Muses
Diaphane qu'attriste un rose enseveli
Dans le gris allongé de l'azur pâle encore...
Çà et là les soupirs-rêves de la mandore
Des rougeurs que les cieux traînent incessamment
Pleurent le sang métaphorique et les calices
Des lis, las de servir de symbole aux amants,
Des larmes du matin essorant les délices,
Se gorgent de rosée emblème en se pâmant.

*
* *

Moins l'azur dans le flot s'enchante et se marie
Que mon rêve au vôtre s'incarne,

Belle rive dormante, où ne me contrarie
Quand l'œil se colle à la lucarne
Ni le regret d'aimer proche la berge amène
La déesse rieuse aux contours indécis
Que la brise indolente éparpille et ramène,
Sœur du lis écarlate et du jaune souci,
Ni de votre tiédeur me sentir engourdi,
Laiteuse chair, qui pâme à mes lèvres fanées
Au refleurissement des roses surannées.

*
* *

C'est de l'hiver en plein midi
Que ces yeux au brusque miroir,
D'un cerne bleuâtre agrandi,
Avec défense de s'y voir
Autrement que faune rangé
De tous les péchés capitaux,
Ou clown tombant de ses tréteaux
Aux pieds de madame Sapho
Sous l'écran d'un ciel orangé !

*
* *

Avec le midi des caprices
En chèvrefeuilles tortillés
J'ai fait vos yeux ensoleillés,
Yeux de faunesses que tu plisses
Rut délicat des jours d'été.
Quoi ! cependant que j'y étais,
Je n'aurais pas au long des cuisses
Grimaçantes des déités
Fleuri de spasme entêtés
Les cheveux pâles des narcisses ?...
Et tisonné pour le réveil
Tes pauvres feux toujours pareils !

*
* *

Derrière ce ciel de métal
Cherche les brumes en allées
De ton calvaire horizontal,
Les brumes d'or, gouttes perlées...

— Tant de soleils, de soleils nus
Sur la tunique de Vénus ! —
Ton âme passe, plus d'automne,
De printemps, regarde ! Personne !
Arbres en pleurs et jours *en di*
La Douleur seule a reverdi.

*
* *

Si proches vos regards en l'azur si lointain
Que je ne puis pas voir l'aube spirituelle
Fluer sur cette aurore, et le miroir sans tain
De votre présence réelle,
— Aurore fugitive au geste indifférent —
Me renvoyer la flamme invisible qu'attend,
Pour luire à l'unisson du Ciel et du village,
Mon âme encor fermée au sens du paysage.

*
* *

Neigeuse volupté, sous la lune si tendre
Du crépuscule encore un peu vif pour entendre
Dans le rose soyeux d'un ciel à falbalas
Les soupirs maniérés de ce cœur déjà las
De peigner pour la dent féroce d'Hyrcanie
Les agneaux dérobés au bercail de Junie,
Vers ce Sylvain Clilandre et ce Faune Damis,
Passant les rêves flous et mièvres au tamis
Du désir qui dans l'eau de la vasque rougeoie
Je mènerai ta chair inconstante et ta joie !

*
* *

Naïve, comme une aube enfantine où festonne,
Verte et rose déjà, sous le regard atone
Du petit jour la fête au village en bandeaux
— Une petite vieille entr'ouvre ses rideaux
Aux gnomes sautillants d'un rayon minuscule —
Mon âme, en ce présent passante ridicule,
Insensible aux brocards du crépuscule aigri,
Rêve paisiblement sous un ciel rabougri.

A Charles-Adolphe Cantacuzène.

Le blême azur qui dort aux prunelles de marbre,
Dans vos yeux d'or mussif, regarde, comme un arbre,
Vers ce passé lointain où même une clarté
Ne se distingue pas de son obscurité
— Entre les pavés gris une mousse si fruste,
Et mon hœccéité! — Mais pensais-je, vétuste,
Devant ce bloc penaud qu'illustre un piédestal,
Dans une pauvre cour sans phare ni chenal,
Au lointain frémissant d'une cloche qui tinte,
Voir palpiter si loin tant de candeur éteinte!

*
* *

L'Hier de cet azur éphémère pâli
Sous le reflet latent des prunelles éteintes
Serait-ce ce halo de jour enseveli
Derrière les clartés où déferlent les teintes
Dans le prisme usurpé de ce soir que tu vois,
Gemme des yeux qu'effleure en fugaces étreintes
Je ne sais quel écho de formes et de voix,
Jusqu'à ce que la main de la Nuit tard venue
Balance sur le front de ces ifs crénelés
Dans le vaste préau des cieux démantelés
L'homicide clarté d'une lune ingénue.

*
* *

Une fontaine au gré des heures pâlissantes
Où se mirent, candeur, mille clartés décentes,
Evanouissement du tremble dans l'azur,
Sera notre clepsydre à dater sur l'impur
Ecoulement du temps les jours où nous vécûmes,
Comme au gouffre des flots surnage un peu d'écume.

A. Th. D. Cerkez.

Dans le flot qui chante et moutonne
J'entends son appel monotone.

Le vent, enchaînant les rameaux,
Découvre sa force aux ormeaux.

Nuit, de l'azur le dernier tome,
Serait-ce pas toi son fantôme?...

Mais rien, dites, dans mon cœur seul,
Même un lambeau de son linceul...?

*
* *

Poursuivons — tu le veux — ce rêve d'améthyste
Parmi le ciel sanguinolent!
Hors le myrte et le flot que nulle âme n'attriste
Rien n'agite un suaire blanc.
En nos cœurs tout de marbre où je veux que se mire
L'azur blême du soir épanoui sur nous
Peut-être une cité, Babylone ou Palmyre,
Composera ce baume où défaille l'époux!
Mais si l'onde et la fleur sont à ce point fragiles
D'une chair plus vivante abhorrant le remous
Va, n'allons pas chercher à disjoindre l'argile!

*
* *

Quêteuse — au seuil de l'ombre idolâtre et profane
Où s'enroule, luxure, un corps de courtisane
Egyptienne aux rais d'Ammon inapaisé
De flammèches criblant le fard lourd de baisers
Jusqu'à ce que le rut du nard et du cinamme
Sourde des reins repus au marché de Pergame —
Vos yeux vrillent le beau silence hypnotisé!
Mais où la serpe d'or de nos regards croisés,
Ivre de l'Ombre éteinte en cette âme fragile,
Ira-t-elle couper le rameau de Virgile?

*
* *

Le Soir si pâle au gré de la Nuit dense,
Fui la rosace où rêvent d'autres yeux,
S'efface, gris renversé des nuances,
Vers les cyprès du rond-point otieux
Dont l'ombre encore allongée et verdâtre

Bronze le stupre au mur presque éboulé
Du Sang si vieux qu'il écaille le plâtre.
Grotesques trous d'un concombre fêlé
Par les carreaux de minuit qui grimace,
Bave, et ces chairs gluantes de limace
Sur l'abricot velouté du baiser,
Ricanera, blafarde, cette face
Jusqu'au fini de me désabuser?

*
* *

Le front sur la cendre des morts
Quand dans la chair des lis tu bouges,
Pourrais-je, moi, sans un remords.
Azurer les pétales rouges?

*
* *

Céans c'est le jardin d'un silence trop beau
Pour être vrai : duchesse errant au crépuscule,
Riche de ce parterre et qu'on fête au flambeau,
Votre *Garden-party*, ce soir, est ridicule.
L'heure approche,... à quoi bon cet anneau de Gygès
Qui semble ici requis des invités de marque
Pour regarder fleurir un bouquet d'aloès,
Et jouer au Nocher en peine d'une barque?

*
* *

Lumière ou s'enveloppe un jour atténué
D'aube frêle attardée au couchant qu'étiole
Je ne sais quoi de rare encore et de muré
Dans les ifs d'une nécropole
— Le solitaire effroi de la cendre mué
En espoir ingénu paré d'azur frivole —
Ou Nuit, nuit qui s'étend sur tous ces yeux fermés,
Passé superposé sous la pierre tombale,
Dis-nous, cœur ironique au vivre accoutumé,
Quelle énigme te plut de ce Sphinx bicéphale?

*
* *

L'ombre des pins mouvant sur cette ombre dallée,
Hyménéale, unit à la vie en allée

Le souffle de la vie actuelle... la voie
Prolonge sous l'azur le dessin d'une joie
Devinée à travers les voiles dans l'église
Au jour cru des ciseaux sur la nuque d'Elise,
La Voie où nous allons, chère âme, vous et moi,
Devant la mort majestueuse, front de roi,
Qui, tandis que nos cœurs s'essorent en prière,
Nous regarde passer avec ses yeux de pierre!

*
* *

Sous l'yeuse, où se traîne un jour décoloré,
Cherche, ô silencieux, quelque rive hagarde :
La brise au roc poli qu'un doigt fantôme garde
Le reflet pâlissant du ciel transfiguré.

(*Eurythmies*).
1904.

HYPERBOLE

Berger du seul troupeau qui broute un peu d'azur
Pâle ou sanglant au gré de l'heure et de mon âme
J'ai de cendres blêmi l'aurore — un geste sûr
Porte la neige encore au toucher de la flamme
Dans la coupe d'opale où mourir la clarté!
Midi flambe dans ma native volupté
Sur la roche, pourtant, qu'un ciel vierge a pétrie
De gloire éteinte à fleur de terre, — idolâtrie!
Vous, Mage, vous fuyez les pins incendiés
Pour le noir, dites-vous, de toute cette joie
Et filtrez de la lune au cœur des amandiers
Pendant que le soleil est ma luisante proie :
Certes je l'ai scellé dans mes murailles, roi —
Orfèvre, et je ferai sur vos rives la loi,
O Seine, fleuve ami des teintes, si je livre
Autant de diamants que de mots dans mon Livre!

THRÈNE

O Quêteuse, voici l'Avenue au front d'or
Ceinte du jour! C'est là. Tu tâchais d'y sourire
Au savoir, supputant de combien ce décor
Etait plus beau, mon Dieu, que celui de Shakespeare.
Là-bas, c'est le rond-point : y trouverai-je encor
Sous un toit frémissant de feuilles, son empire,
Le buste par la mousse et par les ans verdi
Du Faune qu'il te plut d'appeler *Vendredi?*
Tes mains d'aube sur lui faiblement appuyées
Aux apparitions dans les branches noyées,
Mes yeux niaient la pierre et la mêlaient à toi!
Sœur et suavité des nymphes par l'émoi,
Déesse, de plus haut tu riais à ce marbre
Que si mon vers t'eût prise et t'eût muée en arbre
Pour, nue, auréoler de ta chair le soleil!
Car laissant là Cassandre et rêvant à *Marie*
J'ai su, purifié de toute idolâtrie
Splendide, te sculpter dans un rythme pareil
A l'ingénuité des choses.
Symbolise,
Donc, que si la forêt ne m'offre maintenant
Qu'un automne rouillé, présage du ponant,
Au moins la fiction de la tombe éternise,
Par toi, l'or virginal dont tes bras de clarté
Ont couronné jadis les tempes de l'Eté!

INTÉRIEUREMENT

Vous fûtes au rond-point du Rêve déserté
Encore dénudant le front du paysage
Pour ouïr, sans dessein de la voir, la beauté
Qui n'a pas de visage.

Spirituelle — de la Nue où s'éternise,
Essence, cette chair fluide du baiser

Par delà l'aube bleue où le couchant cerise
Du doux martyriser.

Bénigne — car les voix du silence stagnant
Tombent dès que l'Echo chuchote des paroles
Essaim de lèvres d'or par elle bourdonnant
De toutes les corolles.

Et claire — si les yeux où la Lumière morte
De l'hier plus limpide et tendre que l'azur
Filtrent quelques rais blancs par les joints de la porte
Qui brillent sur le mur.

(*Sœur de Narcisse Nue*).
1907.

NARCISSE RÊVE

A Victor Litschfousse.

Le clair de l'âme s'est lentement aboli
Dans l'azur de ce soir qui nous fait un peu honte,
Narcisse!.. un flot de ciel nous submerge d'oubli.
Le corps adolescent de l'androgyne monte
A l'aurore, à la nuit égal en volupté.
O triste déité de mon ombre légère!
En l'eau teinte de moi je vois la passagère
Et ma lèvre a tari la bouche de l'Eté.
Pour un pétale mort, mon rêve déserté
Des roses, sidéral, s'étiole en corymbes
Funéraires... je sens caduque la Beauté!
Feintes roses laçant les heures que tu nimbes!...
Mais, lys, consolez-moi de l'autre nudité,
Car, Narcisse, pâmée à la chair que corrode
Ta chasteté, la nymphe impure, Echo, maraude
Pour toi, l'hier en fleurs de l'immortalité.

IMMORTALITÉ

Pour Marie.

J'ai longtemps contemplé ce feuillage incolore
Feinte de ta beauté sous un néant d'azur :
Les rameaux couronnés de nul espoir qui dore,
Et l'heure emprisonnant l'espace de son mur —
La mer barrait le ciel d'un isthme de lumière
Comme au pied de ce chêne une rose trémière
Allonge tendrement son cippe de clarté
Où dans un flot de jour à sa gloire jeté
La vie universelle en instants s'évapore...
Maintenant, devenue une tige sonore,
Mon âme à l'arbre humain immole son amour.
Fui l'azur éternel, c'est le tien que j'honore
Quand du tronc déserté surgissant à ton tour
Tu veux que tout fleuri de ce lierre vivant
Je tende aux branches d'or dont j'ai tari le sang
Ton destin de clarté que nous cachait l'aurore !

AUBE INTÉRIEURE

A Mlle Marguerite L. G.

Le ciel intérieur du renaissant automne
Autour de ton front d'ombre et jusqu'en l'au delà
De tes yeux se recueille, une aurore s'étonne
De répandre, par toi, cette clarté qui va
Triompher de la nuit houleuse et de la nue...
Debout sur la jetée où l'instant s'exténue,
Oh ! reflète, abhorrant la brutale venue,
L'atroce pureté du sidéral éclat...
Cependant que le ciel en ton cœur s'insinue
Regarde, à l'horizon ivre de flots lilas,
Dans mille barques sans voilures, nageur las,
Atténué des bleus dont la mer se colore

L'Azur ramer vers toi, — dévideuse d'Aurore!
. . . Sache au moins de l'azur si sa suavité
N'est faite de la mort de regards plus amènes
Car le rire a sonné des flots sur les carènes
Désertes, maintenant qu'au joug de la clarté
Nous ne pouvons plus voir les étoiles filantes
Et que sur notre espoir frappé de cécité
Le jour sonore a clos les lumières silentes...

PIERROT PARLE

A Antonin Thomas.

La tiède nuit me tend un front pâli d'aurore
D'où tombe sur la mer l'onde d'un ciel léger,
Où les vagues, moutons qui bêlent au berger,
Bombent d'un dos luisant le jour qui les colore,

Pendant qu'à l'horizon passent les tourterelles
De l'aube, moi je panse un cœur martyrisé
Et je nimbe de la lumière d'un baiser
Tout un flot de clartés entrecroisant leurs ailes.

En toi chante la voix native qui me guide
Dans une immense nef vers les tableaux *du Guide,*
Comme si l'humble azur devenait la cité
Où je m'endormirai quand tu m'auras quitté
Pour parfumer mon cœur de l'encens des ramures!

Plutôt, que je m'en aille à travers les murmures
Musicaux respirer les astres et les fleurs
Et, palpitant encor du rythme des couleurs,
M'étendre sur la mer comme une immense lyre

Sans confier aux cieux que je ne sais pas lire...!

(*Il divague.*)

Revenants de l'Azur, brûlure de la neige,
Et la mort plus suave encor que son cortège :
Galaad, Perceval, vous mes frères aînés.
Quête du sang, agneaux du rêve, revenez !
Place au tournoi ! Les chevaliers, entrez en lice,
Avec l'ardente nuit féale pour complice...

Mais des neiges d'antan les preux flocons errants
Dispersent sur nos cœurs des cieux indifférents.
Il nous faut maintenant des amours hors de page
Et même par moments peser sur notre image,
Afin que sur nos toits dans l'ombre ensevelis
Nous fassions la moisson des blanches fleurs de lys.

PARAPHRASE

A Guy Lavaud.

Toi qui tends à l'Amour les trésors de ta robe
D'un geste qui dédie aux astres les tombeaux.
Fane sur eux encor les pétales de l'aube
Afin que les couchants de la rose soient beaux.

Sœur de la rose, ô mer, et tes rythmiques flots
Qui pâment sous l'aurore en la chair descendue,
Tu feindras la fureur humaine des sanglots
Pour figurer l'Amour à qui la mort est due.

Mais ton écume, azur moutonnant à sa suite,
Fera s'émerveiller la ligne du baiser
Si la vague du soir se précise et m'invite,
Presque une sœur vivante, à te paraphraser,

Toi qui nous fais un ciel des clartés de l'espace,
Amour, ô mort blottie en une chair qui passe.

DÉPART

A John-Antoine Nau.

Ainsi, nous ramerons, Octobre, par mer haute
Dans ce ciel traversé de tes cent mille mâts,
Et quand moutonnera le nuage, notre hôte,
Ma voile opposera sa flamme à tes frimas ;

Des Fantômes, celui que je traîne à ma suite,
Soupirera : je meurs, entre mes bras pâmé,
Pour que la vague jointe à la vague m'incite
A mordre sur sa couche un aspic embaumé.

Car je sais embrasser même l'horreur du vide
Lorsque l'abîme en vous prend la forme d'un sein,
Puis dans la glauque mer noyer l'amour avide
Pour faire un lit plus calme au soir, votre assassin,

Egalant mon ardeur à l'océan aveugle
Baisé de chaque aurore, et dont saigne au couchant
Le mufle rouge et or du beau soleil qui beugle
Au christ de pourpre sombre expiré dans un chant.

(*Narcisse rêve...*), *à paraître.*

André SALMON

Né à Paris, le 4 octobre 1881.

De souche parisienne, avec des origines champenoises. Il quitte très jeune la France pour suivre à Saint-Pétersbourg son père l'aquafortiste Émile Salmon. Plus tard il devait retourner seul en Russie.

Il collabore au *Festin d'Esope*, à la *Plume*. Paul Fort lui offre le secrétariat de rédaction de *Vers et Prose* et Salmon travaille à l'organisation de ce beau périodique. Par goût de l'aventure, il se fait, par la suite, comédien; traverse la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, déjà parcourues, visite la Hollande, l'Autriche et toute la France. Deux ans plus tard il fait ses premières armes de journaliste, renonçant vite à la grande information pour la critique d'art, sans avoir un instant abandonné la poésie. Accueilli par les aînés du symbolisme, il adopta le vers libre mais y renonça vite. Jean Moréas fut son maître d'élection et d'autres, dans le passé, lui donnèrent le courage de ne point mépriser une fantaisie qui lui est naturelle.

Bibliographie :

Œuvres : **Poèmes**, (Paris, 1905, Édition de *Vers et Prose*). — **Les Féeries**, poésies (Paris, 1907, Édition de *Vers et Prose*). — **Le Calumet,** poèmes (Paris, 1910, Falque, éditeur). — **La jeune peinture française** (Paris, 1912, Messein, éditeur).

A paraître : **Le Manuscrit trouvé dans un chapeau, Monstres choisis**, contes et nouvelles. En préparation : **Les Caprices**, poèmes.

Collaboration : à *La Plume*, au *Festin d'Esope*, à *La Jeune Champagne*, au *Damier*, à *La Revue de Paris et de Champagne*, à *Vers et Prose*, à la *Revue Immoraliste*, à *Poésie*, aux *Cahiers de Mécislas Golberg*, à *Isis*, à *L'Ile Sonnante*, au *Mercure de France*, au *Masque* de Bruxelles, aux *Nouvelles de la*

République des Lettres qu'il fonda en 1910, à *Progrès*, aux *Marges*, à *La Vie Française*, à la *Revue Scandinave*, à *Græcia*. Il a donné, en outre, des fantaisies au *Témoin*, à l'*Assiette au Beurre*, à *Fantasio*, au *Figaro*, etc.; des articles sur la vie, les mœurs et l'art, à l'*Intransigeant*, au *Soleil*; des chroniques d'art à *Paris-Journal* et au *Gil Blas*; des contes et nouvelles au *Soleil*, à *Paris-Journal*, au *Journal*, au *Gil Blas*, etc.

QUATORZE JUILLET 1909

A JEANNE

Sur les Bastilles démolies
Le passé lourd s'écroule au son
D'un vieux canon de comédie,
Si c'est notre noce, dansons!

Vois : toutes les joies refusées,
Mes chagrins choisis avec art
Vont monter au ciel en fusées
Ou se déchirer en pétards.

Une, deux, trois ! jaune, bleu, rouge
Qu'elle est belle ! j'ai tant pleuré...
On voit frémir sur l'eau qui bouge
Mes sanglots en crachats dorés.

Feu d'artifice et bacchanale,
On a dressé des reposoirs
Aux carrefours où ma fringale
Paissait les lys maudits du soir

Quand j'errais, ombre lamentable,
(Chantez, clairons! claquez, drapeaux!)
De lit en lit, de table en table
Sans récompense et sans repos.

Citoyens, la Bastille est prise !
Soûlez la déesse Raison,
Je me rebâtis une église
Avec les pierres des prisons.

Pour discipliner mon délire
C'est trop peu d'un bonnet sanglant,
Après la croix, brise la lyre,
Peuple, si tu hais les tyrans.

Mon amour gouverne le monde
Mais des drapeaux claquent au vent,
Le feu purifie l'eau immonde.
Dansons sur les pavés ardents

Avec la foule magnanime
Dévastant la geôle et l'autel,
Sans connaître que seuls l'oppriment
La flamme et l'amour immortels !

(*Le Calumet, 1910*)

DANSEUSES

Celui qui doit frapper l'Empereur dans sa loge
Ce soir, c'est le héraut, mon frère et mon amant,
De ses doigts nus brisant l'injure et les éloges,
Lorsque fuiront l'Infante et le Prince Charmant.

C'est pour lui que je veux, ce soir, me faire belle
Et danser. Le souffleur, ma chère, est du complot
Pour que le chœur annonce une aube maternelle
Au peuple trop longtemps privé des purs sanglots.

Des anges en exil attisent de leurs plumes
Tous les foyers épars et l'incendie allume
La nue où le taureau d'avril beugle d'amour.

Ma sœur, nous souperons sans voile jusqu'au jour,
Avec les sénateurs, les cochers et l'alcade
En écoutant clouer le bois des estrapades.

LE FESTIN SOUS LA LUNE

Aux flammes de ballons oranges,
Pareils au turban d'un rajah,
Des artistes boivent et mangent
Et plusieurs sont ivres, déjà.

Comme des filles qu'on dégrafe
S'effeuillent trois rosiers tortus
Mais l'eau claire dans la carafe
Ajoute un parfum de vertu.

Si l'un suit la chute des roses
Parmi le clair de lune bleu,
L'autre, moins fou, ne se propose
Que d'allumer sa pipe aux cieux.

Une rousse rêve accoudée
Et je lui pressens le destin
D'une reine dépossédée
Ivre d'un orgueil clandestin

Mais, puisque sa nuque se penche
Sur le linge étoilé d'acool,
Je dois presser sa molle hanche
Et surprendre sa lèvre au vol.

Le plus noble fils de Pindare,
Par caprice ou par appétit,
Pétrit bien un bras d'ambre rare
Sans en être plus diverti !

Un fleuve coule aux pieds des saules,
On entend respirer ses eaux ;
La nuit qui courbe nos épaules
Est pleine du chant des roseaux.

Qui rôde? Le feu d'un cigare
Brille, monstrueux œil sans cil,
Comme un falot dans une gare
Entrevue un soir, en exil.

Et le jet d'eau qui ne se lasse,
Honneur de ce jardin français,
Vit parmi nous, bien qu'il s'efface,
Tel un cœur à jamais blessé.

Nuit des fous et des somnambules!
Nuit des esclaves reposés!
Nuit des tonnantes libellules
Que sont les astres naufragés!

Nuit blanche de ceux qu'on va pendre!
Nuit des larrons, des déserteurs
O nuit dévorante, ô nuit tendre
Où je vois si clair en mon cœur.

C'est mon sort que je lis en songe :
Je vois un miroir suspendu
Tout chargé d'une nuit que ronge
Un rayon oblique et têtu.

Il nous reste du vin, poètes,
Et des roses pour vos cheveux,
O belles inclinant la tête
Sous le désastre de nos yeux.

TU SERAS INNOCENT...

Tu seras innocent, dédaigneux et candide,
Barbare et scrupuleux, douloureux et serein
Pour que, si ta chair saigne et si le ciel est vide,
Tu t'honores d'un culte excessif à dessein.

Le reste importe peu. Du Paradis au Bagne
Loue les mêmes vertus, hume le même encens,
Sache que, seul tuteur, le mal nous accompagne
Et fais parfois le bien si ton cœur y consent.

Indigent, tu seras sublime ! L'anathème
T'exonère du vain souci des révoltés,
Méprise ceux qu'il faut tourmenter pour qu'ils aiment,
Esclaves ébahis de ton humilité.

Dans l'orbe du Soleil et les échos du monde,
Sois nu, si tu pressens le Dieu dont tu es né,
Mais si tu te connais une origine immonde,
Frère, je te permets un anneau dans le nez !

Sois un roi nu ; façonne, un soir de nonchalance
Industrieuse, non la flûte agreste, mais
Une pipe en un bois d'incomparable essence
Et mieux qu'un chalumeau chéris ce calumet.

Chaque aurore attendue et chaque nuit suivie
Sertiront des joyeaux au foyer merveilleux,
La lune aura pour toi des bontés de Marie
Et t'offrira les pleurs en saphirs de ses yeux.

Le Soleil, agitant sa crinière papale,
Chargera le bois noir de corindons ardents
Et du toc fabuleux d'horreurs philosophales
Pour que le pur secret fleurisse entre tes dents.

Fume! impavide et doux, comme on boit des vins rudes;
C'est d'entre ce brouillard que surgit le dieu vrai,
Et tes clairs yeux ravis par ces similitudes
Reconstruiront cent fois l'empire et la forêt.

Dévotieux alors tu secoueras la cendre
De ta pipe, au hasard, le vent accomplira
L'équitable partage aux lys tremblants d'attendre
L'âcre pollen par quoi le songe renaîtra.

Il suffit d'un poison banal, d'une herbe sainte,
D'une plante au bouquet tenace mais subtil,
Cueillie un soir d'amour ou d'adorable feinte,
Pour prolonger ton rêve et grandir ton exil.

Or, c'est l'Art! use aussi de ruse et de malice,
Crache des ronds avec l'esprit de ton petun
Et tu les dédieras, poète, en sacrifice,
A ta reine qui rit dans l'herbe et les parfums.

Elle sait bien que cet azur noir c'est le Verbe
La louant d'être ainsi promise à ton vœu seul
Et de dresser, parmi l'espoir des hautes herbes,
Ses pâles bras aimés, ainsi que des glaïeuls.

LE TZIGANE

A Maurice CREMNITZ.

C'est dans la petite voiture ronde
— Et si légère d'avoir couru le monde —
Où mal ou bien vivaient pêle-mêle
Mon père,
Ma mère qui fut aimée pour la gloire de ses seins
Et porta sans pleurer le fardeau des mamelles,
Mes quatre frères, dont le plus beau fut assassin

Et mes deux grandes sœurs qui faisaient en dansant
Fleurir une rose noire dans le cœur du passant,
C'est dans la petite voiture ronde et radoubée comme un
[ponton
— Le vieux ponton à la dérive —
Que je suis né, mais il y a si longtemps,
Que je ne connais plus ma part de jours à vivre.

J'ai su la paix des haltes au soir tombant
Et la joie des départs furtifs avant l'aurore,
J'ai surpris le secret des couchants et des aubes.
J'ai foulé bien des routes et tondu bien des champs
Et ma mémoire se décore
De villes apparues et que l'on croit conquises,
Pourtant le pas blessé d'une vieille jument grise
Nous frustre et les dérobe.
J'ai connu tant de gens qui n'ont jamais erré!
Ils sont comme moi désespérés
Et las;
Ils parlent en tremblant
D'on ne sait quels royaumes perdus,
Leurs crânes s'écroulant
Sonnent des glas
Sur leurs genoux perclus.

Plus avant! C'est la loi.
Hélas! pourquoi des yeux brillent-ils aux fenêtres?
Pourquoi faut-il songer au petit toit
De tuiles abritant, peut-être,
Le trésor inconnu et dont nul ne dispose?
Pourquoi se souvenir d'un arbre, d'un lac, d'une lumière
Qui, un matin d'hiver,
Veillait sur le sommeil de Tiflis blanche et rose?
Et je voudrais connaître qui nous mit sur la route,
Baladins vagabons,
Pour perpétuer le rêve et pour forger le doute,
Mais l'exil a du bon.

Mon orgueil vrai, c'est d'avoir fait danser
Tous les couples du monde avec mon violon;
J'aurais voulu mourir, satisfait du destin,
Comme mon ours d'Asie qui mourut l'an passé,
En me léchant les mains,
Ayant dansé pour ceux que j'avais fait danser.

Ma mémoire est pareille à la route suivie
Et pareille à la vie,
C'est la route incertaine, au loin point un village...
Et vieilli maintenant j'y reviens pas à pas,
Et d'âge en âge,
Pour l'amour d'un clocher ou d'un canard sauvage.

Il y avait un petit traktir en bois sur le bord du chemin.
La jument grise mâchait son foin,
La cheminée fumait au toit de la carriole,
Un ruisseau de mika flattait le tronc des saules
Et, du plus haut d'un talus
Fleuri de pierres et d'herbes folles,
Tout nus
Mes quatre frères et mes deux sœurs
Et moi glissions dans l'eau avec douceur;
Mon père tondait son chien, ma mère faisait la soupe.
Deux voyageurs français considéraient la troupe.
Ils souriaient et ils causaient de nous, dans leur langage.
L'un d'eux nous donna de l'argent, à tous les sept,
L'autre m'offrit des cigarettes
Et ses yeux frémissaient ainsi qu'un ciel d'orage.
Il trouva pour mes sœurs jalouses deux mouchoirs roses.
Ça n'est pas très intéressant
Mais, voyez-vous, c'est de ces choses
Que s'alimente notre sang.
Et maintenant tout est fini,
Je me suis arrêté.
Or jamais le marcheur

Qui a rompu son pacte
Ne saurait retrouver la route dont son cœur
Rêva, belle comme un lac,
Aux rives d'à-jamais et d'immortalité
Et qui porte à nos lèvres pour manger et pour boire
L'haleine du matin et le soupir du soir.

Déguisé en baron polonais d'autrefois
Avec quatre Hongrois,
Deux Serbes, trois Roumains et le Juif au piano,
On peut me voir jusqu'à minuit
A l'orchestre du Casino.
Pour mes yeux pleins de tous les horizons du monde,
Pour mon col de victime et mes mains de bourreau
Des filles tièdes parfois caressent mes poils gris.
Et meurtri de baisers en des lits merveilleux
J'évoque les amours des bois et des prairies
Et les nuits où les loups veillaient sur les fiers jeux
De la souple passante et du meneur de ronde.
Cherchant sans la trouver l'énigme du martyre
J'aurais voulu mourir
Comme meurt, sous le flot de clarté blanche et dure,
La note déchirée qui jugule l'espace
Et se brise en chantant sur la corde qui casse.
Je voudrais être mort depuis déjà longtemps,
Pauvre vieux poème ambulant,
Riche de tous les chants par quoi l'homme respire,
Qui s'est un jour fixé dans l'âme des moins purs.

(*Les Féeries, 1907*).

LA BONNE AUBERGE

Servante de la bonne auberge,
Prend nos manteaux et nos flamberges,
Nos flamberges sans pointe et nos manteaux percés,

Ce sera pour les gueux qui fardent leur misère
Et traînent aux pavés d'inutiles rapières.
Servante, mets la flamme aux sarments entassés.
        Servante de la bonne auberge,
        Place à tes hôtes du matin!
        Nous venons des pays lointains.
        Compagnons de la bonne aventure

Et mille climats nous ont fait mille brûlures,
Apporte-nous les dés, les pipes et les pots,
Sois Reine du festin parmi les gars dispos.

                Servante,
Tu prendras soin de mettre aux lits des draps bien blancs,
Nous sommes las, vois-tu, des hautes nuit errantes
        Et des mauvais conseils du vent.
Le vent, ce vieil ami qui nous montrait la route,
Où se heurtaient les flux des diverses déroutes.
        Servante aux cheveux parfumés,
Nous sommes las, chérie, des anciennes alarmes
Et très honteux d'avoir souillé avec nos larmes
Le faste nuptial des claires nuits de mai.
Or, des purs diamants de notre douleur sainte
Sans regret nous avons fait le cristal qui tinte,
        Oh! tu sauras quels beaux grelots
        Nous avons fait de nos sanglots !

Compagnons du hasard, du vent et des étoiles
Nous avons navigué sur des vaisseaux sans voiles,
Nous avons paradé sur des chevaux sans brides
Et nous fûmes des rois tout puissants et sordides.

Tous les cieux ont versé l'azur en nos prunelles
Et, le cœur dévoré des clartés fraternelles,
Sublimes mutilés que dévastaient les Nombres,
Nous rendîmes aux nuits l'ardent secret des ombres.
Notre gloire enfantait l'amour en des désastres,
Inquiet seulement de la fuite des astres,

Nous n'avons rien semé au vieux monde qui croule
Et nous avons erré hagards, de foule en foule.
Notre orgueil étonna les faiseurs de potences;
Tout un peuple écrasé sous notre joue mythique
Admire encore, béat, ceux de nous que balance
Le vent qui vient siffler au gibet prophétique.
Mais, un soir attendu des bâtisseurs de villes,
Nous avons écouté le chant des jeunes filles
Et nous fûmes les fous qui sonnent des fanfares
Aux cortèges hurleurs des Princesses barbares.

Et je sais que nos marraines étaient des folles;
Je sais que nous avons de voix hallucinées
Effaré le blanc troupeau des prédestinées
Qui préparaient pour nous des baumes de corolles.

Servante,
Sur la route il pleut,
Il vente;
Ici chante
Le feu
Et tes yeux
Sont joyeux.
Compagnons du hasard, du vent et des étoiles,
Nous dormirons ce soir en la douceur des toiles;
Apporte-nous les dés, les pipes et les pots;
Nos longs cheveux sont blancs, nos paupières rougies,
Mais nous serons très beaux ce soir après l'orgie,
Car nous aurons vingt ans aux clartés des flambeaux.

Servante de la bonne auberge,
Prostituée éternellement vierge,
Mets-toi toute nue et verrouille bien le seuil,
Roule tes cheveux d'or sur nos habits de deuil
Et quand les cieux jaloux allumeront leurs cierges,
Lorsque le vent dont rient les vitres de l'auberge
Flagellera les gueux qu'assomme un viel espoir
Nous t'épouserons tous ce soir !

Et maintenant, mes frères de bataille,
Qu'en cortège aviné l'on aille
Chercher des violons car nous allons danser,
Dieux d'amour plus beaux que le Dieu aux pieds percés.

Ah! mêlez des baisers roux d'alcool à la danse,
Bâtissez des tours de fumées rares et denses,
Car la bonne auberge n'est plus l'hôtellerie
Blanche du pélerin aux guenilles fleuries.

Apporte-nous les dés, les pipes et les pots,
Servante, il faut des jeux, des vins et des tabacs;
Les dés seront pipés et l'alcool mentira
Et nous ferons l'amour en de mouvants tombeaux.
Sonnez, ménestrels sourds, une absurde romance,
Que vos vieux instruments affolés rendent l'âme,
Leurs bois chanteront mieux cette nuit dans les flammes,
Notre hôtesse ravie règlera la dépense.

Soyez larrons, bannis; cocus, soyez paillards!
S'il vous faut des soleils, vomissez des brouillards!
Ohé, vous tous, ohé!
Vous tous, écoutez-moi,
Souvenez-vous de vos trônes, les anciens rois,
Riez!
Criez!
Par pitié!
Car sur le val glacé où l'ombre se désole,
Sur les branches des pins tragiques, dans les houx,
O dernier désespoir! j'entends hurler les folles,
Et les folles, là-bas, m'ont donné rendez-vous...

(*Poèmes*, 1905).

Jean THOGORMA

Né à Envermeu (Seine-Inférieure), de parents lorrains.

Œuvres publiées : *Poésie* : **Le Crépuscule du Monde**, 1 vol (1)
Prose : **La Destinée sociale du poète**, 1 plaq. **L'Esthétique vivante : Les Barbares contre Racine**, *1 plaq.* — **Les Tendances nouvelles de la Littérature**, *1 plaq.* — **Lettre sur la Poésie**, *1 plaq.* (2).

Œuvres en préparation : **L'Art d'être Poète** (poèmes). — **Les Symphonies du Feu** (poèmes). — **Le Dernier Amant de la Lune** (Contes lyriques).— **Niobé**, tragédie antique. — **Le Maître du monde**, tragédie moderne.

Collaboration : *Les Poèmes*, *La Plume*, *Les Entretiens Idéalistes*, *Les Rubriques Nouvelles*, *Le Feu*, *Vers et Prose*, *Le Gil Blas*, *La Coopération des Idées*, *Les Marchés de Provence*, *La Vie*, *Les Loups*, *L'Indépendance*, *etc.*

SOIR SUR LA VILLE

. . . .

Je ne sais où je suis dans cette heure incertaine !
Sous les brumes du soir, mystérieuse mer
De ténèbres traînant des épaves de fer :
D'immenses flots vivants, à l'horizon, déroulent,
Déferlant sur Paris, des millions de foules
D'êtres dont les clameurs font résonner la nuit.
J'entends monter vers moi, formidable, le bruit

(1) Falque, édit. 76, rue de Rennes.
(2) Basset, édit. 3, rue Dante.

De l'espace battu de leurs noires marées ;
Et dans les profondeurs, des voix désespérées
Vociférer l'ennui et le tourment humains !
La Ville étend là-bas ses milliers de chemins
Où des peuples mêlés à des peuples, circulent ;
Partout, en même temps, leurs tourbillons ondulent,
S'épandent sous les murs, se chevauchent, et font,
De chaque rue, un fleuve, où leurs remous s'en vont
Rejoindre d'autres mers et couler avec elles ;
Çà et là, sur la nuit, des phares étincellent,
Des lanternes de chars courent, de grands éclairs
Volent, entrecroisant leurs feux rouges et verts
Dans le brouillard sonore où les angélus tintent ;
Des blasphèmes, des cris, des hurlements, des plaintes,
De chaque carrefour de l'énorme cité,
Sombres voix de colère et de fatalité,
Montent, lourdes d'amour, de haine et de détresse ;
Partout, je les entends, mon cœur bat, une ivresse
D'ardente passion s'agite dans mon sang ;
Mon âme multiple en mon cœur frémissant,
Tous les désirs de feu et toute la souffrance
Des peuples, ma douleur s'exapère, et, démence,
Où je me sens sombrer dans des gouffres sans noms,
Hurlant par tous ses flots d'hommes et de démons
Je ne sais quel appel à quelle nuit profonde,
La ville m'apparaît comme l'Enfer du monde,
Et je regarde au fond de son cercle éternel,
Avec le soir qui meurt, agoniser le ciel.

(*Le Crépuscule du Monde*)

IMPRÉCATIONS

(*Fragment*)

. . . .

Plein d'une ivresse sombre et d'un splendide effroi,
Ténbéreuse cité sans âme et sans entrailles,

Je te hais; mon cœur saigne aux crocs de tes murailles;
Des vapeurs de mon sang flottent sur tes maisons;
Sous le ciel où flamboient tes fumeux horizons
Ronges encor des feux de Tyr et de Sodome,
Des fleuves de désirs jaillis de mes flancs d'homme
Se brisent en hurlant sur tes pavés de fer;
Et, chacun de leurs flots multipliant l'enfer,
Fait naître cent démons, de celui qu'il dévore.

Paris! Paris! grand soir de l'Occident! Aurore
Des siècles de genèse et d'accomplissement!
Crépuscule du monde au bas d'un firmament
Dont les derniers soleils consumeront la terre!
Je hais ton apparence autant que ton mystère;
Je ne sais quelle nuit stagne sous ta clarté;
J'entends, dans l'ombre où court le temps épouvanté,
L'abîme parcouru par ton arche maudite,
Crier : les dieux sont morts, la lumière est en fuite,
Tout s'abîme au hasard de mes gouffres mouvants,
Le ciel s'éteint au fond de tous les yeux vivants.
L'homme, éternellement, marche dans tes ténèbres!
Et bien que j'aime à vivre en ces penser funèbres
Dont je lis, sur tes murs, les symboles de feu,
O ville impénétrable aux volontés de Dieu!
Espace sans azur, nébuleuse sans astres,
Lieu de tous les destins et de tous les désastres!
Seul, ici-bas peut être à savoir qui tu es,
De tout mon cœur amer, ô Paris! je te hais.

Je te hais; quelque part ta dernière heure sonne.
Dans des temps qui viendront, je ne vois plus personne
Marcher dans les déserts peuplés de tes tombeaux;
La Vie, à la lueur de ses derniers flambeaux,
Se cherchant sous tes murs, n'y verra que son ombre;
Tu seras pour les dieux un spectacle aussi sombre
Que si ton gouffre était le confluent des nuits;
Les siècles sont prochains où s'éteindront tes bruits,

Tu t'anéantiras dans l'éternel silence,
Et, des palais dressés par ton orgueil immense,
Il ne restera rien, que des débris sans noms.

. . . .

(*Le Crépuscule du Monde*)

LE RETOUR DES SIÈCLES

(*Fragment*)

. . . .

Les noires Birminghams et les Londres fumeuses;
Les Liverpools, volcans, les Creusots, nébuleuses;
Cités aux cents faubourgs :
Les immenses New-Yorks, les San-Franciscos sombres,
Les Chicagos, enfers où des nations sombrent,
Les Havres, les Hambourgs;
Sur les Eleusis d'or, dans l'infini, s'entassent;
Et confondant leurs murs, entre heurtant leurs races,
Font que l'immensité
Est quelque chose comme une Babel énorme
Qui mêlant des volcans à des villes, en forme
Une seule cité.
Titanique falaise, aveugle mur de mondes,
Escarpement de fer dont les pentes profondes
Se perdent dans les nuits,
Montagne dont les pics, ville dont les pylones
Emergeant de l'amas confus des Babylones,
Portent les infinis!
Amas de soleils morts, masse cyclopéenne
D'astres contre lesquels bondit la foule humaine
Et que pour traverser,
Son flux vivant divise en millions d'avenues :
Jusqu'au fond de l'espace où se mouvaient les nues,
La voici se dresser!

Tout résonne au fracas de marteaux et d'enclumes;
Rouge de la vapeur des hauts fourneaux qui fument
Par l'air incandescent,
Mystérieux décor de quelle apocalypse,
Elle monte à travers le gouffre qu'elle éclipse,
Dans un halo de sang.

Débordant ses remparts de planètes, plus grandes
Que des mondes, partout ses murailles s'étendent;
Et ses vastes piliers,
Ses bastions, ses tours, ses nefs aux mille voûtes,
Ses dômes où l'orage entrecroise ses routes,
Semblent les escaliers
Faits de tous les soleils et de toutes les terres,
Par où du fond des temps les ténèbres montèrent
Dans l'espace où je suis;
Et ses flèches de fer qui remplacent la nue,
Sont comme des milliers de créneaux où se rue,
L'immense assaut des nuits.

Sous le brouillard épais que des éclairs sillonnent,
Des fleuves de métaux en fusion bouillonnent;
Les murs crachent du feu;
Et découvrant ses pics, ses falaises, ses gorges,
Ses noirs chemins bordés d'entrepôts et de forges,
La Ville peu à peu,
Dans toute son horreur splendide se révèle.
Ah! sur tous les vivants, quelle aurore nouvelle
De siècles! quels chaos
De mondes entassés sur des mondes se dressent;
Et des voix de quels maux et de quelles détresses,
S'empliront les échos!

Des rafales de fer tourbillonnent, des foules
D'hommes au pied des murs, tumultueuses, roulent
Sous des voûtes d'acier;
Et de nouveaux remous, sans relâche, grandies,
Sur les horizons que ceignent des incendies,

Vont se multiplier.
Et chacun de leurs flots, gronde, soupire, crie ;
Le feu pleure à travers la brume, l'industrie
Mélange en un seul bruit,
Les respirations de toutes ses machines ;
Des entrepôts, des docks, des gares, des usines,
Halètent dans la nuit.

Et des palais de fonte aux toitures fumantes ;
Des hauts-fourneaux, volcans et cuves où fermentent
Les laves des soleils ;
Et des tours sur des tours, en énormes spirales
De pierres, par dessus toutes les cathédrales,
Dressant leurs murs vermeils,
Elargissant partout les frontières de l'ombre,
Multiplient dans la nuit leur entassement sombre.
— Et c'est ici le lieu,
Où désormais sans but et sans fin se répondent,
La tragédie humaine et le drame des mondes,
Dans l'espace sans Dieu ! —

(*Le Crépuscule du Monde*).

LE CHANT DU HÉROS.

(*Fragment*)

Vivent les siècles noirs et les siècles de flamme,
Pleins de rugissements et de fracas humains,
Dont la chair et le sang des démons de chaque âme
Rougiront les chemins.

Vive la ville horrible où tout souffre, où tout pleure,
Où tout, au vent des nuits, tourbillonne sans fin,
Où le Mal éternel se nourrit de chaque heure,
Sans apaiser sa faim.

Autant que je te hais sombre Paris! je t'aime,
Lorsque ma voix se fait pour ainsi te parler,
Belle comme l'injure et comme le blasphème,
Rien ne peut l'égaler.

Pour t'embrasser, mon cœur croît et se multiplie;
Et de ma bouche, ardent cratère inapaisé,
Dont chaque flamboiement, aux ténébres, s'allie,
Rien ne vaut le baiser.

Bondissant à travers tes abîmes en flammes,
Vertigineusement, ô Ville ! je voudrais,
— D'un rut qui mêlerait les étoiles aux femmes,
Tout étreindre à jamais !
Et dieu moins que démon, homme moins que poète,
Au galop furieux de mon spasme, emporté,
A travers toute nuit, de tempête en tempête,
Etre précipité !
Et de ta vieille chair que mon désir harasse;
(Orgueilleuse et féroce à me rendre jaloux) :
Pour en être la proie, engendrer une race
De tigres et de loups ! —

La colère et l'amour grondent dans ma poitrine ;
Splendides et joyeux, mes instincts déchaînés,
Aux étreintes de fer de la force divine,
Se sont abandonnés.

Je me sens devenu vapeurs, flammes, fumées ;
Ma voix aux mille échos hurle dans tous les cris;
Sous chacun de mes pas, se remuent des armées,
Et l'espace et Paris,
Incendiant ma chair, m'emportent, me pénètrent ;
Tout tourbillonne, court, hurle, chante, rugit,
Et mon cœur, aux remoux de l'océan des êtres,
Jusqu'aux cieux, s'élargit.

En avant! n'importe où par les siècles de l'ombre,
O Ville! s'il se peut, par delà toute nuit,
Par l'air plus lumineux, ou l'espace plus sombre
Qui devant nous, grandit :

De déserts en déserts, d'abîmes en abîmes,
Des ténèbres sans ciel à l'éther aux cieux d'or
Plein de gouffres nouveaux et de nouvelles cimes,
S'il en existe encore :
Courons, le cœur du monde est notre âme en furie ;
Ivre de notre joie et de notre courroux,
Sans rien qui nous arrête ou qui nous contrarie,
L'univers est à nous.

. . . .

. . . .

Et parce que tout brûle au feu de ta fournaise,
O Villle! que par toi la matière et l'esprit
Se réamalgamant pour une autre genèse,
En empliront la nuit :
Je t'aime, et dans l'orage où tu vis, je veux vivre,
Et sentant tous mes jours, à tes siècles, pareils,
Y projeter mon âme éternellement ivre
Du sang de tes soleils!

Et tant j'ai soif encore et faim de toute vie
Tant la douleur est chère à mon cœur irrité,
— Ame invaincue autant qu'elle est inassouvie —
J'en veux l'éternité.

(*Le crépuscule du Monde*).

Théo VARLET

Né à Lille (Nord), le 12 mars 1878.

Théodore Varlet, après des études classiques, s'attacha uniquement à la littérature. En 1897, alors qu'il dirigeait à Lille la revue *l'Essor*, il publie un volume de juvenilia. Il alterne ensuite sa studieuse retraite avec des pérégrinations à travers l'Europe, d'abord en un village des dunes flamandes, puis à Bruxelles. Il édite, en 1905, au *Beffroi* (Lille), — dont il fut, en 1900, un des fondateurs, — ses « **Notes et Poèmes** », suivis, en 1906 (au même *Beffroi*), d'une plaquette, « **Le Dernier Satyre** », et d'un autre volume de vers, « **Notations** ». Il dirige, en 1907, avec P. Castiaux, P.-J. Jouve et E. Charpentier, les *Bandeaux d'Or* auxquels il réserve la meilleure part de sa production. Vivant depuis lors sur le littoral méditerranéen, il donne, en 1912 ses « **Poèmes choisis** » (80 exemplaires hors-commerce). — A collaboré à une trentaine de revues, entre autres *La Plume*, *L'Ermitage*, *La Rénovation*, *Le Divan*, *L'Ile Sonnante*, *L'Art Libre*, *Pan*, *Le Thyrse*, *Le Feu*..

A consulter : GRAUTOFF, **Lyrik in Frankreich**. A. MERCEREAU : **La Littérature et les Idées nouvelles**.

CRÉPUSCULE DE HOLLANDE

Les canaux sont gelés. Il neige. Rien n'offense
L'intimité de la taverne recueillie :
Le curaçao, confit aux torpeurs des Antilles,
M'instille une philosophique somnolence.

Je suis seul, tout au fond du tépide silence;
On n'y voit presque plus : aux carreaux embués

Je regarde les reverbères s'allumer,
Et sous le crépuscule errer des contingences.

Acagnardé dans la quiétude hollandaise,
Je songe aux soirs pareils où le bon Spinosa
Taillait patiemment un lemme de l'Ethique;

Et l'horloge, attentive à ma paisible ascèse,
Selon le rythme expert des pipes de Gouda,
Déguste lentement l'heure métaphysique.

(*Notes et Poèmes*).

SOIR PARISIEN

Le beau jour de printemps se meurt aux boulevards
Dans l'heure bleue exquisement du crépuscule;
Et le pavé de bois, comme aux forêts natales,
Suinte l'âcre odeur des ports en aventures.

Tout ce jour de lumière fleurie,
Au travers ivre de la capitale,
J'ai coudoyé, flots joyeux de vie,
Paris,
Dans l'air léger de floréal.

Mais, tandis qu'indulgent et serein, je savoure
Le passage en féerie du soir cosmopolite,
Aux perspectives glorieuses du carrefour
S'illuminent crûment les lampes électriques.

Dans le ciel crépusculaire
S'installent, épelés en lumières,
D'exclamatifs appels aux plaisirs populaires;

Et vers l'aphrodisie poudroyante des théâtres,
Les troupeaux de la foule se hâtent
Sur les trottoirs blafards.

Unanime horoscope:
Au fond des yeux civilisés s'effare
L'instinct primordial des cavernes;
Et, monomane, cette foule invoque.
O Nuit procréatrice! le geste rituel.

Or, je songe aux asphaltes jumelles
Des autres capitales printanières et fauves,
Où le Mâle-Eternel chasse l'Eternelle-Femelle
Sous des ciels en chaleur de rouges Babylones;
Et, seul cerveau royal de ce soir atavique,
Analyste sectaire
Mettant au point les oculaires
Taillés au Nord des nuits métaphysiques,
Je regarde
S'agiter vainement les Lois élémentaires.

Houles de foules, rumeur dense, clameurs en fuite :

Au carrefour des boulevards cosmopolites,
Épelant, accablé d'un merveilleux ennui,
Le ciel qui réverbère
Les appels lumineux aux plaisirs populaires,
Je songe — et puis après, ô vieux Cosmos! et puis? —

Que cette vanité des Rois de l'Univers
Roule sous le regard indifférent des astres,

Afin que dans mille ans, ô vieil Ecclésiaste!
— A travers le troupeau maniaque des humains
Qui va, sous l'aiguillon de l'éternel Destin,
Battre stupidement le briquet des muqueuses —

Afin que, dans un soir pareil de printemps fauve,
Un autre curieux de la Finalité
Sur les trottoirs futurs des neuves Babylones
Regarde déferler la même Vanité.

(*Notations*).

INSOMNIE

Surgi, du cauchemar épouvantable,
Vivant,
Encore cette fois vivant, je palpe et serre,
O ma sœur, mon enfant,
Jalousement ta chair vive contre ma chair.

La Nuit
De ténèbres massives englue mes yeux ouverts.

Le sirocco dehors secoue les oliviers.
Jusqu'au jour nul recours contre l'horrible ennui.

Rien à rêver, mes yeux : la nuit est immobile et noire
Et pénétrante ainsi que nos futurs néants;

Lourd, immobile ainsi que la ténèbre et moi,
Pend encore à mon cœur, cauchemar, ton poignard.

Et je songe, immobile, sans espoir, inerme
Insecte comprimé dans le bloc des ténèbres,
A l'insensible, irrésistible, irréfutable;
Je guette, Amie,
— Tes poings ensommeillés blottis entre mes doigts
L'irrévocable vol de la terre qui tourne
Et nous lance, selon les éternelles Lois,
(Encore combien de tours, encore combien de jours?)

Vers l'adieu sans retour de nos âmes amantes,
— Dors, mon enfant, au creux de mon bras révolté —
Vers l'éternel adieu de nos yeux que tourmente
Un absurde désir des immortalités.
Aube sinistrement lointaine, encore un jour;
Vol spiralaire de la terre,
Qu'encore un jour ensemble, chairs,
Un tour de terre, âmes jumelles, vous viviez!

Et j'attends, yeux collés au néant, la Lumière,
Dans la nuit, dans l'interminable nuit d'hiver
Où l'affreux sirocco secoue les oliviers.

MESSINE

Sur l'escalier de marbre, au soleil de midi,
Je méprise, rêveur nonchalant, tout effort
Autre que boire ici l'azur tiède, tandis
Que clapote à mes pieds l'eau limpide du port.
Comme votre fumée dans le ciel s'évaporent,
Steamers, mes fols désirs d'aventureuse vie;
— Et, si mon insatiable cœur s'irrite encore,
C'est vous seuls, ragazzi bienheureux, que j'envie :

Vos paresses couchées dans la poussière blanche,
Et vos siestes vers qui les croulantes oranges
Font rouler les beaux ors nourriciers de leurs tas:

Et vos pieds nus claquant, tout lavés d'eau marine,
Lazzrroni, frères cyniques, à Messine,
Au soleil, sur les quais de la Palazzata.

(*Poèmes choisis*).

VILLÉGIATURE

C'est la saison, Amie, des plages élégantes
Où la digue au soleil est un trottoir urbain,
Où la vague bénigne et rieuse s'enchante
A flatter des sirènes en costumes de bain,
Où la brise du soir langissamment évente
Les concerts et les flirts des casinos marins;

C'est la saison, c'est la saison, loin de la ville,
Du tourisme et des randonnées automobiles
Aux pays du Joanne et des sites fameux.

Dis-moi, petite sœur de mon âme, tu veux
Partir?

Là-bas, au cœur de la mer vide,
Sans rocking-chairs, bars ni tziganes,
L'île de mes désirs sauvages et torrides,
L'île de mes étés grésille de cigales.
Assez des livres et des toits:
Plus rien que moi et toi;
A nous deux seuls là-bas,
— Hors de l'Histoire, hors de cette ère importune! —
A nous
Les rocs, baignés d'eau bleue et de vives écumes
Etalant au soleil leurs ardents matelas!

A nous, soleil! à nous, mer chaude, ton baptême!
Depuis des ans, des siècles d'exil, ce suprême
Désir, ô sœur préhistorique, nous ronge,
De ressurgir aux bords vivants de notre songe,
Debout, chair lumineuse et fauve sur l'azur!

Plus haut! escaladons les rocs inaccessibles:
Dans le maquis hargneux plonge tes jambes nues
(Ah! délice

Farouche de ton sang tatouant ta peau brune !)
Et, le soleil hâlant nos chairs griffées d'épines,
Héroïquement seuls, sauvages, radieux,
Libres et purs comme les bêtes et les dieux,
Pour nous resplendira le ciel des Origines,
Des roses de lauriers rouges dans tes cheveux.

— Dois-je te révéler (tu le sais mieux que moi)
Le vrai secret de notre joie?
C'est, même alors, sur les accords myriadaires
De nos terriblement civilisés vieux nerfs
Que nous modulerons ces barbaries premières ! —

N'être donc plus enfin que brute belle et nue
A ce centre éternel de l'unique Nature!

Qu'importent les joyaux de la Littérature?
Aquariums plus nets que des sources,
L'eau tremble en moires irisées de lumière
Sur le sable argenté
Et les oursins violets parmi les algues rousses.
Qu'importe tout?

Du fond incandescent de la sieste enchantée,
Ecoute clapoter l'eau bleue dans les rochers,
Ecoute, à travers ton sommeil,
Accablée volupté d'un rêve immémorial,
Dans les pins, par millions, les cigales,
Grésiller, trille, plein notre île, de soleil.

Tout le jour, tout le jour immense, depuis l'aube,
Nous jouerons le jeu nu de nos métempsycoses
Sur ce roc émergeant des paradis passés ;
Tout le jour, inlassés
De vous, soleil, azur, flots bleus, rochers ardents,
Jusqu'à l'heure où la nuit dévore le couchant.

Mais alors, sous les pins sombres troués d'étoiles,
Enlacés aux plis d'un manteau,

Dans mes bras rudes de jadis tu blottiras,
Silencieusement, ô sœur immémoriale,
Le soleil de ta chair et le sel de ta peau.
Avec autour de nous l'air libre à l'infini
De la préhistorique nuit
Tout l'air universel vaguement agité
Par nos deux cœurs, à l'unisson de nos poitrines,

Sans gloses poétiques, amoureuses ou divines,
Sans langueurs ni sentimentalités
A la lune, dont l'aube luit entre les pins,
Sans guetter sur les flots le chant bleu des sirènes,
Enfouissant mes yeux
Ivres de sommeil noir
Dans la mer phosphorescente de tes cheveux,
Nous nous endormirons, couple de hors-l'histoire,
Seuls dans notre île, au centre obscur de l'océan,
Sous les vols et les cris farouches des goélands.

C'est la saison, c'est la saison, loin de la ville,
Du tourisme et des randonnées automobiles,
Aux pays du Joanne et des sites fameux...
Dis-moi, petite sœur de mon âme, tu veux
Partir ?

(*Poèmes choisis*).

VITESSE

Esclave vivant et docile
De mon désir, l'automobile
Anime sous mes doigts son moteur vrombissant ;
Et bondissant
Au ras des routes léthargiques,
Insecte monstrueux et double, nous volons
Butiner le pollen des matins héroïques,
Vers le soleil qui tend sa fleur à l'horizon.

Annexe dynamique de ma chair ;
A mes talons de dieu podagre,
Greffe des merveilleuses talonnières :
Homunculus-Pégase
Que l'ordre d'un cerveau-cabire
Fit surgir,
Démiurge, de sa formule triomphale,
A la vie explosive et rauque du métal.

Electriques, mes nerfs
Eperonnent d'éclairs
Le cœur tonnant
Hypnotisé sur mon vouloir :

Et la brutale vie du feu élémentaire
Accélérant mon cœur en synchronisme ardent,
J'écoute vivre, ô force esclave que j'anime,
A mon esprit souverain accouplée,
Ton âme fruste et monomane de machine.

Plus vite ! esprit jumeau, âme farouche née
Au formidable vol du moteur vrombissant ;
O Centaure nouveau, que notre double effort
S'affole, à l'assaut furibond
De l'inexpugnable horizon !

Plus vite! Météore,
Dans le remous vertigineux des paysages
En pleine déroute,
S'effare la vie ankylosée des villages
Où rampent des humanités larvaires,
Vieux bétail prisonnier
Aux lizes de l'espace et du temps routiniers.

Et cependant,
Hors des formules surannées
De la durée,

Moi, dieu de notre tourbillon
Qui mord dans le sillage ardent du temps en fuite,

Toujours plus vite
Eperonnant le cabire d'acier,
Mon rut d'ivresse foudroyante ahane,
Par au-delà des routes et des ornières,
En plein azur altier,

Vers le panoramique et libre essor aéroplane,

(*Notations*).

NOTE DE CALABRE

Insolite passant du bel après-midi,
Tu t'es levé de sous la treille pour me voir,
O vieux Raffaele Tampasco, et m'as dit :
— Camarade, la ville est proche. Viens t'asseoir.

Là, sous la treille rouge où le golfe irradie,
Tu m'as offert les poissons frits et le vin noir,
Et nous sommes restés à parler jusqu'au soir
De mes plaisirs errants et de ta calme vie.

J'aime tes oliviers antiques, et la mer,
Sage, noyant d'azur tes rêves sédentaires...
— Mais tu as secoué la tête à mes éloges,

Et m'as suivi, avec un long adieu d'envie,
Descendre, chemineau allègre, vers la ville
Où ma nouvelle joie chantait à pleines cloches.

(*Poèmes choisis*).

L'ÉTAPE

J'ai posé le bâton, le sac et le manteau ;
Et quatre contadins, endimanchés et graves,
Tour à tour, à la mode antique de Calabre,
Tendent leur verre plein — *Beva!* — au chemineau.

Pour me caser on a serré le cercle chaud
Autour du plat de braise illuminant la salle :
Je conte les Pays ; et leurs gloses bavardes
Sur mes exploits routiers s'émerveillent bien haut.

Tandis qu'un vieux pêcheur hoche son bonnet rouge,
Et retirant sa pipe vide de sa bouche,
Sur le cuivre noirci crispe ses orteils durs,

Un enfant au corps brun, rieur et familier,
Dont mes doigts amicaux peignent la chevelure,
De ses grands yeux luisants écoute l'Etranger.

(*Poèmes choisis*).

Tancrède de VISAN

Né à Lyon, le 16 décembre 1878.

Père lyonnais, mère grenobloise. Vient à Paris en 1899 préparer l'Ecole Normale au collège Stanislas. Licencié es-lettres en 1901. En 1903 entre comme secrétaire de rédaction à la *Revue de Philosophie*.

En 1904 publie son premier livre **Paysages introspectifs.** L'auteur a publié tard, longtemps absorbé par sa propre perfection et par l'unique souci de se cultiver. Solide érudition et bagage scientifique. Il se spécialise dans *l'étude des questions esthétiques du point de vue du lyrisme contemporain.*

Œuvres : **Paysages introspectifs**, poèmes, précédés d'un **Essai sur le Symbolisme.** (Jouve, Paris 1904). **Lettres à l'Elue**, roman, préface de Maurice Barrès, frontispice de Maurice Denis. (Un vol. in-18. Messein, Paris 1908). **Paul Bourget sociologue** (brochure in-18. Nouvelle Librairie nationale, Paris 1908). **Colette et Bérénice**, bibliothèque de l'Occident, Paris 1909). **Le Guignol lyonnais**. Préface de Jules Claretie. (Un vol. in-12 illustré, Bloud, Paris 1910). **Les Elégies et les Sonnets de Louise Labé**, précédés d'une notice. (Un vol. petit in-18 raisin, Sansot, Paris 1910). **L'Attitude du lyrisme contemporain**. (Un vol. in-16. Mercure de France).

Sous presse : **Le Clair Matin sourit**, poèmes. — **En regardant passer les vaches**, journal de ma solitude.

Collaboration : *Revue Bleue*, *Correspondant*, *Revue Hebdomadaire*, *La Plume*, *Mercure de France*, l'*Occident*, *Nouvelle Revue*, *Nouvelle Revue française*, *Revue française*, *Entre-*

tiens idéalistes, *Revue de Philosophie*, *Rénovation esthétique*, *Revue des Lettres et des Arts*, *Vers et Prose*, *Revue Indépendante*, *Les Rubriques nouvelles*, *Revue du Temps présent*, le *Divan*, *le Feu*, *L'Ile sonnante*, les *Entretiens idéalistes*, *L'Art libre*, *Pan*, etc, etc...

Membre de l'Académie Delphinale, Membre de la Société littéraire de Lyon; Membre de l'Association des secrétaires de rédaction, etc...

A consulter : A. MERCEREAU. **La Littérature et les Idées nouvelles;** FLORIAN-PARMENTIER, **Anthologie-critique.**

Iconographie : Anthologie-critique.

NUIT D'ÉTÉ

DIALOGUE MYSTIQUE ENTRE MONOS ET UNA

» Seul j'étais seul malgré qu'à mes deux bras
« Pesait — à peine —
Un rire de tendresse. »

F. VIÉLE GRIFFIN.

Monos parle.

La nuit calme a jeté nos âmes face à face
Mêlées aux fils d'argent des horizons, parmi
Le silence sacré des chênes recueillis,
Et nos corps transparents ont prolongé l'espace.

Au seuil de la forêt que foulent nos genoux,
La lune fait brouter ses agneaux de lumière ;
Un linge bleu est descendu sur la clairière,
Un linge bleu comme un accord mystique et doux.

Voici nos mains, nos yeux, notre être qui se pâme,
Notre forme de vie, une image de chair ;

Voici deux ombres côte à côte en ce désert :
Ma sœur, n'entends-tu pas tout bas vibrer nos âmes ?

Tous deux sublimisés et tous deux irréels,
A travers les senteurs de la forêt obscure,
O sœur, nous tenterons cette folle aventure
De plonger et de couler à pic dans le ciel.

Faire comme un concert de toutes nos pensées,
Pour vivre fixement un chant d'éternité,
Devenir cette nuit ce qu'on aurait été
Jadis : deux séraphins aux ailes déployées.

Ne plus souffrir du mal d'être dans quelque lieu ;
Enclore autour de soi l'Infini pour limite ;
Exalter à jamais notre entente tacite,
Jusqu'à nous réfléchir dans la lueur de Dieu.

Enfin réaliser l'acte auguste de croire
Que le fugace instant de cet amour élu
S'est fixé hors du Temps. L'un dans l'autre perdus,
Éperdument brisons le tain de nos mémoires.

Una parle.

Mon frère bien aimé, ma fleur selon l'Esprit,
J'aspire ta prière obscure, étrange et douce ;
Ce nocturne parfum me soulève et me pousse
Au dessus de la terre où nos jours sont inscrits.

Que mes désirs soient ces deux mains et t'appartiennent :
Que ce regard qui n'a jamais miré que toi
Se cramponne et scintille au nimbe de ta foi ;
Que mon être en sourdine achève ton antienne.

Pour tant de faux soleils qu'on n'aura pas vécus,
Pour tant d'âpres matins qui pèsent comme un blâme,

Je t'offre toutes les étoiles de mon âme,
Et la pâle clarté de mon cœur éperdu.

J'étais le verger simple aux branches succulentes
Dont les fruits orgueilleux murissent loin des dents,
Toi seul a pu saisir mes rameaux éminents
Et me courber jusqu'à ta fièvre dévorante.

J'étais la vierge froide au sourire contraint,
Dévidant le fuseau d'une laine stérile,
Mais j'ai bu la sueur de ta face virile,
Et c'est mon âme à travers ton corps que j'étreins.

Entraine-moi vers les espaces planétaires,
Nue et dans la splendeur de cette volonté,
Je veux créer, je veux peupler l'immensité,
D'un hurlement d'amour qui soit une colère.....

. . . .
Tel le long des sapins criblés de glaives bleus,
Chantant mon âme *unique* et rythmant ma pensée,
Mon rêve projetait deux ombres enlacées,
En fuite dans l'azur fluide et lumineux.

(*Le Clair Matin sourit.*)

CRÉER SA JOIE

Tous les chemins vont
vers la ville.
(E. Verhæren).

Tous les chemins vont vers la joie.

D'avoir longtemps erré dans la forêt des pleurs,
Parmi l'ombre et le doute,
Mes pas enfin ont accueilli la route,
La belle route droite sous les chênes,

Avec les sons rythmés des alertes marcheurs
Qui sourient à la vie et dans leur âme hautaine.

Les fantômes dressés dans la nuit des sentiers
Sans issue et sans fuite,
Lorsque le cœur se trouble et que l'esprit hésite,
Ont frisonné sous l'haleine d'un vent altier.

« Sèche tespleurs ou bois tes larmes,
« Sors des taillis peureux où ton rêve se plait;
« Nulle voix ne chante ici, tout espoir se tait,
« Chaque heure te dépouille et te désarme.

« O Lazare, assoupi dans tes langes de lin,
« N'entends-tu pas l'appel des jeunes énergies!
« Le cor sonne parmi la fraîcheur du matin;
« Suis la meute et sa belle folie.
« Lève-toi, cesse de regarder en arrière
« Le passé déjà mort qu'ont piétiné tes pas :
« Là-bas, au loin, c'est toutes les lumières.
« Lazare, Lazare, aie foi,
« Lève-toi et marche. »

Alors je suis allé tout droit.

Sans hésiter, sans détourner la tête
A gauche, à droite, vers les fourrés épais,
Craignant la ruse des labyrintes,
Qui mêlent leurs détours et vous arrêtent
Au seuil de votre élan,
Et les chemins entrecroisés et nonchalants,
J'ai poursuivi ma course volontaire.

Chaque route où l'on persévère,
Chaque route que l'on parcourt
Dans la ferveur de son amour
Et dans la force qui parachève,

Chaque route continuée jusqu'à son rêve,
Chaque route traquée comme on chasse une proie,
Mène vers le soleil et conduit à la joie.

A travers l'ombre bleue des sapins,
Déjà des rayons d'or criblent la mousse;
Voici l'aube qui point,
Comme un jet parfumé de jeunes pousses.
Bientôt j'aurai gagné la lisière des bois;
Bientôt j'aurai franchi le cercle sombre,
Où ma tristesse s'est complue...
Voici le jour enfin, et la plage; je vois
Le ciel, je voir la mer retentissante.

Exalte-toi, mon cœur, et chante
La joie de vivre en l'allégresse.
Parmi les fleurs offertes à tous les horizons,
Parmi la douce paix des jours et les caresses
Que te glisse la source en ses pures chansons.
Accepte le bonheur des choses familières;
Goûte la volupté
De tout ce qui palpite dans la lumière,
Au cœur du bel été.

Que chaque objet déchaîne une musique,
Au bord de tes fontaines vives;
Et que dans le miroir de ton être, où s'avive
L'image des saisons,
On lise moins l'aspect extérieur du monde
Que son âme émouvante et ses tendres frissons.

(*Le Clair Matin sourit*).

LA RONDE DE MES ILLUSIONS

A toutes celles qui viendront
Fleurir les larmes que je pleure,

A toutes celles qui voudront
Enguirlander de leur sourire ma demeure,

Je leur dirai :

Ne vous attardez pas au crépuscule,
Rouges d'avoir chassé tout le jour vos cerceaux,
A petits coups de logiques férules.
Selon l'inflexion de mes espoirs nouveaux ;
Voici que la chouette hulule ;
Ne vous attardez pas, fillettes déjà filles,
A clore ma pensée en vos cerceaux.

Dénouez le ruban de vos rondes tressées
Au bord de mon désir évanoui ;
J'entends le soir qui rôde,
Là-bas,
J'entends le soir et c'est presque la nuit,
Qui tombe sur les bras des arbres défeuillés ;
Qu'en un dernier refrain repris de voix friponne,
Vos jupes de cretonne,
Parmi la danse folle,
Claquent et s'envolent,
Au vent désenchanté de mon automne.

Je vous aï trop connues selon mes heures,
Et mon rêve vous fit plus belles que vous n'êtes ;
Déjà vous existiez en mes pensées,
Avant de naître.
Le jour, la nuit,
Au bord du lac, au fond des bois,
Dans le mirage intérieur
De mes errances solitaires,
Toutes je vous ai prises entre mes bras,
L'une après l'une, vous, les filles de la terre,
Et vous ai plus aimées,
Et mieux que la plus chaude des almées.

Or je sais vos mensonges,
Et je ne répondrai plus à vos rires d'enfants.
Vos minois enjoués, vos gestes sémillants
Ont déserté mes songes.
Vos fins ongles taillés en amandes menues,
A jamais ont griffé mon âme trop crédule,
Et marqué d'incisives virgules,
Mon souvenir tout nu.

La Vie guette aux créneaux de ma joie endormie,
O bataillon de mes plus chères ennemies !

Pourtant vous étiez désirables en vos danses,
Et vos quinze ans fifraient des musiques bien frêles,
Alors que je guettais sans méfiance
Les entrelacs grivois des jambes grêles,
S'énervant au contact de vos couples jumeaux,
Sur la pelouse ronde où pleure mon jet d'eau ;
Et virait ma pensée encore volage,
Virait et s'engouffrait, aspirée au passage,
Dans l'âme échevelée de votre tourbillon.

Parfois vos cris perçants m'accoudaient au balcon ;
Le vent capricieux de votre humeur gamine
Effeuillait les cadences,
Et refermait vos jeux en deux bandes rivales,
Prestes à renvoyer le volant et la balle
A l'autre camp rangé en ligne résolue.
Les raquettes pesaient aux poignets nus,
Giflaient l'azur; fouettaient l'espace,
Avec des tournoiements de frondes menaçantes,
Et les volants saisis dans leur courbe élégante,
Tremblant d'abord d'un gai frisson sonore,
Partaient enfin pour repartir encore.

Soudain,
En un éclair de malice cruelle,
Une sournoise main

Captait dans l'air le bond de la paume rebelle ;
Le bras se repliait sur le butin ailé,
Trompant ainsi mille autre bras levés
Dans une attente vaine,
Puis, décrivant l'essor d'une spire incertaine,
Leste, se dépliait vers ma curiosité.
Ma poitrine sonnait sous le choc meurtrier
Et, surpris dans l'instant où mon cœur se retire,
Je m'enfuyais trop tard, brutalement blessé,

Et c'était un grand éclat de rire.

. . . .
A toutes celles qui voudront
Semer des roses sur ma couche,
A toutes celles qui viendront
Quêter pour leurs seins nus l'offrande de ma bouche,

Je leur dirai :

Qu'on éloigne d'ici ces corbeilles fleuries
De fraîches coquelourdes et de pâles iris ;
Agrafez le manteau des chastes liturgies,
Sur l'impudeur nacrée de vos membres novices ;
Passez et repassez au bout de la prairie,
Vers la grille du parc fermée sur mon ennui,
Passez et repassez,
Et puis fuyez,
O tentatrices !
Sur le dernier versant des ténèbres complices.

Vous n'êtes que la joie éparse sur les choses,
Un peu de moi parmi l'azur,
Un bouquet odorant dans un coin de mon être,
Déjà hanté par le Futur
Et qui s'efforce à naître
A l'éternel baiser des matins triomphants.

Vos visages rusés ont des regards méchants
Moi j'ai tout l'avenir enclos sous ma paupière
Et quand j'ouvre les yeux j'entrevois des lumières
Claironnantes et chaudes qui barrent l'horizon.

O Sinaï, O livre d'or où nous lisons
Rejetée sur la mer des cimes constellées
La proche éclosion des grandes destinées !
O peuples à genoux dans le cirque de flammes,
Préparez votre gloire et le règne des âmes !
Et vous qui babillez sous le bosquet de buis,
Vous n'êtes que mes sœurs, arrière, je vous dis.
Compagnes fugitives et voilées faites place
Au Surhomme immortel, synthèse de sa race,
Qui descendra ce soir des ombres du couchant,
Parmi l'éclair des glaives nus, parmi les chants,
A travers les sentiers odorants d'allégresse.
Qu'il hurle sa beauté tragique et qu'il paraisse
Vêtu du bouclier des actes radieux.
Voici l'heure, voici monter du fond des cieux,
Dans une ascension de sublimes génies,
Le cycle des héros en marche vers la Vie.

(*Le Clair Matin sourit*)

TOUTE PETITE PRIÈRE

Douleur, douleur,
Un seul rayon de ta pâleur
Aube mon front, rosit mes joues
Comme un dimanche de janvier.
Ton aurore m'éveille à l'amour et se joue
Sur la surface de mon âme aux clairs viviers.
Je sens fleurir,
A la blancheur de ton sourire,
Toutes les ronces de mon cœur :
Nous serons deux, je n'ai plus peur.

Douleur, douleur,
Ta grâce en moi s'est faite sœur.

Douleur, douleur,
Manteau de lune ourlé de pleurs,
Ton crépuscule sur mon front comme des gouttes
Tombe, et j'écoute
Le pas du soir,
Au bord des noirs canaux en mon vouloir.
Vers ta chapelle
Dressée au centre du verger jonché de fruits,
Une cloche m'appelle,
Frêle dans le silence intime de la nuit,
Et je sens dans un vol son âme qui m'effleure.
Maintenant voici l'heure :
Notre-Dame de ma Douleur,
Parlez-moi, parlez-moi comme une sœur.

(*Paysages introspectifs*).

LES TROIS CHANSONS

I

Frère, au bord de la source empreinte du reflet
De nos rires pendus aux lianes des saules,
Notre enfance a taillé dans l'osier un sifflet.

Et le manteau léger roulé sur nos épaules,
En l'ébat des matins notre bouche soufflait
Des unissons stridents ou des trilles très drôles.

Et les papillons d'or et de chrysobérils
Ont identifié leurs clignotements d'ailes
Au dessin merveilleux des songes puérils.

II

Puis le soleil a bu les pleurs des asphodèles
Et nous avons cambré nos membres plus virils
Au rythme cadencé des chalumeaux fidèles.

L'ombre épaisse tombait des platanes feuillés
Ainsi que des tabis ondés en longues aunes,
Et nos doigts ont ouvert des sons presque mouillés.

Alors les monts, les bois, les prés, les moissons jaunes
Ont renvoyé le charme étrange de nos chants,
Et l'on croyait entendre au loin courir les faunes.

III

Plus tard, pâles d'avoir trop fixé les couchants,
Au bord de Thalatta qui pleure et qui moutonne,
Nos désirs choisiront des modes plus touchants.

Dans le soir bien-aimé de ce dernier automne
Au murmure discret de nos psaltérions,
La grève mêlera sa plainte monotone.

Nous charmerons encore, très obscurs Arions,
Les Dauphins dont la croupe apparaîtra sur l'onde
Berçant nos vers jusqu'à ce que nous en mourrions.

Le visage tourné vers l'Océan qui gronde,
Nous dormirons, du poids de la chair affranchis,
Et Thétis rentrera dans sa grotte profonde.

O Séléné, déesse pâle, réfléchi
Sur les rayons de ta lumière scarlatine
Le geste ossifié de nos membres blanchis !

Fais que l'insecte ailé de l'Hymette butine
Notre rictus atone et qu'elle ait raffiné
Quelque gâteau de miel dedans notre rétine !

Jusqu'à ce que le cor de l'ange forcené
Eclate entre les fûts des célestes portiques ;
Alors nous entrerons chez le Verbe incarné,

Et ce sera le grand Cantique des Cantiques

(*Paysages introspectifs*).

ÉTERNEL DÉSIR

Chère, il ne faut pas rompre ce charme
Qui fait de notre extase un mensonge divin.
Si nous allions nous réveiller demain,
Déçus dans nos désirs et notre amour en larmes !
Il ne faut pas rompre le charme
Qui fleurit de grands lys notre double jardin.

Sachons parer chaque heure fortunée
D'une couronne neuve et d'un feuillage vert ;
Tels des enfants rieurs, au rond-point d'une allée,
Tressent un diadème aux vieux faunes pervers,
Et placent, chaque jour, sur le socle entr'ouvert,
Par la lèpre du temps et la dent des bourrasques,
Comme un nouveau printemps de guirlandes fantasques.

Exaltons notre joie en fleuristes adroits
En l'art de cultiver la flore de nos vies,
Avec un tel transport d'âmes inassouvies,

Avec de si légers attouchements de doigts,
La chauffant d'un si doux soleil illusoire,
Et l'arrosant de l'eau si claire de nos cœurs,
Qu'à tout moment présent nous sentions s'émouvoir
Un parterre tout frais et chargé de bonheur,
Naître de jeunes tiges et des germes mûrir,
Dont nous composerions le bouquet de nos rires.

Qu'un spectre lumineux surgisse devant nous,
Qui devienne nous-mêmes projetés en nos rêves ;
Et qu'autour de nos pas une aurore se lève,
Comme un chant de marin mélancolique et doux.
Qu'une auréole d'or nous vête et nous fiance,
Et qu'un miracle naisse de notre volonté :
Soyons cette oasis si fraîche en son silence,
Qu'on invente et qu'on hume à deux un soir d'été,
Une oasis chère aux troupeaux, bordée de palmes,
Plus belle d'avoir été désirée tout le jour.
Chère, il ne faut point rompre le charme,
Qui nous lie à la gerbe humide de l'amour.

Sachons nous couronner d'illusions heureuses,
Et de pampres de joie,
Comme au retour des vignes, les vendangeuses
Portent la hotte pleine et ploient,
Le corsage entr'ouvert et la poitrine dure,
Sous le fardeau poisseux des ivresses futures.
Vivons la vie à même nos transports,
Accoudés à l'amour ainsi qu'à la terrasse,
Où grimpe un liseron parmi ce lierre vivace :
Aspirons tout le soir, tout le calme du port.

La nuit palpite autour de lointaines lumières
Ah ! sans parler... sans parler !...
L'air est bon et léger et simple comme un frère,
Qui tend la main avant de s'endormir.
Ne plus rien désirer, ne plus rien acquérir,
Au sommet attendu de cette pente rude,
Que cette éternité et cette plénitude.

Tout est là-bas :
La mer, l'espace,
Les pays neufs, les peuples forts, les voiles blanches,
Et d'autres mondes et des étoiles qui passent,
— Tant de regards fixés qu'on ne voit pas.
Ah! parle bas :

Si tu venais heurter d'une vaine parole
Notre amour à genoux et toucher son épaule,
Sous l'azur recueilli!
Si d'un mot dur tu m'empêchais de croire!...
Pas de bruit, pas de bruit;
Notre bonheur dépend d'une heure de mémoire.

Etre toi-même, que m'importe!
Une femme un peu frêle, et lasse, et sans pensée,
Assise sous ma porte :

Demeure celle que j'ai rêvée.

(*Le Clair Matin sourit*).

TABLE DES MATIÈRES

SORTI DES PRESSES

DE LA MAISON FIGUIÈRE ET Cie

LE 9 NOVEMBRE 1912

[illegible]

Anthologie des poètes nouveaux